

CHOIX LITTERAIRE.

Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,
Aurea, perpetuâ semper dignissima vitâ.
LUCR. Lib. 3.

TOME SEPTIEME.



A GENEVE
ET
A COPPENHAGUE,
Chez CL. & ANT. PHILIBERT, Freres.

M. DCC. LVI.

AVEC PERMISSION.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 MAY 1983
OF OXFORD
LIBRARY



CHOIX LITTERAIRE.

ARTICLE PREMIER.

LETTRE (*)

A MADAME *** Sur le Mariage.

VOus m'imposez une pénible tâche, Madame, en m'engageant à écrire sur le Mariage; le sujet est bien vaste & fort rebattu. Comment y porter de la précision & lui donner un air de nouveauté? Et d'un autre côté, pourroit-on vous

 amuser

(*) Cette Lettre, écrite d'un stile simple & naturel, dictée par le bon sens & le jugement, renferme des conseils très sages sur un état dans lequel on s'engage si souvent sans réflexion, & qui peut faire ainsi le malheur de toute la vie.

amuſer ſans offrir à vôtre eſprit quelque choſe qui fût digne de lui ? Il n'eſt point fait pour des ennuyeuſes répétitions de lieux communs, ni pour la confuſion qu'entraine ſouvent la trop grande étendue d'une matiére.

Peut-être même ceux qui vivent dans le célibat ſont-ils moins propres à traiter la queſtion du Mariage, ne pouvant raiſonner que ſur l'expérience d'autrui.

Que de raiſons pour quitter la plume, ſi le déſir de vous plaire ne me forçoit à vous obéir ! Je connois d'ailleurs combien l'amitié eſt indulgente ; elle ſéduira un peu vôtre eſprit ; il ſera plus traitable & moins ſévére dans ſes jugemens.

Si l'on fait attention aux motifs qui déterminent au Mariage, on ſera ſurpris en voyant par combien de différentes routes la nature ingénieuſe a ſû conduire les hommes au même but. A quinze ans une jeune fille ſe décide par la parure des épouſes & par les fêtes d'un Mariage ; ſi elle pouſſe ſes vuës juſqu'aux enfans qu'elle peut avoir, elle les regarde à peu près comme ſes poupées. L'amour du plaiſir, la curioſité, l'envie de commander, l'ennui d'obéir à un pére ou une mére, ſont encore de très

forts

forts motifs pour de jeunes gens qui agissent plutôt par des goûts & des panchans aveugles que par des principes bien raisonnés.

Parmi les gens d'un âge mûr, on considére le Mariage comme un établissement important; on cherche à augmenter sa fortune, à se procurer les aisances de la vie, à rencontrer dans une famille puissante de quoi se donner du crédit & du relief.

Les Philosophes, toujours graves, regardent le Mariage comme un devoir que les hommes sont dans l'obligation de remplir, & ils y considérent l'utilité publique & non l'utilité particuliére comme le fondement de ce devoir & de cette obligation. Quel contraste entre ces motifs & les premiers dont on a parlé! Et ce ne sont pas les plus raisonnables qui déterminent le plus de gens.

Pour peu qu'on examine la nature de l'homme, on comprendra qu'il n'est point fait pour lui seul, mais pour vivre en societé. Il ne doit point se proposer pour but unique de ses actions son bonheur particulier, mais il doit rechercher le bien de la societé dont il est membre. Ce bien se trouve dans le Mariage, qui lie plus fortement les citoyens à la patrie, les

familles entr'elles, qui remplace les pertes continuelles que fait la société par la mort inévitable de tous les hommes. Ce sont sur-tout ceux qui sont en état de bien élever leurs enfans qui sont le plus fortement obligés au Mariage.

Il n'y a personne qui ne soit bien aise de vivre, puisque la vie ordinaire renferme plus de biens que de maux; & les mêmes raisons qui nous font trouver heureux de ce que nos parens nous ont donné la naissance, doivent nous porter à la donner à d'autres pour les faire jouïr des mêmes biens.

La nature nous ayant formés pour le Mariage & nous y portant par les motifs les plus puissans, ne seroit-ce pas aller contre ses vuës que de nous refuser à ce qu'elle a droit d'exiger de nous?

Cependant, comme toutes les régles générales souffrent des exceptions dans quelques cas particuliers, l'on doit convenir que l'obligation naturelle au Mariage en souffre aussi quelques-unes, fondées également sur la considération du bien public. Ainsi l'on dispense du Mariage ceux qui sont tellement occupés par des emplois publics qu'ils ne pourroient donner les soins nécessaires à l'éducation d'une famille. Les loix con-

condamnent même au célibat ceux qui étant muets ne pourroient donner à des enfans l'inſtruction néceſſaire. Ceux qui ont des maladies qui les mettent hors d'état d'avoir une famille d'une bonne ſanté, ſont dans le cas de l'exception; tout comme ceux qui manquant de fortune & des moyens d'en acquerir, ne pourroient élever des enfans ſelon leur condition, & les expoſeroient aux dangereuſes tentations & aux malheurs ſans nombre de la miſére.

La nature prévoyante ſe défioit trop de l'efficace de nôtre raiſon, pour déterminer les hommes aux ſoins pénibles de l'éducation des enfans par les ſeuls motifs du devoir; elle a voulu dédommager de tant de travaux par mille douceurs qu'elle fait trouver dans un Mariage bien aſſorti; & s'il y a des Mariages malheureux, ils le ſont parce que l'on s'eſt écarté des régles de la prudence dans ſon choix. Le bien de la ſociété & le bien particulier ſe trouvent donc réunis dans le Mariage comme par-tout ailleurs; & pourroit-on préſumer que la nature eût répandu plus de douceurs ſur l'état du célibat que dans le Mariage, voulant cependant deſtiner tous les hommes à ce dernier?

Il y a, je l'avouë, des gens qui faiſant conſiſ-

ter la vie à se nourrir & à dormir, & ignorant toutes les douceurs qu'il y a à aimer & à être aimé, préféreront par indolence le célibat au Mariage. D'autres penseront de même, par un goût mélancholique, qui ne leur fait voir dans l'avenir qu'une noirceur qui empoisonne pour eux tous les biens; ils donneroient volontiers dix plaisirs réels, dont à la vérité ils ne savent pas jouïr, pour s'exempter de la crainte d'un mal qui n'existe que dans leur imagination. Ces gens singuliers peuvent être dispensés du Mariage; leur indolence & leur tristesse les rend incapables de faire le bonheur d'une maison, & le bien de la société ne se trouve pas dans l'acquisition d'une famille dont le chef est d'un caractére si peu propre à donner à des enfans une éducation convenable.

Pour pouvoir goûter dans le Mariage toutes ses douceurs, il faut faire un bon choix; c'est de là que tout dépend. Il faut pour cet effet commencer par acquérir soi-même autant qu'on le peut les qualités nécessaires au bonheur d'une famille; la santé, la gayeté, l'humeur égale, la complaisance, la pieté, les talens propres à son séxe.

Il faut ensuite attendre pour se décider un

âge

âge où l'esprit ait pris toute sa consistence, où le caractére soit bien formé, & où l'on n'ait plus de changemens considérables à attendre dans sa façon de penser jusques à la fin de sa vie. Ce qui plaisoit à vingt ans ne plait plus à trente; mais ce qui plait encore à trente plait d'ordinaire toûjours. Un engagement qui doit faire le bonheur ou le malheur de toute la vie peut-il avec quelque prudence être contracté dans la premiére jeunesse, à un âge où les Loix ne permettent pas encore la direction d'affaires de bien moindre conséquence?

Si l'on donne dans l'extrémité opposée, & que l'on attende trop tard à se marier, on perd du côté de l'extérieur, la santé s'affoiblit, on risque de ne pas élever ses enfans, ou même de n'en point avoir. Les liaisons entre les époux sont beaucoup moins intimes, & le Mariage n'est presque qu'une société d'amis.

L'âge convenable pour les hommes est de trente à quarante ans, & pour les femmes de vingt à trente. Des gens riches qui peuvent élever un grand nombre d'enfans, ceux qui ont des péres qui peuvent les aider dans leur choix, ceux qui sont portés à substituer le libertinage au Mariage, doivent se déterminer le

plutôt.

plutôt. Mais ceux qui ont beſoin de ſe procurer une fortune plus aiſée doivent attendre plus tard. Les ſoins qu'exige une famille, & l'augmentation de dépenſe qu'elle occaſionne, leur rend le célibat néceſſaire pour un plus long-tems. Ils trouvent alors de meilleurs partis, étant plus à leur aiſe, plus connus, plus eſtimés, & ayant à choiſir parmi des perſonnes qui commencent à s'ennuyer du célibat, & qui n'ont pas de tems à perdre en délais & en refus.

Dans le choix d'un parti l'on doit conſidérer la perſonne, la famille & la fortune, & à tous ces égards il faut combiner & ſon avantage & celui de ſes enfans, & même encore celui de la perſonne que l'on choiſit, puiſque ſon bonheur deviendra le nôtre après le Mariage.

Entre les qualités perſonnelles la premiére eſt la ſanté; elle eſt ſi eſſentielle au bonheur, qu'il faut chercher ſur toute choſe de la procurer à ſes enfans; ainſi toute maladie héréditaire doit faire renoncer aux autres avantages, quelque éblouïſſans qu'ils puiſſent être. La ſimple délicateſſe de tempéramment étant d'ordinaire accompagnée des agrémens de l'eſprit, & ne ſe communiquant pas de même, peut être ſupportée, quand elle ne va pas trop loin.

La

La difformité doit toûjours faire craindre le dégoût, pour le tems sur-tout où les avantages d'un établissement nous sont devenus si familiers, qu'ils perdent la plus grande partie de leur prix. C'est un défaut en particulier chez les femmes, qui leur donne une sorte de ridicule qui choque l'amour propre d'un mari. On n'aime pas à posséder ce dont on croit que personne ne se soucie.

D'un autre côté l'on ne doit pas rechercher la beauté au point de passer en sa faveur sur des désavantages réels; elle est de bien peu de durée. Une physionomie qui indique de la santé & les bonnes qualités de l'esprit, est tout ce que des gens raisonnables peuvent souhaiter dans ce genre. La beauté est plus nuisible qu'utile, même aux femmes qui la possédent. Elle porte à la coquetterie & à la dissipation, & il faut une ame bien forte dans une femme pour y résister.

Le bon caractére & le bon esprit sont des avantages inestimables dans le Mariage. Ils sont déja le fondement de toute amitié solide, & ils durent autant que la vie. On n'aime pas par devoir, & il faut pour être aimé avoir quelque chose qui gagne le cœur; or rien de plus fort

pour

pour cela que ces qualités de l'esprit. La douce gayeté, l'humeur égale, la bonne conduite, l'estime publique, l'amitié des gens de mérite, en sont les suites certaines. Quels charmes dans le commerce de deux époux de ce caractére! quels modéles pour des enfans! quels secours puissans pour leur éducation! Le bon caractére sans le bon esprit pourroit ne pas écarter l'ennui; quelquefois même le défaut de lumiéres empêche le bon caractére d'agir utilement, mais joint au bon esprit il réunit tout ce qu'une personne sage peut désirer.

Qu'on ne confonde point le bon esprit qui n'est que le bon sens & l'intelligence animés & ornés d'une imagination médiocre, avec le bel esprit qui peut se trouver sans le jugement & qui est le fruit d'une imagination brillante & féconde en saillies heureuses. Le bel esprit n'est point nécessaire au bonheur, souvent même il lui est nuisible, parce qu'il est l'effet d'une imagination trop vive, rarement compatible avec l'humeur égale si nécessaire à ceux qui vivent en société. Il remplit quelquefois le cœur d'amour propre; il fait sentir trop vivement les plus petits ridicules; il porte à la raillerie. Les efforts que l'on fait pour briller en ce genre &

pour

pour ſoutenir une réputation d'eſprit que l'on eſtime plus qu'elle ne vaut, altérent ſouvent la ſanté, donnent le goût de la diſſipation & font préférer des lectures & des converſations frivoles aux ſoins eſſentiels des affaires domeſtiques & de l'éducation des enfans; ſoins que le bel eſprit fait regarder comme des choſes peu importantes, & au-deſſous d'un génie élevé qui ne doit point s'occuper à des minuties. Le bon eſprit au contraire ne dédaigne rien; il ſait partager la journée entre l'utile & l'agréable, en faiſant toujours paſſer les affaires avant les plaiſirs.

Pour bien juger des qualités perſonnelles dans le choix d'un parti, il faut que ce choix ſoit précédé d'un commerce de quelque tems. De bons amis qui ont été à portée de connoitre particuliérement une perſonne, peuvent bien nous en donner une idée juſte; mais qu'il eſt rare de trouver de vrais amis qui veuillent dire tout ce qu'ils penſent de quelqu'un! bien des conſidérations les retiennent; & quelquefois l'envie de faire un Mariage leur fait taire bien des défauts. Il y a de plus une certaine ſympathie de goût & d'humeur, & une convenance ou une oppoſition dans les détails des caracté-

res,

res, qu'on ne connoit au juſte que par ſoi-même.

C'eſt un mal qu'il ſoit auſſi difficile de ſe connoitre avant le mariage, & que l'on ſoit borné pour l'ordinaire à un petit cercle de parens & d'amis; bien des gens ſont obligés par là de s'engager ſans ſe bien connoitre, ce qui contribue beaucoup à faire des Mariages mal aſſortis. Laiſſons aux Orientaux, pour qui les femmes ne ſont que des eſclaves que l'on quitte quand on s'en ennuye, & que l'on deſtine uniquement à des plaiſirs groſſiers, l'uſage ridicule chez nous de les choiſir ſur un coup d'œil, ou ſur quelques rapports incertains.

La conſidération de l'âge entre encore dans les qualités perſonnelles, & l'on y a beaucoup d'égard communément; preuve bien ſûre qu'elle eſt importante, puiſqu'elle eſt capable de balancer les avantages de la fortune dans ce ſiécle où ils ſont recherchés ſi avidement. Les hommes ſe formant & vieilliſſant plus tard, & ſe trouvant chargés des affaires les plus importantes, comme les chefs de la famille, doivent être plus âgés que leurs femmes. L'on eſt bien aſſorti à cet égard quand il y a la différence d'une dizaine d'années. Une trop grande diſ-

pro-

proportion mettroit trop de diverſité dans les goûts, & dimiriueroit la tendreſſe & la confiance réciproque.

La fortune eſt l'article que l'on regarde d'ordinaire comme le capital dans les Mariages; on nomme bons partis ceux qui ſont bons à cet égard, comme ſi c'étoit là que l'on dût borner ſon attention dans ſon choix. Dès lors il n'eſt plus néceſſaire de ſe connoitre, on peut ſe marier ſans ſe voir, & d'un pays à l'autre. L'on négocie une femme à peu près comme une lettre de change. L'eſprit de commerce qui raméne tout à l'argent comme au ſouverain bien, a ſans doute introduit cet uſage qui repugne au bon ſens & à toute délicateſſe de ſentimens.

Il eſt bien néceſſaire ſans doute, car il ne faut rien outrer, qu'il ſe trouve dans un Mariage, ſoit par l'induſtrie, ſoit par les capitaux, de quoi fournir à l'entretien d'une famille, & il y auroit de la folie à s'unir pour ſe rendre miſérable ſoi & ſes enfans. Mais il eſt ridicule de paſſer, en faveur de l'argent, ſur la mauvaiſe ſanté, ſur la difformité dégoutante, ſur les défauts du caractére & ſur la ſtupidité. Il n'y a que de vieux avares qui puiſſent donner ce conſeil.

In-

Informé du grand bien qui lui tombe en partage,
Dois-je prendre le soin d'en savoir davantage?
Et cet époux ayant vingt mille bons ducats,
Pour être aimé de vous doit-il manquer d'appas?
Allez, tel qu'il puisse être, avecque cette somme,
Je vous suis caution qu'il est très honnête homme.
Acceptez-le, ma fille, & sachez qu'il n'est rien
Qui ne doive céder au soin d'avoir du bien;
Que l'or donne aux plus laids certain charme pour plaire;
Tous les talens sans lui sont une triste affaire.

On ne manque pas de représenter que le bien est quelque chose de plus durable pour l'ordinaire que les qualités personnelles. Celles-ci finissent avec la vie, qui est exposée à mille accidens, au lieu que les richesses passent à plusieurs générations, & procurent bien des douceurs à toute une postérité. Mais ces considérations ne prouvent point qu'on soit obligé de sacrifier son bonheur à celui de ses enfans. Elles prouvent encore moins qu'il soit plus heureux pour eux d'avoir du bien que de jouir

des

des avantáges ineſtimables de la ſanté & d'une bonne éducation.

Un homme ſenſé doit mettre des bornes à ſon ambition, & il doit en mettre auſſi à celle de ſes enfans. On peut être heureux dans tous les états de la vie, depuis le Payſan juſqu'au Prince, quand le corps & l'eſprit ſont bien conſtitués, & que l'on ſe trouve dans la médiocrité rélative à ſa condition. Chercher avec ardeur à s'élever & à ſortir de ſon état, ce n'eſt point un moyen de bonheur, c'eſt une ſource d'inquiétude. L'homme prudent ſe contente d'améliorer ſa condition. Placer ſes enfans dans un rang ſupérieur à celui de leur naiſſance, c'eſt s'expoſer à leur mépris. Ils deviennent trop indépendans de leurs parens; étant plus riches qu'eux, ils ont honte de leur pauvreté; & dans le fonds ils ne ſont pas plus heureux que ne l'ont été leurs péres.

Les Mariages où l'une des parties fait la fortune de l'autre, ne ſont pas les plus heureux. L'égalité néceſſaire ne s'y rencontre point. Souvent dans la ſuite lorſque l'âge a apporté le goût de l'argent, on ſe repent de n'avoir pas cherché un parti aſſorti à cet égard, & qui eût la fortune à laquelle on pouvoit raiſonnable-

ment prétendre. Il y a encore plus à risquer si le bien est du côté de la femme ; son mari en dépend trop, & il perd par là la supériorité que lui donnoit la nature dans sa famille, & qui ne doit point être équivoque pour le bonheur d'une maison : elle ressemble alors à un Etat mal réglé, & où les droits des différens corps sont mal établis, ce qui donne toujours lieu à des divisions. Il faut donc une proportion raisonnable entre les biens, selon l'usage du pays, pour qu'un Mariage soit bien assorti.

Quant à la famille, on y fait assez peu d'attention dans les villes de commerce, où il n'y a guéres d'autre distinction de condition, que celle que les richesses mettent entre les concitoyens. On ne doit cependant pas la négliger ; ayant à vivre avec ses parens, il faut les estimer pour se trouver bien avec eux. D'ailleurs une famille aide beaucoup pour l'établissement des enfans & pour leur éducation, sur-tout s'ils sont privés de leur pére ou de leur mére avant le tems ordinaire.

Quand on a fait un bon choix, il est tout naturel que l'on prenne réciproquement du goût & de l'inclination en se fréquentant quelque tems avant le Mariage. C'est là un des plus surs

sûrs garans du bonheur qui le suivra. Les passions violentes au contraire qui sont fondées non sur des convenances raisonnables & sur l'estime, mais sur des qualités passagéres ou peu importantes, telles qu'un extérieur agréable, ou le brillant de l'esprit; ces passions, dis-je, aveuglant la raison, font quelquefois faire un mauvais choix pour les qualités essentielles. L'inclination ne peut se soutenir, le Mariage est son tombeau, les repentirs & le dégoût ne tardent pas à la suivre. On s'étoit fait des idées chimériques de la perfection de l'objet de son amour, & chaque jour on lui découvre des défauts qu'on n'eût osé soupçonner. On avoit débuté par des protestations outrées d'attachement & de tendresse, on ne tarde pas à se démentir, & c'est beaucoup si l'on s'en tient au simple réfroidissement.

Quand on ne prend en dot que la seule beauté,
Le remords est bien près de la solemnité,
Et la plus belle femme a très peu de défense
Contre cette tiédeur qui suit la jouïssance.
Je vous le dis encor, ces bouillans mouvemens,
Ces ardeurs de jeunesse, & ces emportemens,

Nous font passer d'abord quelques nuits agréables ;
Mais ces félicités ne sont guères durables,
Et nôtre passion ralentissant son cours
Après ces bonnes nuits donne de mauvais jours.

Mais dans un choix raisonnable, les bonnes qualités ont fait naitre l'estime, qui a bientôt été suivie de l'amitié & de l'inclination. Ce goût réciproque se fortifie chaque jour après le Mariage par le développement de mille douceurs, que savent se procurer des époux bien assortis. Le Mariage est alors le berceau de l'amour.

La tendresse conjugale exige de part & d'autre des soins pour s'entretenir. Des époux d'un bon caractére cherchent tous les moyens de se plaire & par devoir & par goût. Leur confiance mutuelle doit être parfaite, rien ne nourrit davantage l'amitié ; ils deviennent alors un seul cœur & une seule ame. Accoutumés à se tout communiquer, ils prennent les mêmes façons de penser, ils sont acheminés peu à peu aux mêmes desseins, ils s'éclairent & s'instruisent réciproquement. Un homme sur-tout dont l'esprit est bien cultivé, ne peut que gagner dans

des converſations ſur les ſujets les plus importans de la vie, en développant en détail à une épouſe intelligente les raiſons d'une infinité de choſes, en lui enſeignant à bien penſer, en la délivrant de certaines petiteſſes qu'on obſerve quelquefois chez les femmes du plus grand mérite. Bien loin que l'ennui ſe gliſſe pour lors entre deux époux, ils ſe deviennent néceſſaires au point de ne pouvoir longtems ſe paſſer l'un de l'autre; mille choſes qu'ils ont à ſe dire les forcent à ſe rapprocher dès qu'ils ont été quelque tems ſans ſe voir.

Quelques maris dans l'idée de conſerver ce qu'ils appellent leur autorité, affectent de ne point communiquer à leur femme leurs projets & leurs affaires. Mauvaiſe méthode qui va à détruire la confiance & l'amitié. Quand on veut ſe déterminer par la raiſon, quel inconvénient y a-t-il à communiquer ſes motifs à une perſonne raiſonnable & que cette communication même prévient en nôtre faveur par la confiance & l'amitié qu'elle produit.

Des époux ne doivent jamais pouſſer la familiarité juſqu'à la malpropreté & à l'indécence. Les hommes ſont ſenſibles à un air de pudeur & de modeſtie qui ſied toujours à des

 fem-

femmes bien nées: leur propreté dans le deſhabillé domeſtique ne ſauroit être indifférente à un mari, qui s'en regarde comme le principal objet.

Malgré tous les ſoins que des époux apportent à ſe plaire, il faut cependant s'attendre à trouver même dans les perſonnes les plus parfaites des manques d'attention, des foibleſſes & même des défauts. On en a ſoi-même; on veut qu'ils ſoient l'objet de l'indulgence de ceux avec qui l'on vit; il faut par conſéquent avoir un eſprit de douceur qui excuſe les mêmes choſes ou de ſemblables dans les autres; c'eſt là une qualité eſſentielle aux bons eſprits, qui eſt le ſoutien & l'appui de la bonne intelligence.

Les enfans fortifient encore par de nouveaux & de puiſſans liens la tendreſſe conjugale; on trouve tant de douceurs dans l'affection que la nature prévoyante a placé pour eux dans le cœur des péres & des méres, qu'on ne peut qu'en chérir davantage la perſonne qui nous a mis à même d'éprouver ces ſentimens. Que de petites obſervations ne font pas enſemble deux époux ſur ces objets de leur tendreſſe, qu'ils ne peuvent communiquer ſans ridicule qu'à eux ſeuls. Que de plans pour leur éducation, &
pour

pour leur établissement futur. Avec quel plaisir ne participe-t-on pas à leur joie innocente qui se manifeste avec tant de naïveté. Ce sont des amusemens qui nous rappellent le bonheur de nôtre enfance. Nous recommençons avec eux une seconde vie, & si d'un côté l'âge nous fait dépérir tous les jours, de l'autre on se sent renaitre & rajeunir dans ses enfans.

C'est sur-tout dans l'important ouvrage de l'éducation, que les avantages inestimables du bon esprit se feront sentir. On y trouvera cette équitable égalité d'affection si nécessaire au repos d'une famille, & si propre à cimenter l'union entre les enfans: ce soin raisonnable de leur santé qui les rend sains & robustes, en évitant d'un côté la foiblesse qui suit une vie molle, & de l'autre les maux que produit la négligence dans le régime.

Un pére & une mére capables de former par eux-mêmes l'esprit de leurs enfans ne les remettront point pour cela en des mains étrangéres toujours moins attentives & moins efficaces. Ils leur inspireront à chaque moment ce jugement droit qui fait saisir le vrai dans toutes les choses; cet amour de la vérité qui aiguise la pénétration pour la découvrir; ce goût

pour cultiver ſon eſprit, qui eſt l'ame des ſciences; ils leur enſeigneront inſenſiblement à exprimer leurs idées avec préciſion, avec netteté, avec ordre & même avec délicateſſe & avec gout.

Le cœur des enfans ſe formera ſur-tout beaucoup mieux par des parens d'un bon eſprit, que par aucune leçon étrangére. Ils s'accoutumeront peu à peu à conſulter toujours la raiſon comme une maitreſſe ſupérieure, à qui ils voyent que leurs parens ſont gloire d'être ſoumis, en lui ſubordonnant leurs paſſions. De là l'obéïſſance à des ordres toujours raiſonnables. L'eſtime, le reſpect & l'attachement le plus fort, naitront aiſément chez les enfans pour des ſupérieurs en qui ils trouvent toutes les qualités propres à les produire. Ils apprendront par l'exemple qu'ils ſont ſi portés à imiter, à être d'une humeur égale, & d'une gayeté douce; ils ſe rendront aimables en ſentant toutes les douceurs qu'il y a à aimer & à être aimé. Ils deviendront équitables, bons, compatiſſans, reconnoiſſans. Une Religion, également éloignée de la bigotterie & du relâchement, viendra perfectionner l'ouvrage dans l'âge de raiſon; & des principes auſſi bien liés

&

& pris dès la premiére jeunesse, ne s'effaceront jamais.

Alors dans l'âge où les enfans deviennent indépendans de l'autorité paternelle, ils se trouveront retenus dans une obéissance raisonnable par des sentimens plus forts que les loix civiles. L'amitié & le respect prendront la place de la dépendance, & de la soumission aveugle. Les péres & les méres ne sentiront à cet égard aucun changement désagréable.

Qu'on oppose à ce fidéle portrait de la bonne éducation tous les désordres qu'entraine celle qui est négligée ou mal entendue, & ses funestes effets pour le sort des enfans & pour celui des péres. L'on trouvera dans la premiére tout le bonheur de la vie, & dans la seconde tous les malheurs à la fois. L'on sentira bien alors, que dans le choix d'un parti les richesses ne sont point la qualité la plus précieuse, comme une infinité de gens paroissent le croire.

On est cependant exposé à des afflictions dans les Mariages les mieux assortis, mais elles sont rares, & on les supporte mieux dans ce cas que dans tout autre. La perte prématurée d'un époux ou d'une épouse, celle d'enfans chéris, leurs maladies,

dies, leurs infirmités, font des épreuves par lesquelles paſſent quelquefois les gens de la vertu la plus ſolide. Mais les conſolations de la Religion & la réſignation parfaite aux ordres de la Providence ſont des reſſources toujours victorieuſes dans les bons eſprits. On ſe dédommage de ce que l'on a perdu en jettant les yeux ſur ce qui nous reſte & en s'y attachant davantage. On ſe conſole par la vuë de ceux qui vivant dans le célibat ſe privent volontairement de toutes ces douceurs dont on a joui pendant un tems, & dont on n'a perdu qu'une partie. Et enfin le tems, ce grand conſolateur, vient effacer de chez nous les chagrins qui ont été les plus vifs.

On ſent aiſément qu'il ſeroit abſurde de ne ſe point marier par de telles conſidérations; ne le ſeroit-il pas de ne ſe faire aucun ami, par la crainte de les perdre, ou de s'affliger de leurs maux? Le meilleur moyen au contraire de prévenir de ſemblables afflictions, c'eſt d'avoir un aſſez grand nombre d'amis, pour que le bonheur des uns nous dédommage des malheurs & de la perte des autres.

Que de gens qui ſe trouvent privés de leurs enfans, dans un âge où ils ne peuvent plus en eſ-

eſpérer d'autres, pour avoir craint que leur nombre ne retranchat quelque choſe à leur luxe, & pour mettre ceux qu'ils ont, en état de vivre ſans rien faire, ou pour pouvoir marier leurs filles à gens qui ne faſſent rien. Ils ne penſent pas que les familles où l'on travaille ſont celles où l'on ſe ſoutient le mieux, où l'on vaut le mieux, & où le bonheur eſt le plus grand. L'oiſiveté & l'ennui qui en eſt la ſuite ordinaire, ſont de dangereux écueils dans la vie, & les ſources les plus communes de la décadence des affaires & de la corruption du cœur.

Si l'on craint le trop grand nombre d'enfans, il vaut mieux ſe marier plus tard, que de le faire de bonne heure, pour vivre enſuite comme dans le célibat, par la crainte d'une famille trop nombreuſe.

L'on a déja vû combien il y avoit d'avantage ſur-tout dans une fortune médiocre à ne pas ſe preſſer, & l'on peut y joindre encore celui de n'être pas trop chargé d'enfans. On jouït d'ailleurs du plaiſir de les avoir près de ſoi dans un âge avancé; au lieu que quand les Mariages ſe font de bonne heure, on eſt ſéparé de ſes enfans, par leur établiſſement, au tems où

où leur compagnie étoit le plus néceſſaire.

Si un Mariage bien aſſorti eſt l'état le plus heureux que l'on puiſſe concevoir dans la vie, & la perfection de la félicité humaine, quelles précautions ne doit-on point apporter pour faire un bon choix ? C'eſt de toutes les affaires la plus importante, la négligence y ſeroit impardonnable & irréparable. Il ne faut cependant point s'attendre à pouvoir faire un choix parfait; il eſt bien rare de trouver tout réuni; mais avec les ſoins néceſſaires on peut trouver les qualités eſſentielles, & l'on doit alors être coulant ſur le reſte. L'on ſera toujours dans un état plus agréable & plus naturel que le célibat. L'on aura ſatisfait à ſon devoir; & l'on ſera à l'abri des regrets & de l'ennui ſi ordinaires à ceux qui laiſſent paſſer l'âge du Mariage ſans le contracter. Nos cœurs ſont faits pour le ſentiment; il nous faut des objets d'attachement dans la vie, ſans quoi l'on croupit dans une fade indifférence. Auſſi voit-on le Mariage conſeillé par ceux même qui l'ont négligé, dès qu'ils ont appris par une longue expérience les déſagrémens du célibat. Les péres & les méres qui font tout pour le plus grand bien de leurs enfans, ne leur laiſſent point

pren-

prendre le parti du célibat sans regret; on les voit plutôt se presser trop de les marier, dans la crainte d'en manquer l'occasion.

Ceux qui par imprudence, par passion, par jeunesse ou par obéïssance, ont eu le malheur de faire un mauvais choix, perdent les plus grandes douceurs de la vie. Il ne leur reste d'autre ressource que de se soumettre patiemment à un état où ils sont forcés de demeurer; à le considérer comme une épreuve qui peut leur être utile s'ils savent la suporter convenablement; à l'envisager sous les côtés les moins désagréables, le mal étant toujours mêlé de quelque bien; à l'améliorer en s'efforçant de gagner l'estime, la confiance, & même le cœur de ceux avec qui ils sont obligés de vivre; en étudiant leur caractére & en s'y accommodant autant qu'il se peut; en se rendant utiles & même nécessaires par leurs bons offices. Tout céde enfin à une patience soutenue, & les cœurs les plus corrompus ne peuvent résister aux attraits du mérite & de la vertu. Quelle satisfaction pour une ame délicate, que d'avoir surmonté les difficultés qu'il y avoit à vivre en bonne intelligence avec un esprit vicieux, & de l'avoir forcé par la douceur & la con-

constance à se corriger & à devenir meilleur! Les mauvais ménages ne seroient-ils point uniquement ceux où il y a des vices & des défauts de part & d'autre; & ne faudroit-il pas attendre pour se plaindre qu'on se fût corrigé soi-même?

Les Législateurs ont prévenu autant qu'ils le pouvoient par leurs loix les Mariages mal assortis, en fixant l'âge ou l'on peut se marier, & en le reculant davantage pour ceux qui voudroient le faire contre le consentement de leurs parens, y mettant alors des obstacles particuliers; en ne permettant point aux péres de forcer leurs enfans à accepter les partis qu'ils leur proposent; en réglant aussi la proportion des âges; en donnant une sorte de solemnité au Mariage pour qu'on en sente mieux l'importance, le faisant annoncer publiquement, le confirmant par un contract civil, le célébrant par une cérémonie Ecclésiastique; en le déclarant ensuite irrévocable, quand même les parties consentiroient à se séparer. Ils ont comme forcé les époux à bien vivre, par la nécessité où ils les ont mis de garder leur état, jusques à la fin de la vie.

Les douceurs du Mariage légitime devroient être

être un motif suffisant pour éloigner de toute débauche, si la nature même & les mœurs ne nous en éloignoient pas assez. Les sentimens vils qu'elle donne de soi-même, les remors, la ruine de la santé, de la fortune & de la bonne réputation, tout nous porte à nous en écarter. Les loix même dans bien des pays ont fortifié ces motifs par la crainte des peines publiques. Nos ancêtres condamnoient à la prison infamante de trois jours au pain & à l'eau, ceux dont l'impatience n'avoit pas attendu la cérémonie nuptiale.

On mollit souvent dans l'exécution des loix, quand il faut punir les désordres de la débauche. Chacun craint d'avoir un parent ou un ami à punir quelque jour, s'il agit sévérement dans ces cas. Il y a toujours une acception de personnes, qui est une suite de la foiblesse humaine. On punit exactement le vol & le meurtre qui n'intéressent que des gens de rien; mais pour les façons de s'emparer du bien d'autrui qui peuvent séduire des gens d'un état plus relevé, on ne leur applique guéres la rigueur des Loix. On ne manque pas non plus de moyens pour sauver les espéces d'homicides où peuvent tomber les personnes d'un certain ordre.

La

La qualité & le nombre des coupables ôtent aux loix leur févérité.

L'admirable auteur de l'*Efprit des Loix* a bien fenti l'importance de la continence publique, fur-tout dans les Gouvernemens Républicains. »Il y a, dit-il, tant d'imperfection »attachée à la perte de la vertu dans les fem»mes, toute leur ame en eft fi fort dégradée, »& ce point principal ôté, en fait tomber tant »d'autres que l'on peut regarder dans un état »populaire, l'incontinence publique comme le »dernier des malheurs, & la certitude d'un chan»gement dans la conftitution.

L'adultére fur-tout eft un crime qui mérite toute l'attention des loix. Il donne à un homme des héritiers qui n'ont aucun droit à fes biens. Il viole un engagement confacré par la Religion & le plus autentique dans l'Etat civil. Il a toute l'infamie de la trahifon. Il entraîne toutes les horreurs de la jaloufie. S'il eft donc regardé dans un pays & fur-tout dans une République avec indifférence, c'eft une marque sûre de la corruption des moeurs & un avant-coureur de la ruine de l'Etat.

Le choix d'un parti convenable & bien afforti, feroit un des meilleurs moyens de prévenir

venir les dégouts, qui font la caufe ordinaire des adultéres. L'on doit regarder comme un des points effentiels de l'éducation, d'apprendre aux enfans parvenus à l'âge de raifon à penfer folidement fur l'article du Mariage, puifque leur façon de penfer à cet égard peut décider du bonheur de leur vie, & prévenir les goûts qu'infpire la frivolité & le brillant à de jeunes gens fans expérience pour des perfonnes qui manquent des qualités effentielles. Ces goûts peuvent être prévenus par une fage éducation; mais l'autorité paternelle échoue fouvent, quand il s'agit de les combattre chez des jeunes gens dont le cœur a été gagné par des qualités féduifantes quoique deftituées de réalité.

Vos enfans trouveront en vous, Madame, tout ce qui eft néceffaire pour apprendre de bonne heure à bien penfer fur un objet fi important. C'eft fur-tout vos filles qui ont le plus grand befoin d'être bien dirigées. La foibleffe de leur féxe, le défaut d'expérience dans l'âge où elles doivent fe déterminer, leur rendent ces précautions néceffaires. J'ofe même dire qu'un mauvais mari eft quelque chofe de pire qu'une mauvaife femme; fon autorité étant plus grande & la geftion des affaires importantes

 lui

lui étant confiée ; les conséquences des défauts de ſon caractère, ſont par là même plus graves & plus étendues. Je ſerois très flatté d'avoir pu concourir à la ſageſſe de vos vuës dans l'éducation de vôtre famille par mes réfléxions. Quoique très communes elles ont au moins l'avantage d'être réunies, & elles me seront toujours précieuſes quand elles n'auroient ſervi qu'à vous témoigner les ſentimens de mon attachement & mon obéïſſance à vos ordres.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Geneve.



ARTI-

ARTICLE SECOND.

NOUVELLE METHODE POUR TRAITER L'HISTOIRE A LA MODERNE *.

--------- *Quidquid Græcia mendax Audet in Historia.* Juv.

COmme les François ont introduit depuis peu une méthode tout-à-fait nouvelle de traiter l'Histoire, & qu'il est naturel de penser, que, suivant notre louable coutume, nous ne tarderons pas à les imiter à cet égard, je vai présenter au Public toutes les régles que j'ai pû recueillir à la hâte, afin qu'on en fasse usage, jusques à ce que quelque illustre Critique puisse à son aise travailler sur ce sujet, & publier un systême plus complet & plus exact sur la *maniére d'écrire l'Histoire à la moderne.* Afin d'être court, j'entre tout de suite en matiére, & j'adresse mes instructions à tout homme qui veut être Historien.

* Cette piéce est traduite de l'Anglois.

Souvenez vous d'abord de clouer une longue préface à la tête de votre Hiſtoire, dans laquelle vous pouvez dire tout ce qui vous viendra dans la tête; car tout ce qui a du raport à votre Hiſtoire a droit d'y entrer, & tout ce qui y eſt étranger peut y reclamer une place, parce que c'eſt une *préface*. Il ſuffira donc que je vous donne un canevas d'idées, qui vous ſerviront à merveille, ſi vous ſavez les employer avec art, mais ſurtout avec hardieſſe.

Ne manquez pas de ſaiſir toutes les occaſions d'introduire les éloges les plus outrés de *Tacite*; mais prenez garde de ne pas entrer dans un trop grand détail ſur les particularités que vous pouvez avoir apris ſur cet Ecrivain, de peur qu'on ne découvre que vous ne les connoiſſez que pour les avoir ouï dire. Il n'y a point de plus sûr moyen que de vous en tenir à l'uſage établi depuis ſi longtems, je veux dire, de maltraiter tous les autres Hiſtoriens, & de les avilir en les comparant avec votre Héros en Hiſtoire. Mais alors, je vous demande en grace de faire violence à votre modeſtie, en écartant ſoigneuſement tout ce qui pourroit inſinuer que vous élevez le moins du

du monde ce grand Ecrivain au-dessus de vous-même.

Avant d'entrer dans votre sujet, il est de la derniére importance de vous défaire de tout amour pour la vérité; il vous en coutera peut-être beaucoup pour vaincre vos préjugés là-dessus; mais jusques à ce que vous les ayez anéantis, vous verrez à chaque instant, qu'il vous sera impossible d'écrire une histoire dans le goût moderne, qui se fasse lire avec plaisir.

Ensuite, vous devez absolument trouver quelque raison qui vous fasse rejetter tous ces mémoires authentiques, qui ont paru depuis le tems sur lequel vous écrivez; car si vous vous en servez, on taxera votre ouvrage de sec & d'ennuyeux; ce que vous devez éviter avec autant de soin que de ne pas prétendre à mériter le fameux compliment, qui fut fait à un illustre Historien, *Plus beau que la vérité* *.

Je n'ignore pas cette maxime de Polybe, *qu'une histoire qui n'est pas véritable, est une ombre qui passe.* Mais l'épigraphe qui est à la

* Ce compliment fut fait à Mr. de Voltaire, sur son histoire de Charles XII., par un homme qui étoit sûrement plus mal informé que cet illustre Auteur, qui n'a rien avancé que sur de bons mémoires.

tête de cette feuille, prouve que cet Auteur à dit cela par amour pour la singulatité, puisque ses compatriotes mêmes condamnoient cette maxime, quoiqu'elle fût passée en proverbe.

On pourroit laisser dire la vérité à un Historien qui traite le premier un certain période de tems; mais la nature des choses demande qu'on s'écarte de la vérité à proportion que le nombre des Auteurs, qui écrivent sur ce même période, augmente; sans cela, le dernier Ecrivain n'auroit pas l'avantage de dire quelque chose de nouveau. Il convient donc de *moderniser* la maxime de *Polybe*, en substituant le mot *Esprit* à celui de *Vérité*; mais comme il n'est pas donné à tous les Auteurs d'avoir une provision suffisante d'*esprit*, il est nécessaire que nous leur donnions d'autres régles pour compiler l'Histoire, & que nous leur apprenions à faire usage de tous les artifices qui ont été employés pour surprendre, charmer, attrister ou confondre l'esprit des Lecteurs.

S'il s'agit dans votre Histoire de ces tems sur lesquels on a beaucoup écrit, comme vous ne pouvez pas rapporter des faits qui ne soient pas déja connus, il faut tâcher de donner à

tout

tout un tour nouveau. Vous pouvez prendre le parti de Philippe contre Démosthène & ces Républicains obstinés qui s'opposoient à ce Roi de Macédoine ; vous citerez plusieurs exemples qui démontrent, avec quelle volupté on a fait couler des ruisseaux de sang pour l'amour de ces deux mots vuides de sens, *Liberté* & *Religion*. Un Biographe Anglois eut une pensée fort heureuse ; il entreprit la défense & le panégyrique de Richard III. * Je vous conseillerois d'essayer quelque chose dans ce goût là. Par exemple, tâchez de démontrer, qu'il y a de la folie à avoir une opinion si avantageuse de la Reine Elizabeth, & que nous nous formons de fausses idées du bonheur de son Gouvernement. Quant à la vie & au caractère des personnages dont vous parlez, observez exactement de justifier ce que l'on dit à leur désavantage, & de dépriser ce qui est à leur louange. Mais, ce que

* *Richard* III. Roi d'Angleterre, nous est représenté par les Historiens Anglois, comme un Prince sans foi, sans conscience & sans probité. Il parvint au Trône par la calomnie & l'assassinat. Le fameux Chancelier *T. Morus* a écrit la vie de ce Roi. *Georges Buck* est sans doute le Panégyriste dont l'Auteur veut parler ici : il a représenté Richard III. comme un Prince bien fait de corps & d'ame.

je vous recommande ſur-tout en parlant du caractère des autres, c'eſt de ne vous perdre jamais de vuë, & de n'accorder jamais à quelque grand homme que ce puiſſe être une vertu que vous ſentez qui vous manque, ou dont vous ne faites aucun cas. Vous pouvez revoquer en doute la bonté du caractère de *Socrate*, la chaſteté de *Cyrus*, la conſtance des Martyrs, la piété & la ſincérité des Reformateurs, la bravoure de *Cromwell*, & les talens militaires de *Guillaume*. Et ne craignez pas qu'il vous manque jamais des autorités pour apuyer vos calomnies parmi les Ecrivains d'Anecdotes, puiſque *Dion Caſſius*, Hiſtorien grave, a aſſuré hardiment que *Ciçeron* avoit proſtitué ſa femme, enſeigné l'yvrognerie à ſon fils, commis inceſte avec ſa fille, & adultère avec *Cerellia*.

Je paſſe aux *ornemens*; je renferme ſous ce chef les ſentences, les prodiges, les digreſſions & les deſcriptions. Je ne m'arrêterai pas ſur les deux premiers articles, il ſuffit de vous en recommander un uſage libre, & de vous prier d'être neuf à cet égard, ſi vous le pouvez. Par rapport aux *Digreſſions*; c'eſt la plus heureuſe reſſource que vous puiſſiez employer

ployer, lorsque vous vous trouvez en défaut. Si vous voulez pousser votre Histoire jusqu'à l'*infolio*, & que vous n'ayez de matiére que pour un *octavo*; s'il s'agissoit, par exemple, de la vie d'*Alexandre* le grand; vous pouvez rechercher ce qu'auroit fait cet *Avanturier* s'il n'eût pas été empoisonné; si ses conquêtes ne sont pas plus étonnantes que celles de *Kouli-Kan*; ce qui seroit arrivé s'il eût tourné ses pas vers l'Occident; & s'il auroit battu le Duc de Malborough. Dans cet endroit vous pourriez aussi placer une dissertation sur les armes à feu, & sur la maniére de fortifier. Dans les *Descriptions* ne vous épargnez pas; dites toujours plus que ce que l'on a dit avant vous. Que vos batailles soient les plus sanglantes, vos siéges les plus longs, vos forts les plus imprenables, vos commandans les plus habiles, & vos soldats les plus intrépides. S'agit-il d'un combat naval? que la flotte des ennemis soit supérieure à la votre, que leurs vaisseaux soient les plus gros qui ayent jamais paru. Ne vous faites pas de la peine de brûler cent vaisseaux, & de faire tomber les matelots a demi grillés dans la mer; laissez les vivre pendant quelque tems dans les eaux en

nageant,

nageant, afin d'avoir occafion de les écrafer entre leurs vaiffeaux & les votres; & lorfque vous aurez détaillé toutes les horreurs du combat, ne manquez pas, en finiffant, de faire fauter en l'air le vaiffeau de l'Amiral & des Officiers les plus diftingués par leur naiffance & par leur bravoure. Dans le pillage d'une ville, maffacrez fans miféricorde depuis les vieillards jufqu'aux petits enfans; pourfuivez les jufques dans les azyles les plus facrés. Inventez quelque nouveau genre d'infultes contre la modeftie des matrones. Faites violence à un grand nombre de filles, mais obfervez qu'elles foient toutes d'une beauté parfaite, & d'une pureté fans tache. Lorfque vous aurez brûlé toutes les maifons, & coupé la gorge à dix fois le nombre des habitans qu'elles renfermoient, exercez les cruautés les plus rafinées fur les corps morts; & afin d'augmenter l'horreur du fpectacle, laiffez échaper quelques fugitifs, mais qu'ils foient tout nuds; déchirez alors leurs membres découverts; excitez contr'eux les payfans, & armez les élémens pour les perfécuter; qu'ils périffent dans un déluge d'eau, qu'ils meurent de froid, &

que

que les éclairs & les tonnerres répandent la terreur & l'effroi dans leur ame.

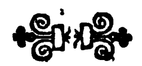
Si, en décrivant des voyages, vous avez occasion d'envoyer des messagers dans des pays déserts, ne les ménagez pas par scrupule ou par sensibilité, dans la maniére dont vous les traiterez; vous pouvez les arrêter par des riviéres, noyer tous leurs domestiques & leurs chevaux, les affamer au point de se manger les uns les autres; & si vous croyez que ce trait puisse embellir votre Histoire, faites les tirer au sort & servez sur la table ceux sur qui le sort sera tombé. Mais si vous faites cela, faites attention que le Chef des Sauvages chez qui vous les avez envoyez, ne les régale pas de chair humaine, parce que vous ne diriez rien là de nouveau; je vous conseillerois plutôt de leur faire offrir pour leur répas un Elephant, un Rhinoceros ou un Crocodile. Il n'est pas nécessaire de vous dire que le Roi & sa Cour doivent boire dans des cranes humains; mais ce qui m'embarrasse, c'est de savoir quelle sorte de liqueur vous pourrez leur faire boire, qui surprenne un Européen; je doute que votre imagination vous fournisse rien de nouveau à cet égard. En traitant des moeurs

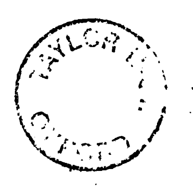
mœurs & des coutumes des Indiens, faites un long chapitre de leurs ſortilèges, de leurs ſuperſtitions & de leurs cérémonies idolâtres; ce qui vous donnera une belle occaſion de lancer quelque trait malin contre la Religion de votre pays; c'eſt un des ornemens modernes dont je vous recommande ſur-tout de parer votre Hiſtoire; vous paſſerez pour un libertin; tant mieux pour vos ouvrages; j'en connois un grand nombre qui ne ſe ſoutiennent que par cet endroit là. Autre avis important. Vous ne ſauriez trop vous étendre ſur les mariages de vos Indiens; c'eſt un ſujet qui amuſe toujours; & comme il conduit à parler de la polygamie, quel champ ne vous fournira-t-il pas à des réflexions morales & plaiſantes! Enfin, lorſque vos Meſſagers ont leur audience auprès du Roi, vous pouvez vous taire ſur le ſujet de leur voyage; il vous ſuffit de parler de la politeſſe du Monarque & des offres obligeans qu'il leur fit de choiſir parmi les beautés de ſa Cour celles qui ſeroient le plus de leur goût: par ce moyen vous les dédommagerez de toutes les fatigues que vous leur aurez fait eſſuyer pendant leur voyage.

Je ne puis pas promettre un grand ſuccès aux

aux harangues de vos Sauvages, à moins que vous n'ayez l'art d'y placer quelques figures plus hardies que celles qu'on a si souvent employées. Dans les discours des peuples civilisés, inserez tout ce qui peut faire briller votre érudition, votre esprit & votre jugement; il n'importe, que ce soïent des gens d'une condition basse qui prononcent ces discours; il suffit que vous vous montriez vous-même un homme d'une bonne éducation.

Je vous conseille, en finissant, de ne vous point ménager à l'égard de vos discours & de vos harangues, ni sur le nombre ni sur la longueur; si vous joignez à cela une bonne quantité de réflexions caustiques, d'insinuations scandaleuses, de pensées hardies sur les Gouvernemens, &, je vous le répéte, de railleries libertines sur la Religion, soyez sûr & du débit de vos ouvrages, & de l'immortalité de votre nom.





ARTICLE TROISIEME.

DISCOURS

SUR CETTE QUESTION:

Quelle est la source de l'inégalité des conditions parmi les hommes? est-elle autorisée par la Loi Naturelle? *

QUel étrange spectacle la société offre-t'elle aux premiers regards du Philosophe? Des hommes dont l'origine, dont l'essence est la même, & cependant subordonnés entr'eux, comme si divers degrés d'excellence en distinguoient la nature. Des Souverains de l'Univers, à qui la terre a été donnée en possession, qui naissent tous avec les mêmes droits à

* Par Mr. l'Abbé Talbert. Ce Discours a été préféré par l'Académie de Dijon à celui de Mr. J. J. Rousseau, qui lui fut aussi présenté pour disputer le prix; le Lecteur jugera s'il méritoit cette préférence. Un grand homme a dit, que celui du Citoyen de Geneve étoit au-dessus des prix de toutes les Académies.

à ses richesses, & qui se les partagent avec une monstrueuse inégalité. Quel est donc le titre qui autorise les uns à s'élever au-dessus de leurs semblables, & à les resserrer dans la jouïssance des biens communs? La justice naturelle auroit-elle dicté une disposition si bisarre ? N'est-elle pas plutôt un renversement de son ordre, un violement manifeste de ses Loix?

Tel est le préjugé qui naît à l'aspect des conditions diverses où nous sommes rangés; mais le Philosophe chrétien est forcé d'abord de retourner sur ses pas; il sent qu'il est obligé de respecter un ordre que le souverain Législateur a respecté lui-même, & qu'il eût détruit sans doute, s'il eût été contraire à la Loi naturelle qu'il venoit expliquer & perfectionner. Il faut donc considérer de plus près cette politique générale, pour en discerner l'équité, & dissiper son opposition apparente avec la Loi naturelle. Ici la Religion doit aider la raison dans ses recherches, & leurs lumiéres réunies nous découvrent bientôt dans le cœur de l'homme la solution du problême. En distinguant dans la nature humaine deux états, il est facile d'appercevoir les différentes

dispositions

difpofitions qu'ils exigeoient dans l'économie de la fociété. L'un de ces états réfultoit du plan primitif de la création; il fit régner l'innocence & la juftice. L'autre fut un état de défordre, jufte châtiment de l'homme coupable. Dans le premier, la Loi naturelle n'autorifoit pas l'inégalité des conditions, qui n'auroit pû y fubfifter. Dans le fecond, l'inégalité devint conforme à fes vûes, parce qu'elle fut néceffaire. Développons ces deux fyftêmes.

PREMIERE PARTIE.

Celui qui ne veut pas voir la décadence de notre nature, & qui dit, tout eft bien, regarde l'inégalité qui régne parmi nous, comme faifant partie de cette belle variété qui décore l'Univers: idée fauffe qui n'a pour fondement qu'une premiére erreur. Les hommes étoient-ils donc faits pour imiter les plantes & les arbres qui occupent plus ou moins de place fur la terre, qui en tirent plus ou moins de fuc, parce que leur forme eft différente, & que leur nature l'exige ainfi? Non fans doute, puifque le Créateur nous faifoit femblables, cette uniformité qu'il établiffoit

dans

dans nôtre eſpèce, nous donnoit les mêmes droits inconteſtablement; elle excluoit toute diſtinction d'états. Lui prêter d'autres vues, c'eſt ſuppoſer qu'il eût voulu rendre en quelque choſe notre condition pire que celle des animaux, qui vivent indépendans les uns des autres, dont les beſoins ſont également remplis, & qui ne connoiſſent de maître que l'homme né ſupérieur à eux tous. L'intention du Créateur étoit marquée, & dans ſon premier plan toute idée d'élévation, de baſſeſſe, de richeſſe & de pauvreté, devoit être étrangère. Tel étoit par conſéquent l'ordre naturel auquel on n'auroit pû donner atteinte ſans une uſurpation criante, tant qu'il eût ſubſiſté avec notre bonheur, & rien n'y mettoit obſtacle avant la corruption du cœur humain. Que dis-je? toute eſpèce d'inégalité devenoit alors incompatible avec l'état de la ſociété. Jugeons-en par les caractères qui diſtinguoient l'homme dans les jours de ſa gloire. Repréſentons nous la nature humaine ſortant des mains de ſon auteur, comme une fleur qu'une roſée pure & un rayon bienfaiſant font éclore, & dont la fraîcheur, le coloris & le parfum charment également. Telle fût la pre-

miére beauté de notre ame; aucun mélange n'altéroit ce souffle divin. Fait pour connoître, l'homme connoissoit sans erreur, & avec la même facilité que l'œil discerne les objets; il n'avoit à craindre ni ténébres, ni fausses lumiéres; il voyoit ce qui étoit bon, ce qui étoit juste; sa fin, ses devoirs lui étoient présens, & ne perdant point de vuë son but, il pouvoit marcher sans s'égarer; le cœur n'étoit pas en contradiction avec l'esprit; celui ci montroit la route, & l'autre la suivoit; le panchant vers le bien étoit le seul qu'il connût; des goûts sans passions, des desirs sans emportemens le guidoient dans la jouissance des présens de la création, & le resserroient sans effort dans la mesure prescrite; une volupté pure acquise sans travail, inaccessible au trouble, à l'amertume, qui n'enfantoit ni le regret, ni la satieté, & qui eût cessé d'être volupté, si la raison & l'innocence eussent cessé de l'assaisonner; tel étoit le juste partage de l'homme naissant. Qui ne voit dans ce léger tableau, que l'égalité ne pouvoit être alterée pour lors parmi les hommes? & qui auroit pû concevoir l'idée de s'élever, puisque l'ambition & la cupidité n'avoient point encore

encore élevé leur trône dans les cœurs? Chacun portant en ſoi une Loi ſouveraine, principe unique & abſolu de ſes actions, de quelle utilité auroit pû être toute autre domination? A quoi bon la ſubordination, la puiſſance, la force, lorſque les Loix placées aujourdhui devant tous nos pas, euſſent toujours été prévenues par nos démarches? Celui qui ne cherche à troubler perſonne dans ſon repos & dans ſes biens, & qui ne peut être troublé lui-même, a-t-il beſoin de ſupérieurs qui lui donnent un frein ou un appui? Que lui ſerviroit d'obéir ou de commander? Quel ſeroit le but d'un ordre politique tel que nous le voyons, composé avec tant d'artifice, & ſi compliqué, dans une ſociété réglée par une harmonie naturelle, ſimple & parfaite, telle qu'un corps dont les membres n'ont qu'un principe de mouvement, & ne peuvent agir avec contradiction? Terreur de l'autorité, appas des richeſſes & des honneurs, vous n'euſſiez point conduit les hommes à l'honnête & à l'utile; un ſentiment plus noble, l'amour du devoir eût été le reſſort universel qui devoit jouer à coup ſûr: deſtinés par le Créateur à nous occuper ſur la

terre, ce motif eût suffi pour nous attacher au travail; & quels autres objets auroient pû exciter notre induſtrie? Ce que nous appellons gloire n'eût pas même été connu, & l'eſpoir du gain n'eût pas tenté davantage des hommes dont les beſoins ſimples & bornés étoient aſſurés d'être remplis. Il ne falloit donc dans la ſociété, ni honneurs, ni richeſſes, il ne pouvoit même y en avoir; l'inégalité dans les rangs & dans les fortunes étoit donc alors une chimère.

Pour répandre un plus grand jour ſur cette vérité, jettons un coup d'œil ſur tout ce qui environnoit l'homme dans la nature, ſur l'apanage extérieur de ſon innocence. Quel pinceau aſſez délicat pourroit tracer le tableau riant de la jeuneſſe de cette nature? Son état lié avec celui de l'homme, étoit par ſon calme & ſa ſplendeur l'image de ſon ame & ſa récompenſe. Telle fut l'idée que s'en forma elle-même l'antiquité payenne, qui a célébré l'âge de juſtice ſous le nom de ſiécle d'or, monument précieux de notre premier état, dont le ſouvenir a percé les ombres de la fable. La terre toujours couverte de ſes plus riches vêtemens, s'empreſſoit d'ouvrir ſon ſein

ſous

ſous la main innocente qui la cultivoit; elle ne lui laiſſoit que le travail néceſſaire à ſon occupation & à ſon amuſement. Ses productions, qui, de même que le goût de l'homme, n'étoient point encore altérées, donnoient à une vie charmante un aliment délicieux; toutes les parties de l'Univers concouroient à former au Roi de la Nature une demeure digne de lui; un air pur, inaltérable, & un ſoleil bienfaiſant qui n'occupoit point ſes forces à enfanter des orages, donnoient une ſaiſon unique, égale, temperée, qui lui permettoit de ſouffrir impunément toutes ſes impreſſions, lui épargnoit le ſoin de préparer à ſon corps des vêtemens & des aſyles, éloignoit de lui la maladie, la douleur, & cette foule importune de beſoins qui nous aſſiégent.

Cette hypothéſe établie, il n'eſt perſonne qui ne prévienne la conſéquence que j'en dois tirer. Il eſt ſenſible que là il ne pouvoit ſe trouver ni richeſſes, ni pauvreté, où les déſirs & les beſoins étoient toujours prévenus. Des hommes envers qui la nature étoit également libérale, & à qui elle ne pouvoit manquer, auroient-ils penſé à ſe partager les poſſeſſions de la terre, à ajouter une proprieté

ſtérile à un uſufruit où ils trouvoient du ſuperflu? N'eût-ce pas été une folie d'amaſſer des biens particuliers, tandis qu'un tréſor immenſe, inépuiſable, étoit ouvert à tous, ſans coûter aucun ſoin? De quel prix eût été cet or qui a allumé dans l'Univers une ſoif qui ne s'éteindra plus? Eût-on vû s'élever des Palais qui n'euſſent été que de triſtes priſons? Se fût-on couvert de pourpre & de ſoie pour charger ſes membres de liens inutiles & embarraſſans? Comment la matiére de notre faſte eût-elle alors trouvé place autour de nous? Des couronnes, des guirlandes de fleurs; voilà le luxe & les ornemens deſtinés à cet état. Des berceaux entrelaſſés de branches chargées de fleurs & de fruits; des autels de gazon, élevés pour offrir à Dieu les prémices de nos richeſſes; voilà tous les objets de l'architecture. Varier en mille & mille façons les tapis qui couvroient les campagnes; nuancer plus agréablement cette riche ſuperficie; embellir les bords d'une ſource; conduire ſon cours docile, & multiplier ſes détours; aider la terre à enfanter ſes productions, lui coopérer; voilà le grand art qui devoit s'exercer parmi les hommes: ce n'eſt pas que quelques autres n'euſ-

n'euffent pû prendre l'effor. Peut-être que pour varier fes amufemens, pour faire honneur à fon induftrie, pour rendre hommage à l'Auteur de la Nature, en imitant fes chefs-d'œuvre, l'homme fe fût rendu créateur par le coloris & le cifeau. Peut-être que des inftrumens formés pour feconder fa voix, & bénir avec lui l'Etre éternel, auroient rendu fous fes mains encore pures des fons merveilleux. Les diverfes productions de la Nature auroient trouvé fans doute leur ufage; mais notre vie & notre bonheur ne dépendant point de ces jeux de l'induftrie, il ne pouvoit évidemment fe gliffer à l'aide des arts, ni différence dans les biens, ni diftinctions entre les perfonnes. Ainfi concouroient au même but, & l'état intérieur de l'homme innocent, & fa fituation extérieure. Avouons le cependant, fi le cœur de l'homme eût été corrompu, fa folie auroit bien pû introduire l'inégalité, malgré les précautions de la Nature. Qui fçait fi fon goût dépravé, en l'éloignant d'elle, ne l'eût pas jetté dans mille bifarreries? Il auroit été bien capable fans doute de fe charger d'un fafte ridicule, de s'élever des maifons pour fe défendre des impreffions d'un Ciel qui ne l'infultoit

ſultoit pas; poſſédant tout, la cupidité auroit bien pû le porter à amaſſer des tréſors inutiles, à en dépouiller ſes ſemblables: enfin le jeu des paſſions auroit pû, quoique plus difficilement, donner lieu à une partie de ces établiſſemens qui ſont parmi nous une ſource de l'inégalité des rangs & des fortunes. La Loi naturelle pouvoit autoriſer à certains égards cet ordre nouveau; & cela même donne du jour à notre ſyſtême, & le confirme. Ces réflexions nous ramènent toujours à la premiére, que c'eſt immédiatement dans le cœur de l'homme qu'il faut chercher le principe des mutations de la ſocieté: une ſuppoſition qui eſt comme le revers de celle que nous venons d'établir, ſera notre derniére preuve. Suppoſons que cet état floriſſant de l'Univers, qui à la vérité étoit attaché à l'innocence de ſes habitans, mais qui pouvoit abſolument en être ſéparé; ſuppoſons, dis-je, qu'il n'eût pas exiſté, que la vie eût été aſſujettie aux mêmes conditions qu'aujourdhui, que nos beſoins multipliés euſſent exigé les mêmes travaux, les mêmes ſoins, les mêmes ſecours: alors, il faut en convenir, l'exercice d'un grand nombre d'arts devenoit néceſſaire; l'on n'auroit pû ſe paſſer ni du commerce, ni d'un

d'un nouveau genre de richesse arbitraire, telle que l'or & l'argent, pour établir une liaison entre les societés & les membres de chaque societé. Mais qu'en devoit-il résulter? La diversité des états seulement, & non l'inégalité, si comme nous le supposons toujours, le cœur de l'homme n'étoit pas corrompu. Le besoin mutuel & la reconnoissance ne pouvoient être que des liens de plus pour unir les humains, qui ayant droit à des secours réciproques, auroient aimé à se prévenir en se les donnant; l'amour fraternel opérant toujours à la place de l'autorité & de la force, on les eût vû dans un concert parfait, se rendre tous également utiles, se respecter également & se traiter sans distinctions; uniquement animés par le devoir sacré d'aider ses semblables & de se charger d'une portion du travail public, tous eussent reçu la même récompense, c'est-à-dire, un salaire toujours mérité, toujours proportionné aux besoins, & au-delà duquel les desirs ne pouvoient se porter. Quelle sorte d'inégalité auroit donc pû se glisser alors dans la société humaine? Non, non, quelque hypothèse que l'on établisse, elle ne doit régner que par le déréglement de nos facultés. Supposons la mer

ſans orages; à quelle ſimplicité ne ſera pas réduit l'art de la navigation, de combien de piéces ne ſera pas déchargée la conſtruction du vaiſſeau, combien la manœuvre deviendra-t-elle facile? Appliquons ceci à la ſocieté; retranchons-en les paſſions, quelle ſimplicité dans ſon gouvernement! quelle chute énorme de piéces devenues inutiles dans ſa conſtitution! Elle devoit donc ſubſiſter dans le plan primitif, ſans admettre l'inégalité des états; & la Loi naturelle ne pouvoit autoriſer un ordre différent, puiſqu'il n'eût été qu'une diſpoſition inutile, injuſte, biſarre, impoſſible même dans l'exécution.

Heureuſe ſituation du cœur de l'homme, plus précieuſe encore que les préſens de la Nature qui y étoient attachés, ſoyez l'objet de nos regrets éternels! Vous feriez notre bonheur & notre gloire; ſous vos loix les hommes retenus ſur le même niveau, pourroient ſans peine ſe reconnoître pour frères; rangés aujourd'hui dans un ordre bien différent, ils ont preſque oublié qu'ils l'étoient encore, tant les degrés qui les ſéparent ſont multipliés. Mais notre premier état ne mérite-t-il les ſoupirs que des mortels réduits à l'aviliſſement & à la pauvreté? Vous que le ſort a placés ſur leurs têtes, vous que l'iné-

l'inégalité favorise, pour qui seuls la Nature semble avoir des trésors, croyez-vous avoir moins perdu à la révolution de la societé? Vous ne commanderiez pas, vous ne seriez pas environnés de faste & noyés dans le luxe; mais vous auriez la paix & le bonheur, vous auriez des vertus. Quel avantage votre amour propre tireroit-il de vos prérogatives, qui sont les fruits de la corruption du cœur humain, qui n'ont pris naissance que dans les ruines de l'ordre parfait, & que la Loi naturelle autorise seulement, parce que l'inégalité est devenue un remède à des maux plus grands? Passons à ce nouveau systême, & rendons sensibles par le contraste les nuances des deux tableaux de notre societé.

SECONDE PARTIE.

L'homme devenu criminel, les caractères de sa prévarication s'imprimérent par-tout; ils furent gravés dans son ame, qui perdit sa lumiére & sa force; ils le furent sur son corps, qui devint sujet à la maladie, à la douleur & au trépas; ils le furent sur toute la nature, qui s'arma pour le maltraiter, & qui parut le méconnoître pour son Roi; ses besoins se multipliérent

pliérent à l'infini, & sa malice y contribua plus que tout le reste; l'abus de ses facultés & de ses richesses fut inséparable de leur usage; un feu inquiet lui fit haïr l'ordre & la paix; le trouble fut son élément; & la cupidité, la violence, l'injustice s'emparérent d'un séjour créé pour les vertus. Attaquée d'un mal extrême, la societé eut besoin d'un remède violent: il fallut opposer au désordre un nouveau renversement qui devoit être un témoignage perpétuel du premier mal.

La nécessité suggéra le projet, & en dirigea naturellement l'exécution; ce qui restoit de lumiéres à l'esprit humain ayant fait éclore les Loix, on chercha les moyens de les rendre souveraines, & de fortifier le frein que les hommes étoient contraints de se donner. Les idées de bien & d'équité peu connues de la multitude, ou peu puissantes sur elle, les terreurs de la Religion ne pouvant faire des impressions universelles & continues, l'on comprit que chacun devoit se dépouiller de son indépendance, pour réunir l'autorité dans un seul ou dans un nombre choisi, dont la voix seroit celle de la societé même, & dont les mains seroient armées de sa force pour faire plier

plier sous la règle tout ce qui voudroit s'en écarter. L'on vit par-tout des Chefs respectés & obéis, & aucun Peuple ne mit en problême si la Loi naturelle faisoit un devoir de leur être soumis.

Le bon ordre assuré par la punition des violences, fut le premier fruit de l'autorité: son second objet fut l'administration de la Justice, rélativement aux contestations des Citoyens; enfin l'art militaire étant né de nos fureurs, l'appella à son secours & en fit un plus grand usage: ainsi l'on vit présider nécessairement à toutes les parties du gouvernement l'autorité & la puissance; elles servirent même à subordonner entr'eux ceux qui en furent revêtus: les Supérieurs, les Juges se multipliérent; mais son autorité dût n'être qu'une, se rapporter à un même principe & en dépendre. Telle fut l'origine de cette inégalité de pouvoir, dont les divers degrés sont les fondemens du bonheur public.

Mais l'homme n'étant pas naturellement porté à souffrir un joug imposé par ses semblables, & la décence, la perfection de l'ordre exigeant que la force & la crainte ne fussent pas les ressorts uniques de l'obéissance, l'on crut

crut devoir imprimer aux Citoyens en dignité un caractère qui les rendît respectables, qui fit participer leurs personnes à la noblesse de leur état; ce n'étoit point assez, il falloit rendre sensible cette distinction aux yeux des hommes, toujours frappés par les dehors: c'est pourquoi l'on environna les Chefs des marques de leur supériorité; on leur décerna des honneurs; on leur attribua des prérogatives; les choses rares & précieuses furent réservées pour leur usage; leur maniére de vivre, leurs vêtemens, leurs demeures furent distinguées; & tout cet extérieur en imposa à la multitude, rendit vénérables les fonctions publiques, & contribua à la subordination.

Ainsi fut introduite l'inégalité des états; suivons-en les progrès. Quels motifs firent agir les hommes & mirent tout en mouvement parmi eux? D'abord la nécessité & le besoin mutuel. Ces liens remplacérent ceux de la tendresse fraternelle qui devoient nous unir. La societé ne pouvant subsister sans le secours réciproque de ses membres, car chacun d'eux n'auroit pû être en même tems laboureur, artiste & soldat, il fallut se partager les travaux divers: les uns s'attachérent à la culture des terres; le soin des

des troupeaux occupa les autres: ceux-ci se consacrérent à la défense de la Patrie; ceux-là exercérent les différens arts, & il fallut que tous devinssent propriétaires de ce qu'ils possedoient, autant pour animer le travail, que pour prévenir l'injustice & la confusion; mais la voie de l'échange, & ensuite un métal d'un prix fixé rendit communs tous les biens, tous les fruits de l'industrie.

L'on apperçoit au premier coup d'œil, que parmi des hommes affoiblis dans leur volonté & dans leurs lumiéres, l'indolence, le défaut de talens & les diverses passions devoient rendre les succès inégaux. Celui qui travailla plus ou mieux ne pouvoit manquer de recueillir davantage; l'avarice anima l'un, il acquit, il conserva; l'orgueil aiguillonna l'autre, il chercha la perfection de son art & le rendit plus lucratif, tandis que d'autres sacrifiérent tout à des passions différentes, & furent laissés en arriére.

Il étoit aussi de la politique de proposer des récompenses à ceux qui se distingueroient dans leurs fonctions & dans leurs travaux; elles étoient dûes par justice au petit nombre de ceux que l'amour seul du bien animeroit; elles devenoient de puissans aiguillons pour tous les au-

autres : car telle étoit la condition de l'homme corrompu ; l'ambition, la cupidité, l'amour propre devoient opérer à la place de la vertu, pour le porter à l'utile & à l'honnête. Heureux encore les mortels, de pouvoir quelquefois détourner avec avantage le cours de ces torrens ruineux. Ces passions mises en jeu à propos, donnérent à la societé une forme plus stable, plus parfaite. L'on vit les devoirs mieux remplis ; le génie prit l'essor, & secondé du travail, il enfanta des merveilles dans la sphére des sciences & des arts ; & sans ces mobiles universels qui donnoient lieu à l'inégalité des conditions, toute idée du beau restoit enveloppée, tout étoit réduit à une foible théorie.

Ici se présente une difficulté. S'il est vrai, dira-t-on, que l'inégalité soit fondée dans son origine sur une différence d'émulation, d'industrie & de mérite, pourquoi voyons-nous les distinctions & les biens héréditaires dans les familles, indépendamment du mérite & du travail? Si je ne suis qu'un lâche, ai-je droit de m'asseoir sur les trophées élevés à la bravoure de mes ancêtres? Placeroit-on la statue d'un pigmée aussi haut que celle d'un géant? Est-il juste que l'on reçoive dans le berceau les

couronnes

couronnes qui ſont le prix des travaux d'une longue vie? N'étoit-il pas de l'intérêt de la ſocieté qu'elles en fuſſent toujours le fruit? & la Loi naturelle ne réſiſte-t-elle pas au ſyſtême de l'inégalité, au moins conſideré ſous cette face?

Je pourrois répondre, qu'en fondant l'inégalité en général ſur la Loi naturelle, je ne prétends pas la charger de tous les abus qui pourroient s'être gliſſés dans le ſyſtême. Nous diſtinguerons toujours avec elle les richeſſes, de leur uſage immoderé; l'autorité, de la tyrannie; la grandeur, du faſte & de l'orgueil. Une vie oiſive pour la ſocieté, ne ſera jamais l'apanage légitime du ſang; & la diſpenſation des graces qui ſont liées avec les premiéres fonctions, ne ſera point ratifiée par cette raiſon naturelle, quand elle n'aura pour fondement que la naiſſance & la faveur. Mais il eſt certain que l'on ne doit point compter parmi les abus, le droit d'hériter des honneurs & des biens; c'eſt une loi que l'équité même a dictée. La liberté de diſpoſer de ſa fortune en faveur du ſang ou de l'amitié, & la perpétuité des rangs dans les familles de ceux qui les ont mérités, ſont partie de la récompenſe qui leur eſt dûe:

c'eſt un hommage rendu à jamais à la vertu, à la bravoure, au travail, que d'éterniſer les diſtinctions & les faveurs qui en ont été les fruits; c'eſt un prix proportionné aux grandes choſes. Le court eſpace de la vie ne doit point être la meſure de la durée des trophées; ils ne ſont pas dignes des hommes célébres, s'ils ne leur ſurvivent: & quel moyen plus propre à rendre le mérite reſpectable, à enflammer l'émulation qui le développe, à mettre en action toute eſpéce d'induſtrie, de talens & même de vertus, qui tomberoient bientôt dans la langueur, ſi l'on n'avoit pour objet que ſoi & le tems borné de ſa vie? La perpétuité de la nobleſſe & des biens n'eſt donc pas moins un avantage pour la ſocieté, qu'une juſtice rendue au mérite; elle ne diſpenſe pas ceux qu'elle favoriſe de s'en rendre dignes, elle les y diſpoſe au contraire. Ne le voyons-nous pas en effet? Dès que l'état de riche ou de noble donne un rang dans la ſocieté, l'ame commence à prendre une ſorte d'élévation. Qu'eſt-ce que ce germe de grandeur que la nobleſſe nous fait concevoir en naiſſant? N'eſt-ce pas ce nom même de nobleſſe, qui préſentant à l'eſprit, ſans que l'on y réfléchiſſe, l'idée du mérite qui en

en fut la source, devient une leçon continuelle de ce qu'on doit être, & donne l'essor à ces hauts sentimens qui font la force & la gloire des Etats? Et si l'on vient à considérer que les distinctions dont on jouït ont eu l'origine la plus pure; ah! c'est alors qu'une honte précieuse s'empare du cœur, & que l'on rougit de se voir couvert d'une dépouille étrangère. Quel aliment pour l'émulation, que le souvenir de ses péres, lorsque placé dans leurs rangs on est à portée de les imiter! Si les Statues des Hommes célébres, élevées jadis dans les Places publiques, si ces personnages muets parloient aux Citoyens avec tant d'éloquence, quelle force n'aura pas le langage de ceux qui nous touchent de si près? Dès que nous recueillons les fruits de leur gloire, elle est à nous en quelque sorte, & nous cherchons à en accroître le trésor: & que nous serviroient des exemples fameux, si la naissance ne nous mettoit en état d'en profiter? Qu'un homme confondu dans le Peuple soit descendu d'un Héros, qu'il conçoive le desir de l'imiter, que produiront ces sentimens, lorsqu'il tracera un sillon dans la terre, lorsque pour les mettre en usage il faudra percer la foule des Citoyens? Ce desir qui

 l'aiguil-

l'aiguillonne sera-t-il vif & durable? Le mérite doit toujours trouver la porte des places & des honneurs; mais le corps de la noblesse est comme le trésor où la société doit puiser le plus souvent. Qu'il seroit riche ce trésor, si l'éducation secondoit toujours la naissance! Que ne dirions-nous pas en faveur de la Loi qui rend les Couronnes héréditaires! On peut dire sans politique qu'elle fait la sureté des Empires, en prévenant les troubles; qu'elle en assure le bonheur, en attachant un Souverain aux intérêts d'un Etat qu'il regarde comme l'héritage de son sang; en lui rendant plus chères les sages maximes émanées de ses péres. Enfin l'expérience du monde prononce sans appel, & justifie hautement la disposition la plus révoltante au premier coup d'oeil, qui soit née du systême de l'inégalité. Heureux l'Etat, heureux le Prince lui-même, s'il pouvoit être élevé en homme privé, voir de près une societé qu'il gouvernera sans la connoître; & si au lieu de parcourir les Royaumes pour chercher la sagesse, comme quelques Princes de l'antiquité, il visitoit au moins son Peuple. Je reviens à toutes les conditions en général; n'est-il pas important que chaque famille ait sa sphére marquée?

Quel

Quel renverſement! quelle confuſion, ſi les enfans tomboient toujours de l'état de leurs péres! Que deviendroient les arts laborieux ſous des mains énervées par la molleſſe, le repos ou la délicateſſe du tempérament? Il eſt facile de prendre l'eſprit, de connoître les devoirs d'un Etat où l'on reçoit la naiſſance & l'éducation: par là chaque condition s'aſſure & ſe prépare de loin des ſujets. Je ne prétends pas que dans les familles tous doivent ſuivre la même route; le ſyſtême ne ſeroit ni avantageux, ni pratiquable, puiſque les goûts & les talens ſont partagés; mais au moins eſt-il important de ne point changer de ſphére, parce que la diſproportion eſt trop grande entre les différentes claſſes qui diſtinguent les Citoyens, & que chacune d'elles a des mœurs propres dont il faut concevoir le germe en naiſſant. Mais pourquoi dans cet ordre préſent de la ſocieté que nous voulons trouver équitable, la pauvreté eſt-elle communément le partage des arts les plus pénibles? Pourquoi a-t-on attaché à la plupart une idée de baſſeſſe, & à proportion de la miſére de leurs ſuppôts? Tout ce qui eſt utile ne mérite-t-il pas de la conſidération? La raiſon, la juſtice, l'intérêt com-

mun le publient également. Ne nous hâtons pas de condamner une diſpoſition qui n'a peut-être contre elle que l'apparence. Ne pourroit-on pas dire qu'il étoit important que des hommes engagés dans ces états par la néceſſité, y fuſſent retenus par le même lien, qu'ils ne puſſent en ſortir aiſément, & qu'ils ne connuſſent point l'abondance qui enfante la molleſſe, & nuit toujours au travail? Avanceroit-on un paradoxe, en diſant que pour prévenir les révoltes de l'orgueil qui éloigneroit les hommes de tout emploi, de tout office humiliant, il étoit néceſſaire d'attacher une ſorte d'aviliſſement aux perſonnes qui les exerceroient, afin qu'accoutumés à ſe regarder & à être regardés comme d'un ordre inférieur, l'on rendît ſans honte & ſans dégoût, des ſervices acceptés d'autre part ſans répugnance? Enfin n'eſt-il pas vrai que s'il étoit avantageux de donner une ſorte de conſidération aux richeſſes, dont l'appas excite ſi puiſſamment l'induſtrie & les talens, il étoit utile par conſéquent de dépriſer à un certain point la pauvreté?

Le procédé de la Nature dans ſes productions ſemble ſuppoſer qu'elle a prévu la diſtinction des états. Elle a des richeſſes abondantes

tes & communes qu'elle prodigue à tous les hommes; elle en a de rares, d'exquises, de précieuses dont elle est avare, & qui ne pourroient suffire à l'usage universel. Il est constant que si la consommation étoit la même chez tous les hommes pour toute chose, la matiére manqueroit bientôt au luxe, ainsi que les artistes. Il falloit donc qu'il y eût des hommes destinés par état à jouïr des trésors de la nature & des arts; tout concourt donc à justifier l'inégalité des conditions.

C'est en vain que tant de Peuples ont tenté de se rapprocher de l'institution primitive; ils ne voyoient pas qu'il étoit arrivé une révolution dans la société, que le plan de l'édifice étoit changé, parce que le fonds où il devoit porter n'étoit plus le même. Les Républiques ont eu d'abord en vuë une sorte d'égalité; mais la nécessité plus forte que les systêmes y glissa bientôt la disproportion entre les Citoyens; elles eurent des Chefs, des Grands, des Riches, comme les autres Nations. Les formes de Gouvernement ont varié, il est vrai, suivant les tems & les mœurs, mais toutes ont eu ce trait de ressemblance.

L'antiquité, me dira-t-on peut-être, recla-

me hautement contre cette nécessité prétendue que vous supposez. Parmi plusieurs Peuples moins connus, elle vous montre celui de Lacédémone pour confondre vos raisonnemens. Digne objet de l'admiration de tous les siécles, l'heureuse & sage Sparte apprit à ses Citoyens à vivre en fréres, à bannir le faste des rangs & des richesses; elle fit voir que l'égalité pouvoit subsister dans l'Etat le mieux policé & le plus affermi, puisque son gouvernement se soutint parmi les ruines de la puissance de ses rivales.

Sparte, je l'avoue, offre une image de cette égalité que nous regrettons; l'on ne devoit pas s'attendre à la trouver chez des hommes environnés des ténébres de l'idolatrie. Ces Citoyens courageux qui ne faisoient qu'un corps dont l'esprit de Licurgue étoit l'ame, auroient vû le premier état de la société rétabli par leurs Loix, s'il avoit pû l'être; mais ils furent encore bien éloignés d'y atteindre: car observons d'abord que l'égalité ne fut point générale parmi eux; ils eurent des Souverains & des Magistrats: quoiqu'ils fissent peu de cas des richesses, elles ne purent être si négligées que les uns n'en possedassent plus que les autres;

tres; mais ce qui prouve encore plus, c'est l'effet singulier qui résulta dans la République de cette ombre d'égalité. Il en coûta cher à l'Etat pour la maintenir; il fallut bannir les arts, l'industrie, le travail; une oisiveté funeste prit leur place, & laissa les esprits sans culture, les mœurs sans principes, sans bienséance, sans humanité; l'unique vertu connue fut une bravoure féroce, entretenue pour défendre les tristes privilèges de ces Républiquains. Etoit-ce donc cette belle société du premier âge que Sparte nous retraçoit dans un Gouvernement dont la politique étouffoit les plus beaux dons de la Nature? La Loi naturelle autoriseroit-elle donc le système de l'égalité, puisqu'il ne peut s'exécuter même en partie qu'aux dépens des talens & des vertus? Les sociétés qui ont voulu suivre ce plan, concourent toutes à la même preuve. Eh quoi! si les Etats avoient pû souffrir une telle constitution, le divin Législateur du Peuple Juif, qui entroit dans le plus léger détail de sa police, eût-il manqué de la former sur un dessein si parfait? Ses Loix ne tendirent point à établir l'égalité. Il voulut, il est vrai, qu'après le partage des terres, un tems fût fixé

pour

pour le retour des possessions aliénées; mais dans ce sage réglement, il n'avoit pour but que de prévenir la ruine ou la dispersion des familles: les arts furent livrés à l'industrie de la Nation; le commerce lui fut ouvert; elle eut des Chefs, des Juges & des Rois: par-là l'on vit chez elle divers degrés de puissance, d'élévation, de richesses; & le Législateur ne reclama point; c'est que celui qui avoit fait l'homme, connoissoit parfaitement que depuis sa chute le mobile de ses actions n'étoit plus l'amour de l'ordre & de la justice, mais l'amour propre & la cupidité qu'il faut intéresser chez lui; & qu'enfin il a besoin de ses passions pour enchaîner ses passions mêmes. Vouloir faire régner l'égalité parmi les hommes, tels qu'ils sont aujourdhui, ce seroit vouloir former une société où la force seroit l'unique loi, où l'injustice seroit sans frein, où le génie qui invente, le travail qui perfectionne, seroient sans aiguillons, où l'homme laborieux verroit le Citoyen oisif & inutile recueillir le fruit de ses sueurs, où, en un mot, le talent, l'ignorance, l'activité, la paresse, le vice & la vertu jouïroient du même sort. Quelle République, ou plutôt quelle chimère! Un

tel Gouvernement ne subsisteroit pas ; la nécessité en changeroit bientôt la forme ; le désordre en l'agitant le dissoudroit, ou l'esprit de langueur y plongeroit tout en léthargie. Ce seroit une mer orageuse, ou une eau glacée qui n'a plus de mouvement.

Le bien commun, & par conséquent la Loi naturelle qui y est toujours rélative, exigeoit donc l'inégalité dans l'état actuel de l'homme ; & l'on ne doit plus considérer la société que comme un de ces ouvrages de l'art où il faut des piéces de différente force, de diverses grandeurs, placées à des hauteurs réglées, & qui ne se soutiennent qu'en se prêtant du secours par leur situation.

Ne pensons pas toutefois que l'ordre introduit dans l'Univers établisse divers degrés de félicité parmi nous ; il seroit dès-lors injuste, parce qu'un homme n'est pas fait pour être plus heureux qu'un autre, si l'on fait précision des vices & des vertus. Aussi la Providence ne permet pas que l'inégalité du bonheur naisse de celle des conditions ; la trempe même de nos cœurs y met un obstacle invincible ; soumis en esclaves au joug de l'habitude, elle nous rend presque insensibles à notre situation ;

ce

ce que nous sommes accoutumés d'éprouver, devient pour nous un état naturel. Si l'on sent quelque différence entre deux conditions, c'est dans le moment d'un contraste que la plupart n'éprouvent jamais. Ainsi l'homme puissant ne jouit point d'un vrai bonheur; il croit seulement qu'il seroit bien plus malheureux s'il n'étoit pas ce qu'il est. L'homme du Peuple, sans souffrir de la dureté de son état, s'imagine qu'il seroit plus heureux s'il venoit à s'élever; double erreur qui nourrit l'émulation de part & d'autre, & qui tend au bien commun. L'artisan cherche à acquerir, & reste lié à la société qu'il sert par l'appas du gain. Le riche entretient son opulence, pour être mis sans cesse à contribution par le premier; pour être, à parler juste, le dépositaire des deniers publics.



ARTICLE QUATRIEME.

LA JUSTICE,

SONGE *.

JE me promenois, il n'y a que quelques jours, dans le jardin de Lincoln's-inn : suivant la coutume des vieillards, qui ne se sont pas fait une grande fortune ou une brillante réputation, je murmurois de l'avancement rapide de personnes beaucoup plus jeunes que moi ; en un mot, je me plaignois de la distribution inégale des richesses, des honneurs, & des biens de la vie. Je me perdois dans ces pensées, lorsque la nuit me surprit, & m'offrit un spectacle & des réflexions plus agréables que celles dont j'étois occupé. Le Ciel paroissoit, pour ainsi dire, dans toute sa gloire ; on voyoit une si grande quantité d'étoiles que cela formoit une perspective ravissante pour ceux qui se plaisent à contempler &

* Traduit de l'Anglois.

& à étudier la Nature. Ce brillant ſpectacle me fit méditer ſur le puiſſant & ſage Auteur de ces objets qui s'offroient à mes regards. Dans ces occaſions la Philoſophie fournit des motifs à la Religion, & la Religion augmente les plaiſirs de la Philoſophie.

Revenu de l'eſpèce d'extaſe dans laquelle je fus plongé pendant quelque tems, je me retirai chez moi, avec la ſatisfaction d'avoir paſſé quelques heures dans une occupation digne d'une créature intelligente & raiſonnable, & perſuadé que mon ſommeil feroit délicieux. A peine m'y fus-je abandonné que j'eus un ſonge, ou une viſion, (car je ne ſai de quel nom me ſervir) occaſionnée ſans doute par les objets ſur leſquels je venois de méditer. Il me ſembloit que je voyois ce même Ciel parſemé des brillantes étoiles, dont la vuë m'avoit cauſé tant de plaiſir. Je regardois attentivement le ſigne du Zodiaque que l'on nomme *la Balance*, quand tout à coup j'aperçus une lumiére auſſi éclatante que celle du Soleil; il me ſembla qu'elle s'aprochoit de la Terre; je diſcernai au milieu quelque choſe qui reſſembloit à une ombre, & qui avoit la figure d'une femme. Je crus d'abord que c'étoit

l'In-

l'Intelligence ou l'Ange qui présidoit à cette constellation: mais examinant de plus près, je vis autour d'elle les attributs avec lesquels on peint ordinairement la Déesse de la *Justice*. Son air étoit terrible & majestueux, mais d'une beauté parfaite pour ceux dont les yeux pouvoient en soutenir l'éclat; son sourire répandoit le plaisir dans l'ame; ses dédains étoient effrayans. Elle tenoit un miroir qui avoit les mêmes proprietés que celui que les Peintres mettent dans les mains de la *Vérité*: il en sortoit une lumiére que l'on distinguoit plus aisément parmi toutes les autres, qu'on ne distingue un éclair au milieu du jour. Lorsqu'elle le remuoit, les cieux, l'air, & la terre en étoient éclairés. Quand elle fut assez descenduë pour que les mortels pussent la voir & l'entendre, afin de rendre son éclat plus supportable, elle répandit autour d'elle des nuages, qui modéroient la lumiére, & la réfléchissoient en mille maniéres; ce qui formoit le brillant spectacle des plus belles couleurs, & multiplioit ainsi cet éclat, qui auparavant étoit éblouïssant.

Pendant ce tems-là le Monde étoit dans l'allarme; tous ses habitans s'assemblérent dans une

une vaste plaine; deforte qu'il me sembloit que j'avois devant mes yeux tout le genre humain. Une voix sortit du milieu des nuages, & déclara, qu'on alloit aproprier & rendre à chacun ce qui lui étoit dû. Il est impossible de dépeindre la crainte & l'espérance, la joie & la tristesse qui se répandirent dans les ames & sur le visage, à l'ouïe de cette déclaration solemnelle. Le premier Edit fut, *Qu'on produisît tous les titres & contracts, par lesquels on possédoit des richesses ou des biens-fonds, & qu'ils fussent donnés à leurs véritables propriétaires.* Alors tous les habitans de la Terre présentérent leurs titres sur du parchemin, du papier, de la cire, &c. & à mesure que la Déesse remuoit le miroir qu'elle tenoit dans sa main, de maniére que la lumiére tombât sur la multitude, on examinoit ces titres & ces contracts. Les rayons qui sortoient du miroir avoient la proprieté de mettre le feu à tous les titres faux & supposés. La flamme des papiers, la fonte des cachets, le petillement des parchemins, offrirent un spectacle fort amusant. Le feu couroit quelquefois deux ou trois rangs avant de s'arrèter; je m'aperçus qu'il s'attachoit particuliérement aux lignes

lignes insérées entre les autres, & aux codiciles. La lumiére du miroir perçoit jusques dans les endroits les plus obscurs de l'Univers; & découvroit des écrits que le tems, le hazard, ou l'intention avoient tenus cachés ou ensevelis. Tout cela occasionna une étrange révolution parmi les hommes. Les dépouilles de l'extorsion, de la fraude & du vol, avec les produits de la séduction & de la corruption, furent entassées en un seul monceau, qui s'élevoit jusques aux Cieux, & que l'on appelloit la *Montagne de la Restitution*: chaque personne à qui on avoit fait tort y venoit reprendre ce qui lui apartenoit.

On voyoit une foule de gens couverts de haillons changer d'habits avec d'autres qui étoient couverts de galons & de broderies; plusieurs qui étoient riches de cent mille livres étoient réduits à une fortune très médiocre; mais ce qui me frapa le plus, ce fut de voir les habitans d'une certaine rue, dont le crédit étoit très bien établi dans toute l'Europe, être tout à coup obligés de faire banqueroute.

Le second Edit portoit, *que tous les enfans devoient joindre leurs véritables pères.* Cela

occasionna bien du mouvement dans l'assemblée; la Déesse remuoit de tout côté le miroir, dont les rayons avoient la proprieté de faire naitre un instinct qui conduisoit chaque enfant vers le véritable Auteur de sa naissance. On vit alors des Péres, qui avoient une famille nombreuse, se trouver tout à coup sans enfans; des garçons ruinés par un nombre prodigieux de fils & de filles; l'héritier présomptif de biens considérables demander la bénédiction à son cocher, & des Beautés célébres rendre leurs devoirs à des valets de chambre. On voyoit un grand nombre de personnes qui avoient fait vœu de célibat, entourées d'une nombreuse postérité. Ce changement de parens auroit causé bien de la tristesse, si le malheur n'avoit pas été assez général, & si la plûpart de ceux qui se trouvoient sans enfans, n'avoient pas eu la satisfaction de les voir entre les bras de leurs meilleurs amis.

Par un troisiéme Edit il fut ordonné, que *tous les postes de dignité & d'honneur fussent confiés à ceux qui auroient le plus de mérite & de talens.* Aussitôt le bel homme, l'homme riche, l'homme fort s'avancérent; mais ne pouvant soutenir l'éclat du miroir dont les rayons tom-

tomboient sur leur visage, ils se retirérent en grande hâte dans la foule. La Déesse éprouvant la multitude par le moyen du miroir, comme l'Aigle éprouve ses petits par les rayons du Soleil, tous ceux qui ne s'étoient pas distingués par leurs vertus, leurs connoissances, ou leurs talens pour les affaires civiles ou militaires, tournoient aussi-tôt la tête. Ceux qui soutinrent l'épreuve du miroir, furent placés au milieu de la multitude, & rangés en trois corps. Le premier étoit composé des gens vertueux; le second, des savans; le troisiéme, des gens d'affaires.

On ne pouvoit regarder la premiére colomne sans une secrette vénération; les regards de ceux qui la composoient étoient adoucis par l'humanité; on voyoit peinte sur leur front une aimable majesté, & cette sérénité de l'ame qui nait de l'habitude de la vertu. Je remarquai que plusieurs de ces physionomies étoient inconnuës, non-seulement à la multitude, mais aussi à plusieurs de ceux qui étoient dans la même colomne.

Il y avoit eu de grandes difficultés dans la seconde colomne composée des Savans, avant qu'ils se fussent rangés; ils n'en seroient pas

même venus à bout ſans l'ordre exprès de la Déeſſe. Elle ordonna que ceux qui avoient le plus de génie & de ſens ſeroient mis à la tête de cette colomne; que ceux qui avoient formé leur eſprit ſur les penſées & les écrits d'autrui, ſeroient placés au ſecond rang; que le troiſiéme ſeroit occupé par ceux qui avoient plus d'eſprit que de bon ſens, & de ſavoir que de génie. Tous les Auteurs vivans étoient rangés dans quelqu'une de ces trois claſſes. Je fus fort ſurpris de voir une grande quantité d'Editeurs, de Critiques, de Grammairiens & de Commentateurs, qui prétendoient qu'ils devoient occuper la premiére place parmi les Savans; la Déeſſe, loin de leur accorder leur demande, ordonna qu'ils porteroient livrée, & qu'ils ne ſeroient regardés que comme les laquais des Savans.

La troiſiéme colomne étoit compoſée de gens dans les emplois militaires ou civils; les gens de guerre ſe ſépárérent, formérent un corps, & ſe placérent à la tête de la colomne; ceux qui étoient dans les emplois civils, ſe contentérent de branler la tête, ſans oſer leur diſputer le pas. Je fis pluſieurs remarques ſur cette troiſiéme colomne; mais j'ai des raiſons parti-

particuliéres qui m'empêchent de les communiquer au Public.

Afin de remplir tous les postes, on tira de chaque colomne ceux qui possédoient les trois qualités ensemble, & ils eurent les emplois les plus distingués. Ceux qui n'avoient que deux qualités remplirent les seconds postes. Ceux qui n'avoient qu'une seule qualité eurent les emplois auxquels ils étoient propres. Comme il restoit encor plusieurs places vacantes, on prit, parmi la multitude, ceux qui avoient quelques aparences de ces qualités, ou qui étoient recommandés par ceux qui les possédoient réellement.

On étoit fort surpris de voir tant d'hommes inconnus occuper les postes les plus brillans; & tant d'autres, qui avoient été élevés en dignité, trouver à peine une place parmi les personnes du plus bas ordre.

Cette assemblée d'hommes ayant été renvoyée par la Déesse, tout à coup la plaine fut couverte de femmes. J'éprouvai un plaisir délicieux à la vuë de cette nouvelle assemblée; & comme la lumiére du miroir tomboit sur leurs visages, plusieurs d'entr'elles paroissoient bien plus être de la suite de la Déesse,

 que

que des perſonnes obligées de venir devant elle pour être jugées. Le bruit des langues, la confuſion des voix, formoient un ſi grand tumulte, que la Déeſſe fut obligée d'ordonner à pluſieurs repriſes & d'un ton ſévére, que l'on fit ſilence pour écouter les Edits qu'elle vouloit prononcer. Toutes ces femmes avoient d'abord penſé qu'on alloit décider l'affaire la plus capitale pour le ſexe feminin, je veux dire le pas ou la préſéance; ce qui avoit donné lieu à bien des diſputes & occaſionné un tumulte général. On entendoit de tout côté dans la plaine ces mots, *Naiſſance*, *Beauté*, *Eſprit*, *Richeſſes*. Quelques-unes ſe paroient du mérite de leurs époux; d'autres ſe vantoient de l'empire deſpotique qu'elles avoient ſur eux. Celles-ci alléguoient une virginité ſans tache; celles-là une nombreuſe famille; quelques-unes diſoient qu'elles étoient méres, d'autres qu'elles étoient filles, de perſonnes de diſtinction. On ne voyoit & l'on n'entendoit dans cette aſſemblée, que des chanſons, des danſes, des mouvemens de tête, des œillades, des ſourires, des ſoupirs, des regards moqueurs, dédaigneux, enfantins, & tous ces petits artifices dont le beau ſexe ſe ſert ſi habile-

ment

ment pour captiver les cœurs d'êtres raisonnables. Pour terminer toutes les disputes, la Déesse ordonna, *que chaque femme prendroit place suivant qu'elle seroit plus ou moins belle*. Cette déclaration répandit la joie dans l'assemblée, qui sur le champ se rengorgea & parut dans tout son lustre. Celles qui croyoient avoir des graces dans leurs mouvemens saisissoient l'occasion de reculer, d'avancer, ou de faire un faux pas, pour montrer leur personne dans l'attitude qui leur étoit la plus favorable. Celles qui avoient un beau sein regardoient par-dessus les têtes de la multitude, & examinoient attentivement les endroits de l'assemblée les plus reculés. Quelques-unes portérent leurs mains au front, comme voulant s'aider à fixer l'éclat qui environnoit la Déesse, mais on en imagine aisément la véritable raison. La satisfaction des Dames fut bien augmentée, lorsqu'elles aprirent, que pour décider cette grande dispute, elles seroient elles-mêmes leurs propres juges, & qu'elles prendroient place suivant l'opinion qu'elles auroient de leur personne, après s'être regardées dans la glace.

La Déesse fit alors descendre le miroir qu'el-

le tenoit suspendu par une chaine d'or; il avoit la proprieté de dissiper les fausses apparences; chaque femme y étoit représentée au naturel; celle qui rassembloit toutes les perfections particuliéres au beau sexe, étoit la plus belle; & celle qui avoit le plus de défauts, étoit la plus difforme. La Déesse varioit tellement les mouvemens du miroir, qu'il n'en étoit aucune qui ne pût s'y regarder. Il est impossible de décrire l'étonnement, le plaisir, la rage, qui paroissoient sur les visages; la plupart reculoient de frayeur à la vuë de leur figure, & auroient cassé la glace si elle avoit été à leur portée: plusieurs virent les fleurs qui brilloient sur leur visage se faner à mesure qu'elles se regardoient; l'admiration qu'elles avoient euë pour elles-mêmes se changeoit en dégout & en horreur. Telle Dame qui passoit pour charmante dans ses mouvemens de colère, & qui avoit souvent reçu des éloges sur sa grande vivacité, étoit effrayée en se regardant, croyant voir une furie. La maitresse mercenaire voyoit une Harpye, & la coquette trompeuse, un Sphinx. J'éprouvois de la tristesse en voyant disparoitre les charmes de tant de beaux visages; mais en même tems, j'eus le plaisir d'en voir

voir plusieurs, que je regardois déjà comme des chefs-d'œuvre de la nature, briller d'un nouvel éclat. J'observai que quelques-unes (mais en petit nombre) étoient assez humbles pour être étonnées de leurs propres charmes; j'en vis d'autres, qui avoient vécu dans la retraite comme des Vestales, qui me paroissoient ornées de tous les attraits que l'on donne aux Sirènes. Je fus transporté de plaisir à la vuë d'un objet que j'aperçus dans la glace, & qui me parut le plus beau qui se fût jamais offert à mes regards: c'étoit une Dame dont le maintien avoit quelque chose de plus qu'humain; ses yeux jettoient un tel éclat qu'ils sembloient embellir tout ce qu'ils regardoient; son visage étoit animé par un coloris qui annonçoit plus l'immortalité que la santé; sa taille & son port étoient majestueux. Je désirois ardemment de voir l'original d'un si beau portrait; c'étoit une vieille petite femme, qui dans son printems pouvoit avoir eu cinq pieds de haut, mais qui n'en avoit plus que quatre; son visage étoit défiguré par les rides, & sa tête étoit couverte de cheveux blancs. J'avois conçu pour elle une si grande inclination, que j'étois sur le point de lui parler de mariage,

lors-

lorſqu'elle me quitta tout à coup; la Déeſſe ayant ordonné que celles qui avoient été contentes de leur figure après s'être regardées dans le miroir, ſe ſépareroient & ſe placeroient à la tête de leur ſexe.

La Déeſſe publia enſuite pluſieurs Edits; il y en eut deux, entr'autres, qui me frapérent par leur ſingularité & par la ſévérité avec laquelle ils furent mis en exécution. Ils avoient pour but de faire un exemple des perſonnes du ſexe qui tombent dans les deux extrêmes oppoſés, de celles qui ſont trop ſévéres ſur la conduite d'autrui, & de celles qui ne font pas aſſez d'attention à la leur propre. La premiére ſentence portoit, *que toute femme trop encline à la médiſance & à la calomnie, perdroit l'uſage de la parole.* Dès que la Déeſſe eut prononcé cet Edit, le bruit que faiſoit auparavant l'aſſemblée fut conſidérablement diminué. C'étoit un ſpectacle aſſez triſte que de voir pluſieurs perſonnes qui avoient eu la réputation d'être d'une vertu & d'une probité diſtinguée, devenir tout à coup muettes. Une Dame qui étoit à côté de moi, & qui s'apperçut du chagrin que j'éprouvois, me dit qu'elle étoit ſurpriſe de me voir prendre

tant

tant d'intérêt à de pareilles...... Je compris, par un mouvement de sa tête, qu'elle alloit me peindre leur caractère; mais je vis, par son silence, qu'elle venoit de perdre l'usage de la parole.

Ce genre de punition étoit en particulier très cruel pour ces personnes du sexe qu'on nomme *Prudes*, ou *Hypocrites femelles*; ce sont celles qui ont trouvé l'art de paroitre vertueuses, en faisant apercevoir les défauts d'autrui.

La seconde sentence regardoit les femmes libertines; elle portoit, *que toutes celles qui avoient couru le risque d'être enceintes, le seroient en effet*; ce qui produisit un spectacle très amusant; on découvrit par ce moyen un si grand nombre de fautes, que celles qui étoient devenues muëttes ne supportérent qu'avec plus de chagrin & d'impatience le malheur qu'elles avoient eu de perdre la parole. Je remarquai aussi que la plupart de ces muëttes n'avoient pas moins de part à ce second Edit qu'elles en avoient eu au premier; rien de plus divertissant que leur confusion & leur embarras.

Lorsque je fus réveillé, je ne pus m'empêcher de convenir que mon songe étoit extravagant, & que dans mon sommeil je ne rendois pas au beau sexe la justice que je lui

rends



rends toujours quand je ne ſuis pas endormi. Il eſt certain que ſi la vertu paroit plus reſpectable chez les hommes, elle eſt bien plus aimable chez les femmes; c'eſt ce que Milton a ſi bien exprimé, lorſqu'il fait dire à Adam en parlant d'Eve: » Je conçois, il eſt vrai, » que ſuivant le but de la nature, elle m'eſt » inférieure quant à l'eſprit & aux facultés in» ternes qui ſont les plus excellentes; elle reſ» ſemble moins auſſi dans l'extérieur à l'image » de celui qui nous a fait tous deux, & elle » exprime moins ce caractère d'empire qui » nous a été donné ſur les autres créatures. Ce» pendant quand je l'enviſage, elle ſemble ſi » parfaite & ſi remplie de la connoiſſance de ſes » droits, que ce qu'elle veut faire ou dire, pa» roit le plus ſage, le plus vertueux, le plus » diſcret, le meilleur. La ſcience ſe décon» certe en ſa préſence; la ſageſſe diſcourant » avec elle ſe démonte & reſſemble à la folie. » L'autorité & la raiſon l'accompagnent com» me ſi elle eût été conçue dans les idées de » Dieu indépendamment de moi pour être la » premiére; enfin les graces ont élû leur de» meure dans ſa perſonne aimable, & elles ont » placé comme une garde angelique autour » d'elle, le reſpect & la crainte.

A. R.

ne peut voir ſans indignation attaquer
ieté dont on eſt membre ; nuire à ſa
ou à ſa famille ; on ne devroit pas être
ınquille en voyant attaquer ſon Dieu, le
ublic, le bonheur univerſel. Si les *Col-*
s *Tindal*, les *Tolland*, les *Woolſton*, les
ile, n'avoient point été relevés & con-
par de généreux antagoniſtes, à quels
roient montés l'immoralité & l'irré-
n Angleterre ?

s convenoient donc de la néceſſité de
er à une licence non moins téméraire :
vouloient que ce fût par une route
e & moins rebattue que les froids
nts des diſſertations. Il falloit un
ıf ; & ſelon eux tous les tons étoient

fut cette éſpéce de défi ou de diffi-
ui inſpira à l'un de ceux qui avoient eu
la converſation, la lettre allégorique
on va lire. Dès que l'eſquiſſe en fut
nnée, on la jugea propre à ce but ; &
ı'elle fut finie elle parut aſſez énergique
imprimer une tache ineffacable aux au-
de ces piéces inſolentes ; on eſpéra
lle impoſeroit ſilence, du moins à quel-
ques-

» criminels & des misérables. L'audace de l'Au-
» teur & du Libraire étoit sans exemple. On
» avoit vû des hommes, dignes d'être nés par-
» mi les brutes, ne vivant que pour leurs sens,
» enseigner & perfectionner les horreurs de la
» débauche : mais on n'avoit point vû encore
» de Philosophe enseigner le crime à tête levée,
» y endurcir l'ame des plus scélerats, apprivoi-
» ser avec ses noirceurs les ames peu aguerries,
» & attirer par des chemins de fleurs ses dis-
» ciples dans le précipice.

» Il y avoit déja quelques mois qu'à la hon-
» te de l'humanité, & d'un art aussi noble que
» l'Imprimerie, circuloit ce libelle affreux con-
» tre la Divinité & contre les mœurs, sans
» que personne eût encore tenté de venger la
» société, & de flétrir l'auteur d'un si grand
» outrage. Ceux qui s'en entretenoient avec la
» douleur qu'inspirent de si grands désordres,
» n'étoient ni des Cagots ni des Solitaires : c'é-
» toient des gens du monde, membres de qua-
» tre Académies différentes, aussi tolerans
» qu'on peut l'être sans abjurer la vertu.

Tous convenoient que si l'on ne peut sans
» crime voir avec une froide indifférence of-
» fenser un ami, un bienfaiteur ou un pére ;
» si

» si l'on ne peut voir sans indignation attaquer
» une societé dont on est membre ; nuire à sa
» patrie, ou à sa famille ; on ne devroit pas être
» plus tranquille en voyant attaquer son Dieu, le
» repos public, le bonheur universel. Si les *Col-*
» *lins*, les *Tindal*, les *Tolland*, les *Woolston*, les
» *Mandevile*, n'avoient point été relevés & con-
» fondus par de généreux antagonistes, à quels
» excès seroient montés l'immoralité & l'irré-
» ligion en Angleterre?

» Tous convenoient donc de la nécessité de
» s'opposer à une licence non moins téméraire :
» mais ils vouloient que ce fût par une route
» nouvelle & moins rebattue que les froids
» arguments des dissertations. Il falloit un
» ton neuf ; & selon eux tous les tons étoient
» épuisés.

» Ce fut cette espéce de défi ou de diffi-
» culté, qui inspira à l'un de ceux qui avoient eu
» part à la conversation, la lettre allégorique
» que l'on va lire. Dès que l'esquisse en fut
» crayonnée, on la jugea propre à ce but ; &
» lorsqu'elle fut finie elle parut assez énergique
» pour imprimer une tache ineffacable aux au-
» teurs de ces piéces insolentes ; on espéra
» qu'elle imposeroit silence, du moins à quel-

ques-

» ques-uns de ces hommes perdus qui ont
» plus d'esprit que d'ame ; ou qu'elle feroit
» détester avec l'abus des talens, les beautés
» impures dont ils font gloire.

LETTRE

A Mr. D. L. M. (*)

Sur son Ouvrage intitulé, *Traité de la Vie heureuse, par* SENEQUE, *avec un Discours du Traducteur sur le même sujet ;* à POTSDAM chez Chrêtien Frederic Voss.

MONSIEUR,

Le plaisir que je me fais de commercer avec les hommes illustres de notre ordre, me fait accepter avec un extrême empressement la commission dont je suis chargé pour vous. C'est, Monsieur, de vous instruire de ce qui s'est passé à vôtre sujet dans un Chapitre general de nos braves, qu'un petit nombre de gens

(*) C'est Mr. *De la Mettrie*, auteur de l'*Homme Machine*, Anatomiste éclairé, bon écrivain, homme d'esprit ; mais dont le cœur étoit aussi déréglé que son imagination.

braves, qu'un petit nombre de gens pusillanimes appellent scélerats & que nous nommons *virtuosi*.

D'abord vous ferai-je la description du lieu où se tenoit cette célébre assemblée? Représentez-vous, Monsieur, un vaste souterrain où la lumiére du Ciel ne perça jamais. Ces manoirs sombres noircis par une fumée de souphre qui qui s'y exhale continuellement du fond du Tartare, sont éclairés par un millier de torches ardentes allumées dans ses torrens. Cette épaisse lumiére répandroit l'effroi plutôt que la joie, si ce n'étoit la seule qui pût éclairer nos yeux. Là nous ne redoutons point les horreurs de la solitude; la foule qui y accourt de tant de Royaumes dans les tems marqués pour nos convocations solennelles, est plus que suffisante pour faire mugir les échos. Peut-être croirez-vous que cet abord tumultueux de tant de gens ennemis jurés de la subordination, va produire un affreux cahos. Non, Monsieur; car s'il faut de l'ordre dans les crimes, il en faut bien plus encore entre ceux qui s'y dévouent. Quand je dis *crimes*, vous voyez bien que je parle le langage du vulgaire, puisque selon vous & moi il ne sauroit y en avoir de réels; toutes les actions, comme vous l'avez si bien démon-

tré, étant égales de leur nature, les plus audacieuses sont visiblement & les plus grandes & les plus belles. Il y a donc de l'ordre, des degrés de valeur & des prééminences dans nos assemblées, & c'est le mortel le plus célébre par ses attentats qui y préside selon le choix libre de tant de héros ; à la vérité c'est sous la patente du Roi redoutable des abimes : le Conseil d'embas a le même pouvoir sur nous qu'en a chez les Rois le Conseil d'enhaut. C'est de là que nous viennent tous les ordres, toutes les instructions intéressantes, toutes les inspirations de ce noble enthousiasme qui produit de tems en tems des essors vigoureux, semblables au votre. Nous lui devons tous ce que nous sommes ; nous en attendons tout ce que nous devons être, toute notre gloire & nos récompenses.

Ponirotatos (*) avoit la présidence dans notre dernier Chapitre : choisi exprès pour honorer vos talens, & pour donner plus de lustre à vos travaux, à peine eut-il pris sa place dans un siége de fer assez élevé, que tous les mem-

(*) Ce nom est pris d'un mot Grec qui signifie *le plus méchant de tous.*

membres de ce Conſeil ſe partagérent ſelon les diverſes claſſes qui les diſtinguent.

Ne croyez pas, Monſieur, que les Chefs rangés le plus près du Thrône fuſſent les *Trenck*, les *Brinvilliers*, ou les *Cartouches*. Ce n'eſt point l'atrocité des cas, c'eſt la témérité & la grandeur des entrepriſes qui leur aſſigne le rang. Ceux qui empoiſonnent les corps ne ſont placés que fort au-deſſous de ceux qui empoiſonnent l'eſprit, où qui corrompent le cœur. Ceux qui attaquent le Ciel précèdent ceux qui attaquent la Terre; & cela étant, jugez avec quels cris, quels applaudiſſemens, quels hurlemens de joie fut reçuë la proclamation de vos ouvrages. Les *Vanini*, les *Tolland* baiſſérent la tête, & ſe retirérent plus bas pour laiſſer vacante la place que vous leur avez ravie, & que vous occuperez quand il vous plaira, à la tête de nos plus fameux Athlétes.

Mais voici des détails plus intéreſſans; c'eſt les diverſes réflexions que produiſent vos travaux philoſophiques. D'abord on admira qu'un génie de vôtre force ſe fût conſacré de ſi bonne grace à étendre les bornes de nôtre Empire; à rendre ſes vuës, ſes maximes, ſes intêrets plus recommandables. Quoi! diſoit-on

avec une eſpéce d'extaſe, entre tant de genres de gloire que ce génie pouvoit ſe faire, n'eſt-il pas ſurprenant qu'il ait préféré la notre; diſons plus, qu'il ait préferé la nôtre à la ſienne propre? car peut-on douter qu'en tout autre genre il n'eût eu de brillans ſuccès, & peut-être des ſuccès moins conteſtés? Ah! dirent pluſieurs, il n'y a pas tant de mœurs & de Religion ſur la Terre. N'importe, repliqua celui qui parloit, il en reſte aſſez pour lui attirer une horreur dont il ſeroit à couvert par des travaux d'un genre tout différent. Avouons-le, c'eſt le comble du héroïſme, d'avoir encouru volontairement la flétriſſure que redoutent communément les hommes qui cherchent la gloire. Peut-on douter que s'il eût appliqué ſes forces à rendre la Religion vénérable aux hommes, ou ſeulement à inculquer les maximes fondamentales du gouvernement civil, à prouver la néceſſité & l'obligation des mœurs, des régles & du bon ordre, il n'eût emporté les ſuffrages des Puiſſances, ſi intéreſſées à le maintenir, de tous les individus qui aiment la paix & de ceux même qui y repugnent dans le ſecret de leur cœur; puiſque (nous le ſavons par expérience) nous voudrions violer les

loix

loix pour notre utilité propre, & pour cette même utilité nous voudrions que tous les autres les observassent? Il est donc visible, continua-t-il, que cet homme a renoncé, par un effort presque au-dessus de la nature, à un bien qu'à la vérité nous n'avons jamais connu, mais qu'on nous assure être très grand, je veux dire, l'estime & la bienveuillance, non seulement de cette partie du Genre humain obscure à nos yeux que l'on appelle les Sages, mais encore à la protection que doivent les Rois, les Magistrats, les societés entiéres à tout ce qui appuye leur gloire & leur sureté. Que si vous y joignez encore l'intrépidité avec laquelle il brave l'intolérance de tous les Clergés du Monde, si redoutable en des choses de beaucoup moindre importance, si mal placée dans la plûpart, mais si naturellement à craindre pour des attentats qui sappent à la fois toute Religion; vous conviendrez, Messieurs, que ce fameux Autheur renonce en notre faveur à tout ce qu'il y a de plus séduisant, une gloire pure, une réputation sans tache, une approbation universelle. Vous reconnoitrez aussi qu'il a bravé la honte, les reproches, les peines même qu'ont à redouter tous ceux qui rompent le lien des

ſocietés, qui ruinent autant qu'en eux eſt le bonheur du genre humain: Et tout cela, Meſſieurs, il l'a fait pour vous, & pour nos communs ſupérieurs. Car qui l'en récompenſera dans les ſocietés humaines? Qui ſentira le prix d'un pareil ſervice, ſinon ce Prince redoutable qui dans ſes palais brulans préſide à tout ce qui peut flétrir l'humanité, qui travaille ſans relâche à déshonorer le Roi du Ciel & à troubler l'Univers.

C'eſt ainſi que parla l'un de vos admirateurs. Il ne pouvoit qu'être dans vos intérêts, puiſqu'il a juré une guerre immortelle à tout ce que les hommes les plus Philoſophes révèrent.

Ne vous attendez pas néanmoins, Monſieur, que dans une aſſemblée telle que la notre il pût régner ſur aucun ſujet une entiére uniformité. Ennemis de toute régle, il ne ſauroit y avoir de point fixe de réunion, ni de motif auquel tous les individus puſſent adhérer.

Dans l'enfoncement poudreux & mal éclairé de cette ſalle ſouterraine étoit un de ces génies pour qui la gloire d'autrui eſt le plus cruel ſupplice. Rongé d'envie au récit de vos exploits, & bleſſé au vif des éloges qu'on vous prodiguoit, il s'éleva tremblant d'émotion, & tordant

dant la bouche, il s'énonça en ces termes: Que vous connoiſſez mal, ou que vous feignez de connoitre peu celui que vous admirez, lorſque vous faites retentir ces voutes fumantes de la grandeur de ſes ſacrifices? Que vous ſacrifie-t-il en effet qu'une réputation déja perdue? & à qui la ſacrifie-t-il encore qu'à un orgueil déſeſpéré qu'il éléve ſur les autels comme ſon unique Dieu? Ce génie bouillant avoit parcouru toutes les eſpéces de gloire, & trouvoit tous les genres épuiſés pour lui. Prévenu dans toutes les carriéres par des eſprits d'une trempe de beaucoup plus forte, ou par des ouvrages déja immortels; deſeſpérant de les atteindre, & d'être neuf ſur aucun article; trop foible pour créer, & trop vain pour ſe réduire à l'imitation; trop infléxible ſur-tout pour s'attacher à rien de ce qui avoit été penſé avant lui; il n'a vu qu'un genre qui pût attirer ſur lui les regards; genre bien facile, puiſqu'il n'exigeoit que de l'audace. C'eſt d'attaquer de plus près & avec fureur ce que les plus téméraires avoient reſpecté, ou ce qu'ils n'avoient fait encore que rendre ſuſpect. Quel gré lui ſaurons-nous de s'être livré à la fumée de cet encens, qu'il ne fait bru-

ler que pour lui ? Quel compte lui tiendrons-nous des périls auxquels il s'expose, soit de la part de ceux dont il détruit les espérances, soit de la part des societés, que ses principes une fois reçus vont faire crouler jusques dans leurs bases ; soit enfin de la sureté qu'il s'arrache à lui-même, & de l'infamie qui le couvre, tandis que son but unique a été de s'élever au-dessus de nous & de s'arroger le seul privilége que j'envie, d'un attentat sans exemple.

Eh bien ! lui repliqua quelqu'un d'un air enflammé, & d'une voix rauque de colére, c'est cet orgueil superbe qui le rend digne de nos éloges, parce qu'il l'égale presque aux Anges déchus : s'il n'eût enseigné que ce qu'il croyoit, il seroit simplement dans l'erreur : vil esclave de la probité, il ne mériteroit pas d'être parmi nous, mais d'élever les problêmes les plus hardis contre la vertu, la vérité & les Cieux, sans respecter même le fond de son cœur ; exécuter ce dessein uniquement pour obtenir la gloire d'un crime nouveau, & dont le degré surpassât ce que le courage le plus determiné avoit jamais osé entreprendre ; c'est là ce qui selon nos maximes doit l'immortaliser dans nos Fastes. Qui de nous ne respecteroit un mortel qui

qui d'une main ébranle le throne du Tout-puissant, & de l'autre défend la conscience contre les remords? A peine avoit-il lâché ces paroles, qu'il s'éleva un murmure confus d'accens douloureux. Non, disoient plusieurs d'un ton bas & lamentable, cet ouvrage n'est pas fait encore; nous sentons des déchiremens insupportables; il se fait en nous un soulévement que nous ne saurions calmer; depuis le tems que nous y travaillons, avons-nous pû y réussir? Un sentiment vif & plus fort que nous empoisonne toutes nos joies tumultueuses. Ah! qu'il nous donne ce beau secret de tranquilliser une ame plus agitée que les flots de la mer durant la tempête! Mais, s'écria l'envieux qui avoit parlé, si ce grand Médecin guérit les remords, qu'il commence par les siens propres, & qu'il nous dise s'il est tranquille.

Quoi! repliqua celui qui venoit de le refuter, n'est-il pas de son caractère & de l'incertitude de son art, de tenter les cas les plus impossibles? Et supposé qu'il soit encore lui-même troublé par de secrettes agitations, n'est-il pas plus grand de démentir cet hommage secret par un désaveu public? N'est-il pas plus beau & plus généreux de tenter pour vous ce

qu'il

qu'il n'a pû faire pour lui? D'ailleurs est-ce sa faute, je vous prie, si les cœurs qui font profession du crime ne peuvent être calmés? Ces cœurs sont-ils son ouvrage? a-t-il pû leur ôter l'impression du juste? seroit-il capable d'en gouverner les ressorts?

Non, reprit le Président allarmé de l'effet que pourroient produire des vérités échapées dans la chaleur de cette dispute; non, Messieurs, tout ce qu'il pouvoit faire, il l'a fait; c'étoit de nous cacher un état auquel lui-même craint de penser; c'étoit de masquer le précipice, pour nous faire marcher sur ses bords avec moins de crainte; c'étoit d'en détourner nôtre esprit, en portant le feu dans notre imagination.

Vous l'avez dit, formidable Chef, ajouta un bel esprit de ces sombres lieux. Quelles ressources ne nous offre pas la plume enchanteresse de cet homme illustre! De quelles images riantes n'orne-t-il pas des maximes qui sans cela seroient l'effroi de ceux dont le cœur & le front ne sont pas d'airain! Fleurs vives, souplesse insinuante, tours ingénieux, saillies imprévuës, sophismes adroits, graces du langage, tout est prodigué pour avilir ce que les

sages

ſages vénèrent, ou pour aſſujettir les ames les moins vigoureuſes à l'empire flatteur des ſens. Eſt-il poſſible de lui échaper, quand enflammant nos déſirs, il nous fait paſſer par les délices d'une yvreſſe voluptueuſe; ou lors qu'aſſoupiſſant nos craintes, étouffant nos eſpérances, il enchaine au char des paſſions tous les ſentimens qu'un inſtant de réflexion pourroit éclairer. Où ſe placeroient les remords & les craintes de l'avenir, dont la perſpective lointaine s'efface par la peinture animée des plaiſirs préſens?

Cet Epicurien faiſoit preſque renaître la joie, & n'étoit interrompu que par de bruyans éloges, lorſque dans un banc occupé par des hommes que l'expérience avoit rendu cauteleux, on en vit un qui branloit la tête avec un amer ſourire.

Nous n'avons peut-être, dit-il, aucun partiſan ſur la terre plus rempli de zêle, & peut-être aucun qui nous ait rendu de plus dangereux ſervices. Dans ces âges fleuriſſans du Paganiſme, où la Religion dominante ſembloit être nôtre ouvrage, ou bien dans ces ſiécles ténébreux où la lumiére ſembloit fuir les yeux, autant que les yeux ſemblent aujourdhui la chercher; dans ces époques brillantes pour l'erreur

&

& pour le vice, tout pouvoit plaire à des gens grossiers; tout pouvoit séduire des cœurs corrompus par la Religion même qu'on croyoit en être le frein.

Mais aujourdhui, Messieurs, oseroit-on présenter des atrocités pareilles? ou pourroit-on se flatter qu'elles triomphassent? Les hommes mieux instruits & plus éclairés repoussent tout ce qui choque trop directement leurs lumiéres, & leurs principes favoris de Politique ou de Religion: plus déliés, & plus délicats, ils veulent qu'on respecte le gout au défaut de la raison; ils sont blessés de tout ce qui leur refuse des ménagemens, de tout ce qui attaque sans détour leur objet chéri. *Julien* s'y prenoit avec bien plus de sens & d'adresse, lorsqu'il forma le plan d'abattre la Secte Chrêtienne. Il connoissoit mieux le foible des hommes, & vôtre Médecin guériroit peu de malades s'il les traitoit comme il traite les esprits. En applanissant toutes les voies du meurtre, du parjure, & de la revolte, comme il feroit celles d'une intrigue tendre; en excitant hautement tous les hommes à céder sans crainte à tous leurs panchans, ne fait-il pas horreur à ceux même qu'il veut flatter? Qui de nous voudroit qu'on sonnât le tocsin

tocsin sur lui? & n'est-ce pas jetter par-tout l'épouvante que d'inviter tous les hommes aux plus grands crimes, pourvû qu'ils sçachent tromper les yeux vigilans de la justice? S'y prendre de cette maniére, c'est se faire des ennemis, en cherchant à leurrer des sectateurs : c'est dire à haute voix, Regardez tous ceux qui penseront ainsi, comme de vrais monstres, & par-tout où vous en trouverez, étouffez-les comme s'ils avoient la rage. . . . .

Il est donc clair, Messieurs, qu'un zêle aveugle & mal habile l'a mené trop loin; & quoique digne de nous par ses vuës, il s'est conduit comme s'il en avoit de toutes contraires. Il doit nécessairement s'attirer & à tous ses sectateurs les plus affreuses persécutions. Que dis-je? il passe les bornes que se prescrivent nos plus braves Chefs; il nous débite des choses si absurdes & si revoltantes, que nous ne saurions les croire, tout scélerats que l'on nous suppose. Car enfin, avouons-le, si nous commettons des crimes, ce n'est pas par estime pour ces attentats; dans le tems même que nous y cédons, le crime est criminel à nos yeux. Gravons donc son nom dans nos Fastes; mais n'imitons pas son exemple. Il l'emporte sur nous

tous

tous par sa théorie, supposé même qu'il nous soit inférieur dans la pratique. Non, Messieurs, à tout prendre nous ne l'égalerons jamais; ou si contre mon attente nous pouvons devenir aussi dépravés, soyons-le du moins avec plus d'art.

Je ne vous rapporterai pas, Monsieur, tout ce qui fut dit encore; mais entre les observations qui furent faites, je ne dois pas vous dissimuler celles qui peuvent tendre à perfectionner votre ouvrage, en écartant un défaut si capital qu'il suffiroit seul pour détruire le doux prestige de votre stile; car à cela près, tous convenoient que vos discours formoient des dissonances très harmonieuses; mais quoique ces dissonances fassent une des plus grandes beautés dans la musique par des points de réunion qui les rapprochent, ou dans le discours par des transitions délicates, qui semblables à des nuances légéres lient les pensées qui sembloient être en guerre ouverte; il est de telles dissonances dans vos écrits, qu'elles visent au contraste, & que choquant dès-là même le sens commun, elles deviennent intolérables. Telle fut à peu près la discussion que se donnérent la peine de faire quelques-uns de nos Philosophes les plus moderés: car nous avons aussi

des

des Philoſophes dans nos aſſemblées; & ſi l'on doute encore que ce titre ne pût compatir avec nos mœurs, vous ſeul, Monſieur, en feriez la preuve.

C'eſt à ces Juges ſourcilleux que vôtre travail paroiſſoit peu dans les régles: car quoiqu'ils ſentiſſent très bien qu'il eſt mal-aiſé de s'affranchir de toute régle, comme vous le faites, & de paroitre les ſuivre, ils trouvoient pourtant qu'il eſt des maximes de raiſonnement qui devoient être inviolables pour vous; c'eſt de ſauver au moins de palpables contradictions. Car même entre gens de nôtre ordre il ne doit point y en avoir, il n'y en a point en effet: ſous des formes différentes nous ſommes toujours les mêmes.

Mais vous, Monſieur, lorſque tantôt vous faites la peinture la plus aimable des vertus, & tantôt des tableaux ſéduiſans du vice; je vous entens; vous voulez rendre tout douteux; la plupart d'entre nous vous rendent cette juſtice, celle même de croire que vous voudriez de tout vôtre cœur faire prévaloir leur cauſe: mais vous y prenez-vous bien? Quand vous louez la vertu, ne ſemble-t-il pas que c'eſt un aveu d'eſtime qu'elle vous arrache, ou un titre de

de distinction pour les vertueux vos ennemis ? Si elle est belle, pourquoi le vice n'est-il point difforme, du moins à vos yeux ? Pourquoi vous est-il si indifférent ? Pourquoi lui promettez-vous un bonheur qui ne puisse être troublé, ni par les remords, ni par un mal à venir : mais comment la vertu seroit-elle belle, si elle n'est rien en elle-même ? Est-ce donc un trait de beauté de n'être qu'une chimére & un pur néant ? Car selon vous, elle n'a de beauté ni par sa nature, puisqu'elle n'est rien en elle-même ; ni par l'autorité d'un Etre supérieur, que la seule crainte, selon vous, a imaginé. Quand vous avez une fois établi avec vôtre solidité ordinaire que la vertu n'est qu'un vain nom, un mot absolument vuide de sens, pourquoi en d'autres endroits la supposez-vous assez recommandable pour souhaiter que l'on vous croye quelque mérite ? Ici vous tournez le dos ou à notre parti, ou à vos maximes.

On a fait à peu près les mêmes observations sur les éloges que vous donnez au grands hommes. C'est là, a-t-on dit, où il conviendroit que nôtre ami parût plus sincére. Voudriez-vous en effet qu'ils crussent que vous les admirez au dehors, & que vous les méprisez dans

le fond du cœur? Convient-il que vous paroissiez estimer en eux des vertus dont vous ne faites pas plus de cas que des vices opposés? De quel prix seront pour eux des louanges que chaque page de vôtre systême désavoue, & fait évanouir comme une fumée? Cela est ainsi par cela même que vous anéantissez toute idée de vertu, seule base des vrayes louanges. Avouons-le, Monsieur; nous ne sommes pas propres à loüer les grands hommes. Il faut être vertueux pour louer dignement la vertu, & ceux qui se distinguent par son éclat. Mais vous, vous y êtes moins propre encore. Dans nos bouches les éloges seroient des hommages; dans la vôtre ce sont des mensonges ou des moqueries. Ils n'ont rien de réel dans vôtre intention, supposé même qu'ils soient fondés en réalité. Ils n'ont rien de vôtre part que de simulé, & par là même rien que d'offensant, puisque vous vous faites un jeu de ce qui paroit aux autres le plus respectable.

A la vérité on refuta ce reproche d'une maniére qui fut sans replique, en disant que vôtre caractére, & l'idée que l'on en avoit, étoit la chose du monde la mieux décidée. La profession du Pyrrhonisme & de l'Epicureisme le

plus consommé, tempéré l'un par l'autre dans une mesure égale, vous a acquis l'heureuse impossibilité de faire aucune illusion. Vous êtes au pair pour l'effet avec les hommes d'une exquise probité; vous êtes incapable de tromper, si ce n'est ceux qui aiment l'erreur; & ceux qui s'y trouveront engagés à la suite de vos discours, n'auront à se plaindre que de leur folie.

Je crains de vous surcharger de remarques: mais je n'oserois omettre celle-ci qui fut poussée avec force par l'un de nos orateurs. Messieurs, dit-il, je rends toute la justice possible à l'illustre défenseur que nous avons acquis dans le monde; & pourquoi ne la lui rendrois-je pas, dans le tems qu'il se sacrifie pour nous, & qu'il s'avilit pour nous honorer? Qu'il vive à jamais dans nos Fastes, puisqu'il s'est effacé si généreusement en notre faveur de tous les autres. Qu'il obtienne la seule immortalité qu'il pouvoit prétendre; que ces autres secrets, & de plus profonds encore, rétentissent du bruit de son nom; qu'ils deviennent le temple de sa gloire & le sanctuaire de son mérite. Mais en cela nous couronnerons son zéle & non sa prudence: car avions-nous besoin non seulement de devenir plus odieux que nous ne l'étions, mais

mais d'augmenter encore les périls dont nous nous sommes déja volontairement environnés ? Souvent persécutés par la Justice, toujours mal avec les loix, c'est néanmoins à l'ombre de leur protection que nous vivons, que nous jouïssons de nos plaisirs même, & des fruits de ces crimes que la lumiére n'a pu percer. Ces loix qui sont nôtre fléau ne sont-elles pas en même tems nôtre sureté ? Nous avons beau les violer, nous les reclamons tous les jours. Elles nous tendent les bras chaque fois que l'on nous opprime. Pourquoi donc les énerver, & les rendre méprisables ? Pourquoi les désarmer de ce pouvoir que les plus importantes de ces loix exercent sur l'intérieur de l'ame, par le sentiment de l'obligation ? Pourquoi leur arracher les respects & la confiance de la multitude dont le préjugé à cet égard nous étoit si salutaire ? & qui ne croira pas devoir aux loix & à la société plus de sentimens qu'on ne lui en inspire pour la vérité & pour la vertu ? (*) Supposé même que leur autorité fût une il-

 lusion,

(*) L'auteur dit à la pag. 149. *Il est naturel de traiter la vertu comme la vérité. Ce sont des Etres qui ne valent qu'autant qu'ils servent à celui qui les posséde... Mais faute de telle ou telle vertu, de telle ou telle vérité, les Sciences, & la* Société

lusion, laissons les hommes dans cette erreur; & tandis que nous forçons cette barriére pour aller à eux, ne les autorisons pas à la rompre pour venir à nous. Malgré l'antipathie qui nous sépare, nous aurons moins lieu de les craindre tant qu'ils craindront la Divinité, parce qu'ils ne nous nuiront que selon les loix. Ceux même qui bornent leurs espérances au présent, ne sauroient le rendre heureux qu'en laissant fortement empreinte dans tous les cœurs la crainte de l'avenir.

Et puis, en débitant des maximes si contraires à toutes les notions reçues, en nous mettant autant qu'il le peut dans la néceffité de les croire vraies, songe-t-il à ses propres intérêts & aux notres? Comment pensera tout le genre humain d'un mortel qui attaque, qui bouleverse sa sureté? Où est-ce que cet audacieux trouvera un azile? Quelle confiance pourront prendre en ses discours, en ses sermens les plus solemnels, ceux même dont il paroîtra le

Societé en souffriront? Soit: mais si je ne la prive point de ces avantages, moi j'en souffrirai. Est-ce pour autrui, ou pour moi, que la nature & la raison m'ordonnent d'être heureux? Et plus haut à la page 134. *La Politique n'est pas si commode que ma Philosophie, la Justice est sa fille, les Bourreaux & les gibets sont à ses ordres: crain-les plus que ta conscience & les Dieux.*

le meilleur ami, le sujet ou le partisan le plus zêlé? Dans ce moment, dira-t-on, il les aime, il les vénére ou il les caresse; dans un autre moment il voudra les perdre; & cette société qu'il dit encore vouloir rendre heureuse, ne la sacrifiera-t-il pas toute entiére à son intérêt particulier bien ou mal conçu? Quel honneur n'immolera-t-il pas à sa passion! Quels crimes ne commettra-t-il point dès que le secret pourra les voiler! C'est ainsi du moins qu'auront droit d'en juger les Rois, les Sociétés & chaque individu avec lequel & lui & tout sectateur de sa doctrine aura à faire.

Si plusieurs d'entre nous violent une Religion qu'ils croyent sainte, offensent un Dieu dont ils croyent l'existence, enfraignent des loix qu'ils estiment justes; quels forfaits n'aura-t-on pas lieu d'attendre de celui qui déclare hautement qu'il ne connoit rien de sacré, rien de juste, rien d'honnête, rien de raisonnable enfin, que de satisfaire tous ses panchans. (†)

(†) L'auteur de la lettre tire ce qu'il dit de cent endroits du Livre de Mr. De L. M. *Chaque individu* (dit-il à la pag. 73.) *en se préférant à tout autre, ne fait que suivre l'ordre de la Nature*, & pag. 75. *Le plaisir de l'ame étant la vraye source du bonheur, il est très évident que par raport à la félicité, le bien & le mal sont en soi fort indifférens; & que*

Eh bien! reprit *Ponirotatos*, odieux à toute la terre, il en ſera d'autant plus à nous. Notre ſociété ſera la ſeule dont il ne pourra être banni, la ſeule qui puiſſe compatir avec ſes maximes. Nos ſouterrains ſeront ſon unique azile; heureux encore d'y trouver la ſureté qu'il ôte à tout l'Univers. Nous la lui devons néanmoins, parce qu'il s'efforce de jetter dans cet Univers un trouble toujours favorable à nos vuës, ou à nos paſſions. S'il eſt écouté, il ne régnera plus d'ordre qu'en apparence; & que ne gagnerons-nous pas dans un monde où il n'y aura plus ni vertu, ni remords, ni conſcience, ni Religion? (*) où les ſages même énervés par les

---

que celui qui aura une plus grande ſatisfaction à faire le mal, ſera plus heureux que quiconque en aura moins à faire le bien. On trouvera beaucoup pire encore à la page 135. & ſuivantes.

(*) Deux principes favoris de l'Auteur ſuffiroient pour éteindre toute Religion; l'un, Que l'homme eſt jetté dans ce Monde par le pur hazard, pag. 96. *Puiſque le hazard nous a jettés dans ce Monde*: & l'autre, le mépris des Dieux ou de la Divinité, ce qui ſuppoſe qu'il n'en admet point; car s'il en croyoit une, il la craindroit. Voyez la page 42. & 43. où il ſe moque ouvertement de la juſtice & de la ſageſſe de ſes décrets; & la pag. 82. *Que la diſgrace revienne, dont me préſervent non les Dieux inutiles au Monde, mais le plus grand des Rois &c.* & ce mot p. 134. *Crain-les plus* (les Bourreaux) *que ta conſcience & les Dieux.*

les plaisirs (puisque la sagesse ne consiste selon lui qu'à les bien gouter) n'auront plus le sentiment intérieur de la justice, cet amour de l'ordre si redoutable pour nos pareils; ce zêle ardent pour l'extirpation du vice, cette austérité gênante pour nos mœurs, cette vigilance attentive sur nos actions.

Ces vertus qui ne se soutenoient que par l'espoir des récompenses d'une autre vie, s'évanouïront bientôt par le ridicule dont il les couvre. Quelles facilités! quels succès! quels triomphes ne nous prépare pas l'audace effrénée de ses écrits!

Peut-être croirez-vous que leur excès attirera sur eux les flétrissures les plus sanglantes, ou sur sa personne les peines les plus rigoureuses; car que n'ont pas à craindre ceux qui trouvant trop peu de chose au gré de leur ambition de causer une sédition particuliére, veulent avoir la gloire d'un soulévement universel contre le bon sens, contre la vérité & contre Dieu? C'est ainsi du moins qu'en parle le petit nombre de nos chagrins adversaires.

Mais, Messieurs, je ne perds pas courage, quand je réfléchis à la mollesse qui a envelopé & comme englouti la race humaine; telle est

la foule au milieu de laquelle ce petit nombre ne pourra se faire entendre. Combien d'ames de boüe se trouveront, pour ainsi dire, dans leur élément, en apprenant de notre fameux auteur qu'elles sont matérielles ! Combien de gens que l'idée de l'anéantissement doit flatter, en écartant pour jamais la terreur d'une funeste immortalité ! Combien de gens encore, sensuels au point de n'estimer qu'une volupté grossiére, n'envisageoient déja que comme un sujet d'ennui tous les plaisirs spirituels qu'on leur promettoit ! Que de gens d'esprit, qui entrainés par leur seule imagination, ne peuvent supporter rien de sérieux, & se laisseront éblouïr par le clinquant de son stile ! Non, Messieurs, l'orage qui menace nôtre Héros n'est point si prêt à le foudroyer. Il sera gouté de plusieurs de ceux dont l'esprit n'est qu'un magazin de bagatelles ; il sera suivi de tous ceux qui le croiront à la mode ; il sera veneré de ceux qui ne mesurent les hommes que par l'éclat & la grandeur de leurs fautes. L'idée de grand génie dans un siécle où l'esprit est l'idole la plus encensée, masquera l'horreur qu'il eût excité en d'autres tems, & la légéreté du siécle jointe au gout déclaré pour tout ce qui est extraordinaire, ne le livrera

au

au plus, qu'au mépris des gens ſenſés ; cohorte timide & peu écoutée, qui ne l'emportera pas ſans doute ſur une multitude hautaine & bruyante. Oui, (dit un de ceux qui n'avoient pas encore parlé, de ceux qui ont vieilli ſous le harnois des paſſions, & qui ſemblables à ces poudreux enfans de Mars ſe ſont accoutumés à voir de ſang froid couler le ſang & les larmes ;) Oui, dit-il, je vois avec tranſport les progrès futurs de notre vaillant Athléte. Et ſuppoſé même que la petite troupe des ſages le fuye, ſuppoſé encore qu'une troupe aſſez nombreuſe de gens peu aguerris, craignent de s'avilir dans ſon commerce, ou de s'empoiſonner par la lecture de ſes ouvrages, qu'en réſultera-t-il, je vous prie, ſi ce n'eſt qu'abandonné par ceux qu'il redoute, il reſtera maître du champ de bataille ? il triomphera ſans même avoir combattu, & s'érigera des trophées de ſes propres mains. La folie tiendra à l'écart la ſageſſe, tandis que le troupeau d'Epicure boira à longs traits le venin mortel ; & que l'étourderie, la craſſe ignorance & la volupté s'apprivoiſeront avec la coupe dorée dans laquelle on le leur préſente.

Il eſt donc ſûr, Meſſieurs, qu'il achévera de gâter

gâter tous ceux qui aprochoient d'être corrompus, & dont les diſpoſitions préparoient ou dévançoient déja ſes ſuccès. Si ſes déſirs ſont remplis, une mortelle peſte répandue dans les eſprits gagnera le genre humain, & nous verrons groſſir par milliers nos redoutables phalanges.

Mais, Meſſieurs, par quelles récompenſes animerez-vous de ſi grands projets? Quelles mains couronneront de ſi beaux talens? Sera-ce aſſez de lui aſſigner une des premiéres places dans nos aſſemblées? Sommes-nous dignes de l'y recevoir? Qui de nous mérite de lui être comparé? L'un aura cent fois noyé ſa raiſon dans des flots de vin; un autre aura épuiſé tous les genres de volupté ſans épargner l'or ni l'innocence qu'on dit être plus précieuſe encore. Accumulez toutes les ſubtilités que l'avare induſtrie peut ſuggérer, toutes les violences du voleur, toutes les inhumanités du maltotier, toutes les barbaries du ſoldat, toutes les cruautés raffinées de la vengeance, de la jalouſie, de la haine; tous les détours de la fourberie, les noirs ſouterrains de la calomnie; chaque crime, tous les crimes enſemble égalent-ils l'art juſqu'ici inconnu & inuſité d'en ſouffler par-tout le déſir, d'en calmer les terreurs, d'en briſer le

frein,

frein, & de devenir par un petit nombre de maximes le mobile de mille & mille attentats funestes? Non, il n'y a nulle comparaison entre ses principes & nos exploits: la passion immodérée nous y pousse, un désir presque irrésistible, un goût ou un intérêt vainqueur des plus fortes résolutions, un bouillon de tempéramment ou de jeunesse, nous y précipite, & nous empêche de délibérer: mais lui, dans le silence des passions, dans le calme du cabinet, du sein paisible de la Philosophie, il jette dans toutes les ames qu'il peut séduire un gout, un feu, un enthousiasme pour tous les vices. Il intercepte, pour ainsi dire, la voix du Ciel; il étouffe celle de la conscience; il ne fait entendre que le cri suborneur de la volupté, que le murmure flatteur des désirs enflammés ou satisfaits. Ah! Messieurs, convenons-en; cet Homme est plus grand que nous; toutes nos dignités sont trop petites pour lui. Nous ne corrompons souvent que nôtre propre cœur: mais ce grand génie travaille à corrompre tous les mortels.

Que nous reste-t-il à faire qui réponde à une si grande entreprise? Il n'y a que le Monarque des Intelligences revoltées contre le Ciel qui

qui puiſſe lui donner le prix. Nôtre illuſtre Auteur eſt digne d'être l'apui de ſon thrône, le guide & le modéle de ſes émiſſaires.

Recevez-le, ô Roi formidable des Ombres, dans vôtre ſein enflammé; préparez lui un ſort & des occupations dignes de ſon cœur.

C'eſt ainſi que finit cet Orateur ſi zêlé pour vôtre cauſe. Toute l'aſſemblée y applaudit par des cris qui ébranlérent preſque les rochers. Un nombre de vos nouveaux proſelytes ſe précipitérent pour annoncer vôtre venuë au Monarque des abimes.

Voilà ce qui ſe paſſa dans ce Chapitre célébre, dont vous ſeul, Monſieur, fites le ſujet. Préparez-vous à ſoutenir la grandeur de vôtre deſtinée, ſinon avec cet air d'enjouement & de badinage que vous avez dans le monde, du moins avec le courage & la grandeur d'ame dont vous avez fait parade. *Je ſuis &c.*

MONSIEUR,

Vôtre * * *

Iras atque animos à crimine ſumunt.

A R-

ARTICLE SIXIEME. *

JE vous revois enfin, ô ma chére Patrie;
Lyon, temple ſacré des arts, de l'induſtrie:
Que mon ame eſt émue, en parcourant des yeux
Ces plaines, ces côteaux heureux,
Ces remparts, ce vaſte rivage,
Ces fleuves amants de ces bords,
Qui de les embellir diſputant l'avantage,
Confondent à l'envi leurs flots & leurs tranſports!
Epris du vain déſir de voir & de connoître,
En proie à mes vœux inconſtants,
Loin du beau Ciel qui m'a vû naître,
J'oſai porter mes pas errants.
J'ai vû ces neiges immortelles,
Ces rochers & ces monts, fiers débris du cahos,
Entaſſés par les Dieux, franchis par les Héros,
Des champs Auſoniens barriéres peu fidelles:
Du haut de ces thrônes des airs,
Mon ame erroit ſur ces belles contrées,
De qui les Nations vainement conjurées
Reçurent des arts & des fers.

Dieux!

* Ces Vers furent lûs par l'Auteur, après ſon retour d'Italie, dans une Séance de l'Académie de Lyon.

Dieux ! comme je volai vers les plaines fécondes,
Que l'Arno, que le Tibre enrichit de ſes ondes!
Horace, Auguſte, Scipion,
Et vous Céſar, Virgile, Ciceron,
Tous vainqueurs des humains par différens prodiges,
D'un pas reſpectueux j'ai cherché vos veſtiges.
Terrible Michel-Ange, ingénieux Bernin,
Raphaël enchanteur, & vous Taſſe divin,
J'adorois vos ſavans preſtiges.
Que d'objets raviſſants pour mes regards confus!
Obéliſques pompeux élancés juſqu'aux nuës,
Temples, Cirques, Palais, innombrables Statues
De Héros immortels, de Dieux qui ne ſont plus!
Romains, tous les lauriers ont couronné vos têtes.
Enfants des Muſes & de Mars,
Vous avez fait briller les doux rayons des arts,
Parmi les éclairs des tempêtes:
Quels biens ne vous doit pas l'Univers enchanté!
Et vôtre moindre gloire eſt de l'avoir dompté.
Deux fois la ſeconde Auſonie,
Sous Auguſte & ſous Leon dix,
Vit croître dans ſes champs les palmes du génie,
Et ſes nouveaux Céſars furent les Medicis.
Tout paſſa: tout finit: cette ſeconde aurore
N'a brillé qu'un matin, & s'eſt éteinte encore.
Ha-

Habitans paiſibles & doux,
On accourt ſur vos bords des terres étrangéres,
Mais c'eſt la gloire de vos péres
Que l'on vient admirer chez vous.
Rome n'eſt plus qu'un nom, que l'ombre d'elle-
même :
Elle a perdu dans ſes revers,
Le ſceptre des talens comme de l'Univers.
Veniſe en ſa foibleſſe extrême,
Trop fidelle peut-être à ſes antiques loix,
N'a plus de Titiens & redoute Biſance,
Que ſon bras ſoumit autrefois.
Pour l'aimable & belle Florence,
Gémiſſante autour des tombeaux,
De longs voiles de deuil elle obſcurcit ſes charmes,
Et répand d'inutiles larmes
Sur les urnes de ſes héros.
Les Muſes & les arts ont volé vers la Seine.
Tibre jaloux, vainement tu frémis,
Céde ſans murmure & ſans haine
Au beau ſiécle des deux Louïs :
Endormi ſur tes vieux trophées,
Borne aujourd'hui ta gloire aux lauriers des Or-
phées.
Mais gardons nous d'envier humblement
Les vains ſuccès de l'Italie :
Elle

Elle a chanté les ris & la folie ;
Le François seul chante le sentiment.
Art divin, fils de l'ame, & qui régnes sur elle ;
Par tes sublimes sons, par tes tendres accents,
Tu surpasses autant l'ariette éternelle,
Et ses frivoles agréments,
Que le cœur surpasse les sens.
Nation légére & brillante,
Pour la premiére fois sois fidelle & constante :
Que le flambeau des arts pour toi soit immortel !
Rome, depuis longtems, ne vit que dans l'histoire ;
Que ton siécle soit éternel !
Vous, Citoyens heureux, partagez cette gloire ;
Imitée & vaincuë en vos tissus brillants,
La nature jalouse admire vos talens.
D'Athéne & de Lyon la Déité fidelle,
A de nouveaux succès Minerve vous apelle :
Sur l'aile du génie élevez vos concerts,
Embrassez tous les arts au sein de l'abondance :
La seconde ville de France
Doit l'être aussi de l'Univers.

* * *
* *
* *
*



ARTICLE SEPTIEME.

AVERTISSEMENT.

La traduction que nous donnons en vers François de la Tragédie de TITUS, *Opera Italien de Monsieur l'Abbé* Mestastase, *Poëte aussi connu qu'estimé, n'a jamais été destinée à l'impression; on nous a assuré, qu'elle est le fruit du loisir de deux amis pendant leur séjour à la campagne, où ils s'étoient proposé de faire représenter cette piéce. Le hazard nous en a procuré une copie, & nous espérons, que les traducteurs nous pardonneront ce petit larcin littéraire, en faveur du plaisir que nous cherchons à procurer aux amateurs.*

Il paroit que le sens littéral de l'original est parfaitement rendu, & qu'on ne s'en est écarté qu'autant que le tour & l'expression de la langue Françoise l'ont exigé.

On reconnoitra facilement que l'Auteur Italien n'a pas craint d'emprunter de nos meilleurs Tragiques François plusieurs situations, plusieurs caractéres très reconnoissables; le Titus *en particulier auroit bien des restitutions à faire au* Cinna *de Corneille, & à l'*Hermione *de Racine; mais en cela, Metastase n'a suivi que l'exemple de ces derniers, qui se sont approprié les beautés des anciens, des* Sophocles *& des* Euripides*; c'est*

ainſi que nos bons Auteurs François ſont devenus ſucceſſivement les modèles des autres nations. Par la même raiſon, les traducteurs de Metaſtaſe ont été bien fondés à leur tour à employer quelquefois des hémiſtiches, & même des vers entiers de nos Poëtes François, dès qu'ils rendoient parfaitement le ſens de l'Italien; ce n'étoit que les remettre à leur place.

Il nous reſte quelques obſervations à faire: la premiére ſur les Ariettes *qui dans les Opéras Italiens ſont des hors-d'œuvres en vers libres placés à la fin de chaque Acte, & de quelques Scénes, pour ſervir de canevas à de grands airs; c'eſt où brille ſouvent le Muſicien aux dépens du Poëte, qui n'eſt là qu'en ſecond. Metaſtaſe a cherché à la vérité à rapprocher en quelque façon les Ariettes du ſujet; mais les traducteurs pour mieux aſſortir le tout au ton & à la majeſté de la Tragédie, les ont traduits également en grands vers, & réduits en maximes ou en ſentimens liés à ce ce qui les précéde.*

La ſeconde Obſervation ſur laquelle nous avons crû devoir encor prévenir le lecteur, regarde les à parte *ſans nombre qui ſont dans la piéce Italienne; rien n'eſt ſi fatiguant, & ſi peu vraiſemblable, ſur-tout dans le chant; il a falu cependant les conſerver dans la traduction, d'autant plus que ces* à parte *font un grand effet dans les ſituations de cette Tragédie, dès que le ſpectateur veut bien ſe prêter à l'illuſion.*

Enfin le changement qu'ont crû devoir faire les Traducteurs dans la cataſtrophe, ne peut qu'être approuvé. Metaſtaſe a pû croire avec raiſon que dans

dans un Opéra elle devoit être heureuse pour tous les Acteurs ; & en conséquence Titus pardonne tous les conjurés. Il prend Rome pour Epouse ; Ennius obtient Servilie, & Vitellie même est unie à Sestus. Mais en regardant la piéce comme une véritable Tragédie, il eût été trop odieux de faire ainsi triompher le vice, & que Vitellie joüit, à la face du Peuple Romain, du fruit de son crime : ainsi sans altérer le caractére de bonté de Titus, c'est dans la traduction Vitellie elle-même qui au désespoir de ne pouvoir le posseder, & monter sur le Thrône des Césars, forme à la fin du second Acte le projet de s'empoisonner, ainsi qu'elle paroit l'annoncer précédemment ; & au moment que Titus accorde cette Princesse aux vœux de Sestus, le poison qu'elle a pris agit sur elle ; & le spectateur est satisfait de voir mourir une femme furieuse qui a tramé la conjuration la plus odieuse contre Titus qu'elle adore, & qui a engagé l'ami le plus chéri de ce Prince à se charger de cet infame parricide.

ACTEURS.

TITUS VESPASIEN, Empereur de Rome.

VITELLIE, Fille de l'Empereur Vitellius.

SERVILIE, Soeur de Sestus, Amante d'Annius.

SESTUS, Ami de Titus, Amant de Vitellie.

ANNIUS, Ami de Sestus, Amant de Servilie.

PUBLIUS, Préfet du Prétoire.

SENATEURS.

PEUPLE.

La Scène est à Rome.

LA

LA CLEMENCE DE TITUS,

TRAGEDIE-OPERA.

Traduit en Vers François.

Le Théatre représente une galerie du Palais de Vitellie, dont la vûe donne sur le Tibre.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VITELLIE, SESTUS.

VITELLIE.

Pourquoi chercher, Sestus, d'inutiles détours?
Qu'ont produit jusqu'ici tes frivoles discours?
Tu dis que Lentulus, prêt à briser l'idole,
Doit, la flamme à la main, marcher au Capitole;
Qu'à l'aspect du signal les conjurés jaloux
De porter à Titus d'inévitables coups,
Auront pour se connoître une marque certaine;
Mais ne conçois-tu point une espérance vaine?
Et que font à mon cœur des projets concertés,

L'amour parle pour vous, le devoir pour Titus:
Vous m'offrez des appas, il m'offre des vertus.
Faut-il vous mériter par une perfidie?
Si je vous perds, je ſens que je perdrai la vie;
Et ſi je vous obtiens, je deviens odieux
A moi-même, aux Romains, à ma Patrie, aux Dieux:
Ordonnez à préſent; qu'exige ma Princeſſe?

VITELLIE.

Rien; & je connois trop juſqu'où va ta foibleſſe.

SESTUS.

Hélas! je ne ſuis point dans le crime affermi.
Songez qu'en vous ſervant, j'immole mon ami;
Les délices du monde, & de Rome le pére,
Un héros généreux, ſenſible à la miſére,
Prompt à récompenſer, toujours lent à punir;
Son plaiſir eſt d'aimer, ſa peine de haïr;
Il ſoupire le ſoir, quand ſa main fortunée
N'a pû par ſes bienfaits ſignaler la journée.

VITELLIE.

Mais il régne.

SESTUS.

Il eſt vrai, mais quel eſt ce pouvoir?
A-t-il un autre objet que l'ordre & le devoir?
Chargé ſeul des travaux qu'impoſe la Couronne,
Titus nous fait joüir des douceurs qu'elle donne.

VITELLIE.

Viens-tu donc pour loüer mon Tyran à mes yeux;
Le poſſeſſeur du Trône où régnoient mes Ayeux?
Sçais-tu que ce Titus, ſi grand, ſi magnanime,
A voulu me tromper? & c'eſt ſon plus grand crime.
Faut-il te dire encor, ingrat, pour t'animer,

Qu'il a vaincu ma haine, & que je puis l'aimer?
En ce jour même enfin il rappelle une Reine,
Il veut l'associer à la grandeur Romaine:
Une telle rivale, indigne de son choix,
Attaque également mon honneur & les loix.

SESTUS.

Si Bérénice ici reparoit à sa vûe,
Sur l'ordre de Titus elle n'est point venüe.

VITELLIE.

Ne crois pas m'abuser par ce nouveau détour:
Je sai jusqu'où pour elle il porta son amour,
Et combien son départ lui fit verser de larmes.
Au moment que je parle, enyvré de ses charmes,
Il soupire à ses pieds, il la comble d'honneurs.

SESTUS.

Ah! de la jalousie écartez les fureurs.

VITELLIE.

Je ne suis point jalouse, & ma gloire offensée
Seule dans cet instant occupe ma pensée;
Cependant je te vois insensible à l'affront
Qui me faisant rougir, rejaillit sur ton front.

SESTUS.

Je cours....

VITELLIE.

D'autres sans toi sçauront servir ma haine.

SESTUS.

Je jure...

VITELLIE.

Ne fai point une promesse vaine;
Je t'ai trop entendu...

SESTUS.

SESTUS.

Madame, pardonnez.

VITELLIE.

Adieu....

SESTUS.

Quel eſt mon ſort, ſi vous m'abandonnez?
Helas! je ſuis rempli du déſir de vous plaire,
Pourriez-vous m'accabler d'une injuſte colère?
Faut-il armer mon bras à vos ordres ſoumis?
Parlez, & j'entreprens: commandez, j'obéis.

VITELLIE.

Avant la fin du jour que le tyran périſſe.

SCENE II.

ANNIUS, VITELLIE, SESTUS.

ANNIUS *à Seſtus.*

CEſar veut te parler, ami.

VITELLIE *à Annius.*

Quoi! Bérénice
Permet que l'Empereur lui dérobe un moment?

ANNIUS.

Vous outragez Titus, Madame, injuſtement;
Il eſt maître du Monde, & maître de lui-même;
Et ſçait, quand il le faut, oublier ce qu'il aime.
Bérénice eſt partie.

SESTUS.

O Ciel !

VITELLIE.

Que dites-vous ?

ANNIUS.

Que ce jour est brillant pour Titus, & pour nous!
J'ai vû le sacrifice, & ne le crois qu'à peine :
Rome ne craindra plus cette honteuse chaine.

VITELLIE.

Après un tel affront, Bérenice, je crois,
Sur le cœur de César abandonne ses droits ?

ANNIUS.

Non ; jamais pour Titus elle ne fut plus tendre ;
Elle accuse le sort, & ne peut s'y méprendre ;
Elle part adorée, & sçait que son amant
Partage sa douleur en ce cruel moment.

VITELLIE.

On se trompe peut-être.

ANNIUS.

Il oppose, Madame ;
Le Héros à l'Amant, & l'honneur à sa flamme.
Le héros est vainqueur, mais il a combattu.
Je lisois dans ses yeux l'effort de la vertu ;
Les plus rudes assauts ont précédé sa gloire,
Et l'amour a long-temps disputé la victoire.

VITELLIE (*à part.*)

Je respire ; Titus peut cesser d'être ingrat.
Haut à Sestus.
Sestus, de mes projets j'ai différé l'éclat.
Vous attendrez mon ordre.

SESTUS.

Ah qu'ai-je encor à craindre ?
Vous verrai-je toujours soupirer, & vous plaindre ?

Inhu-

Inhumaine, est-ce bien la voix de la pitié
Qui suspend les effets de vôtre inimitié?
Faut-il que le respect m'impose le silence?

VITELLIE.

Etouffe dans ton cœur un doute qui m'offense;
Loin de te faire aimer, tu te serois haïr.
Quiconque est soupçonneux invite à le trahir.

SCENE III.

ANNIUS, SESTUS.

ANNIUS.

AMi, de vous dépend le bonheur de ma vie:
Vous m'avez accordé la main de Servilie;
Achevez, obtenez l'aveu de l'Empereur;
Qu'il prouve qu'il vous aime en faisant mon bonheur.

SESTUS.

Vos souhaits sont les miens, je cours les satisfaire.
Mon ami par ce nœud, va devenir mon frére.

ANNIUS.

Hâtez vous, cher Sestus, tous les moments sont chers;
Plus mon sort est heureux, plus je crains les revers.

SESTUS.

Des bontés de César vous devez tout attendre.

ANNIUS.

Je le sai, mais enfin tout allarme un cœur tendre;
Le doute, quand on aime, est un cruel tourment,
Et l'on doute toûjours lorsque l'on est amant.

SCENE IV.

SESTUS *seul.*

AH! pour me délivrer de mon amour funeste,
Vôtre secours, grands Dieux! est le seul qui me reste.
Vitellie en ce jour a subjugué mon cœur;
La superbe le sçait, & rit de mon ardeur.
D'autant plus malheureux, dans ce désordre extrême,
Que vainement je cherche à m'abuser moi-même.
Si l'amour aux forfaits m'entraine sur ses pas,
Sa loi me tyrannise, & ne m'aveugle pas.
Désespéré, confus d'en être la victime,
J'adore la vertu, quand j'embrasse le crime.
O vous sur qui le Ciel répand à pleines mains
Ces dons si dangereux, & si chers aux humains,
Belles, dorez nos fers, étendez vôtre empire,
Et versez le plaisir sur tout ce qui respire.

SCENE V.

LE *Théatre représente le lieu où s'assemble le Sénat; vis à vis le vestibule du Temple de Jupiter Stator, une partie du Forum ornée d'arcs de triomphe, d'obélisques, & de trophées. On voit dans l'éloignement le mont Palatin, & une partie de la Voye sacrée; en face est l'intérieur du Capitole, où l'on monte par un magnifique degré. Publius, Annius, les Sénateurs, & les Envoyés des Provinces soumises qui apportent les Tributs annuels, sont dans* le

le vestibule; pendant que Titus descend du Capitole, précédé des Licteurs, de la Garde Prétorienne, & environné du Peuple.

Le Chœur chante.

CHOEUR DU PEUPLE.

Dieux protecteurs de Rome, & des Romains ;
Conservez dans Titus vôtre plus digne ouvrage ;
Sa bonté, son courage,
L'élévent près de vous au-dessus des humains :
Ah ! puissions-nous sur sa tête sacrée
Voir à jamais ses lauriers renaissants !
Ce présent vient de vous, daignez, Dieux tout-puissans ;
Eterniser de ses jours la durée.
Dieux protecteurs &c.

PUBLIUS, TITUS, ANNIUS, SESTUS.

PUBLIUS.

Rendez vous à nos voeux, le Sénat vous en prie ;
Il vient de vous nommer Pére de la Patrie ;
Vôtre gloire, ô César, nôtre propre intérêt,
Tout enfin autorise un si juste décret.

ANNIUS.

Non, ce n'est point assez que le titre de Pére ;
Rome vous reconnoit pour son Dieu tutelaire,
Elle veut vous placer parmi les Immortels,
Et prétend en ce jour vous dresser des autels.

PUBLIUS.

Ces richesses, tributs des Provinces conquises ;
Po[illegible] auguste usage en nos mains sont remises.

TITUS.

TITUS.

Un tel excès d'amour, Romains, doit me flatter ;
Mais c'eſt peu d'en jouïr, je veux le mériter.
Connoiſſez donc Titus, & ſachez qu'il prefère,
A ces titres pompeux le tendre nom de Pére :
Adorer les mortels, c'eſt en faire des Dieux ;
Ce ſacrilége honneur n'éblouït point mes yeux.
Non, je n'aurai jamais la criminelle audace
De ſoufrir que près d'eux on m'aſſigne une place ;
Ce ſuperbe projet pourroit les irriter,
Et c'eſt être aſſez grand que de les imiter.
Ces tréſors raſſemblés, dont vous m'offrez l'hommage,
Sont dûs à vos exploits, j'en veux faire un uſage
Digne de vôtre gloire, & qui leur donne un prix
Digne auſſi des travaux qui vous les ont acquis.
Vous ſçavez nos malheurs ; par cent bouches horribles
Le Véſuve vomit les feux les plus terribles,
Rien n'en peut arrêter l'impétueux effort,
Ils vont porter au loin l'épouvante & la mort ;
Les pâles habitants des villes, des campagnes,
Gémiſſent ſous le poids des débris des montagnes :
Qui ne ſeroit touché du récit de leurs maux?
Je veux être pour eux Pére autant que Héros ;
Que ces mêmes tributs ſoulagent leur miſére ;
Voilà le noble emploi que vous en devez faire ;
Pour vos cœurs, pour le mien, c'eſt un devoir bien doux ;
C'eſt le ſeul Temple enfin que j'exige de vous.

ANNIUS.

O générosité digne d'être admirée !

PUBLIUS.

O bonté qui ne peut être aſſez celébrée!

Le

(*Le Chœur reprend.*)

Dieux protecteurs de Rome & des Romains,
Conservez dans Titus &c.

TITUS *interrompant le Chœur.*

Peuple, c'en est assez. Sestus, approchez vous.
Annius, demeurez : (*au Chœur*) Qu'on s'éloigne de nous.

ANNIUS *à Sestus* (*à part.*)

Il en est temps, ami, secondez mon attente,
Annoncez mon himen.

SESTUS *à Titus.*

Cette Reine charmante !

TITUS.

Elle est partie enfin, je ne la verrai plus !
Etouffons, s'il se peut, des regrets superflus ;
J'en rens graces aux Dieux, j'ai satisfait ma gloire ;
Il me reste à joüir du fruit de ma victoire,
Je ne veux point laisser mon triomphe imparfait.

SESTUS.

Hé que faut-il de plus pour le rendre complet ?

TITUS.

Détruire le soupçon d'une flamme fatale,
Qui de ma gloire, Ami, fut trop long-temps rivale.

SESTUS.

Mais ce nouveau départ ne l'a-t-il pas détruit ?

TITUS.

Non, je veux des Romains tranquilliser l'esprit ;
Tant qu'on pourra douter du choix d'une autre épouse,
Mes ennemis qu'anime une fureur jalouse,
D'un amour mal éteint supposeront les feux.
Le nom de Reine à Rome est un nom odieux ;
Une Reine ne peut être sa Souveraine ;

Et

Et Rome dans mon lit, veut voir une Romaine;
Il faut la contenter; l'amitié, dans ce jour,
Sçaura serrer des nœuds échappés à l'amour.
à Sestus.
Je choisis vôtre sœur, & par cet himénée,
Fruit de tant de combats, ma gloire est couronnée.

SESTUS.

Servilie?

TITUS.

Elle-même.

SESTUS (*à part.*)

O destin!

ANNIUS (*à part.*)

O malheur!

TITUS.

Sestus ne répond point?

SESTUS.

Que répondre, Seigneur?
Accablé des bontés, dont mon Maître m'honore,
Je rougis... je ne sçai... ma langue hésite encore.

ANNIUS (*à part.*)

Sestus tremble pour moi.

TITUS.

Expliquez vous, Sestus.
Et que pouvez-vous craindre?

SESTUS (*à part.*)

Ah! sauvons Annius!

ANNIUS.

Quel embarras!

SESTUS.

Seigneur...

ANNIUS.

ANNIUS.

Une amitié sincére,
M'unit avec Sestus, dussai-je lui déplaire,
Je dois en ce moment vous découvrir son cœur.
Vertueux, & modeste, il tremble pour sa sœur;
Plus il connoit le prix d'une telle alliance,
Plus il craint de ce choix que Rome ne s'offense;
Mais si les plus hauts rangs sont faits pour les vertus;
La seule Servilie est digne de Titus;
Graces, beauté, sagesse, on trouve tout en elle;
Le Ciel en la formant, & vertueuse, & belle,
La destinoit au trône; elle remplit son sort.

SESTUS (*à part.*)

Est-ce un songe, grands Dieux? Annius, quel effort!

TITUS.

Hatez vous, Annius, d'instruire Servilie;
Et vous, à qui je dois le repos de ma vie,
Sestus, redoutez moins l'honneur que je vous fais;
Je vous éléverai si haut par mes bienfaits,
Que Rome en nous voyant aura peine à connoître
Lequel est de nous deux le sujet, ou le Maître.

SESTUS.

Modérez cet excès de générosité;
Vous me rendrez ingrat à force de bonté.

TITUS.

Ami, rassure toi; je veux que ma puissance
T'acquitte seule ici de ta reconnoissance.
Aux respécts des Romains préférant leur amour;
Quand je les rends heureux, je le suis à mon tour.

SCENE VI.

ANNIUS, *ensuite* SERVILIE.

ANNIUS *seul.*

JE ne m'en repens point, oui je perds ce que j'aime;
Mais c'est pour l'élever à la grandeur suprême;
Je sens ce qu'il m'en coûte, & m'en fais une loi;
Je dois ce sacrifice à Servilie, à moi.
Celle que j'adorois devient ma Souveraine;
Mon amour en respect va se changer sans peine...:
Sans peine, hélas! que dis-je? ah! je la vois venir;
Qu'elle est belle, grands Dieux! quel cruel avenir!

SERVILIE.

Cher Amant!...

ANNIUS.

Arrêtez, ma chère Servilie;
Ce nom devient un crime, il faut que je vous fuie;

SERVILIE.

Un crime! Vous me fuïr?

ANNIUS.

Madame, l'Empereur
Vous place sur le Thrône; ah quel coup pour mon cœur!
C'est moi qu'il a chargé du soin de vous le dire;
Je n'ose... je frémis... partagez son Empire.
Adieu, je ne sçaurois...

SERVILIE.

Demeurez, Annius.

Expliquez vous. Qui, moi, l'Epouse de Titus?
De ce choix inégal que faut-il que je pense?.

ANNIUS.

Est-il rien que de juste en cette préférence?
La vertu, la beauté donnent par-tout des loix;
Et Rome ne sçauroit qu'applaudir à ce choix.
Souffrez que je m'éloigne, & laissez moi, Madame,
Etouffer loin de vous une coupable flamme.

(*Il veut sortir.*)

SERVILIE (*en l'arrêtant.*)

Quoi! vous m'abandonnez dans ce trouble mortel,
Vous, mon cher Annius?

ANNIUS.

Je deviens criminel
En restant près de vous. Chère ame de ma vie!...
Ce nom m'est échappé, pardonnez, Servilie,
Ma bouche accoutumée à vous nommer ainsi;
Le respect la fermoit, mon amour m'a trahi.

SCENE VII.

SERVILIE *seule.*

A Mes premiers liens constamment attachée,
Du Trône des Césars pourrois-je être touchée?
Ne croi pas, cher amant, que son éclat trompeur
Flatte ma vanité, qu'il t'enlève mon coeur;
Une premiére flamme, une flamme innocente,
Jusqu'au dernier soupir t'assure ton amante.
Mais Titus vient, fuyons....

SCENE VIII.

Le Théatre repréſente le cabinet de l'Empereur.

TITUS *ſuivi de* PUBLIUS *tenant en mains des papiers.*

TITUS.

Qu'enferment ces écrits ?

PUBLIUS.

Le nom des criminels dignes d'être proſcrits,
Qui toujours ennemis du Trône, & de ſa gloire ;
De vos prédéceſſeurs outragent la mémoire.

TITUS.

O barbare recherche, & cruelle à mon cœur ;
Qui n'offre en ſes projets que haine, & que fureur ;
Qui pour ternir l'éclat de la plus belle vie,
Sçait rendre l'innocent victime de l'envie !
J'en abolis l'uſage, & veux que déſormais
Contre le délateur tournent ſes propres traits ;
Et qu'en horreur à tous, il ſubiſſe la peine
Qu'il avoit deſtinée à l'objet de ſa haine.

PUBLIUS.

Mais la juſtice veut....

TITUS.

Si pour nôtre malheur
La juſtice s'armoit de toute ſa rigueur,
La Terre, Publius, ſeroit bientôt déſerte ;
Qui pourroit ſe flatter d'échaper à ſa perte ?
Ne fondons point du cœur les replis tortueux ;
Qui de nous eſt bien sûr d'être pur, vertueux ?

Tel

Tel peut être ſouvent, qui juge un miſérable,
Du crime qu'il condamne eſt lui-même coupable.

PUBLIUS.

Les châtimens du moins....

TITUS.

Deviennent ſuperflus;
Dès qu'ils ſont trop fréquents, ils n'en impoſent plus;
L'habitude enhardit, l'audace multiplie
Les partiſans du crime, & l'attrait qui les lie:
Hélas! de la vertu les autels ſont déſerts;
Qu'on l'ignore du moins.

PUBLIUS.

Mais, Seigneur, des pervers,
Qui contre vous enfin portent leur inſolence?...

TITUS.

Pourquoi de leurs diſcours veux-tu que je m'offenſe?
Enfants d'un vain caprice, un autre les détruit;
La vérité me plait, la critique m'inſtruit;
Le fol n'eſt qu'un malade, & je le trouve à plaindre;
Si le méchant a tort, ami, dois-je le craindre?
J'aime mieux pardonner.

SCENE IX.

TITUS, PUBLIUS, SERVILIE.

SERVILIE.

En pleurs à vos genoux,
J'implore vos bontés.

TITUS.

Madame, levez vous.

Le rang d'Impératrice...

SERVILIE.

Avant que d'y prétendre,

J'ai d'importants ſecrets, Seigneur, à vous apprendre.

TITUS.

Publius, laiſſez nous.

Publius ſort.

SERVILIE.

Monarque généreux;

Votre choix en ce jour devroit combler mes vœux.

Au don de vôtre main vous joignez un Empire;

Mais à vos volontés je ne dois point ſouſcrire;

Je trahirois mon Maître, & comment vous trahir;

Vous l'image des Dieux? Je n'y puis conſentir.

TITUS.

Parlez.

SERVILIE.

A vos vertus, Seigneur, je rends hommage;

Le bonheur des Romains du mien eſt le préſage;

Mais mon cœur!... Quel aveu!...

TITUS.

Parlez, ne craignez rien.

SERVILIE.

Mon cœur n'eſt plus à moi, d'un autre il eſt le bien;

Sans connoitre l'amour je devins ſa victime;

En aimant Annius croyois-je faire un crime?

Et le gout, & le temps, reſſerrèrent ces nœuds;

La raiſon elle-même autoriſa nos feux;

Le Trône ne vaut pas une flamme ſi pure,

Et

Et vous dédaigneriez une épouse parjure.
Tel fut toujours mon cœur; un vain déguisement
Offenseroit César, ma gloire, & mon amant.
Maintenant prononcez, j'obéis à mon Maître.

TITUS.

Pour la premiére fois je la vois donc paroître;
Cette vérité pure, & loin de la trahir,
Servilie à mes yeux ne craint point de l'offrir.
O combat magnanime! ô vertu que j'admire,
Qui doit servir d'exemple à Titus, à l'Empire!
Pour vous placer au Trône, Annius en ce jour,
Etouffe les transports d'un légitime amour.
Vous fuyez cet honneur pour lui rester fidelle;
Eh! je pourrois troubler une flamme si belle?
Quoi! je m'avilirois par cette lâcheté?
Vous me surpasseriez en générosité?
Non, je fais mon bonheur d'une union si chére;
J'eusse été votre époux, je serai votre pére.
Ma fille, de ma main recevez Annius;
Il est digne d'un cœur destiné pour Titus.
Couronnez, Dieux puissants, un si grand sacrifice;
...Que pour le célébrer Rome avec vous s'unisse!

SERVILIE.

O César, ô mon pére! ah! pourrai-je jamais
Reconnoitre le prix de ces rares bienfaits?

TITUS.

Je vous quitte du soin de vanter ma puissance;
Et pour faire éclater votre reconnoissance,
Inspirez aux Romains cette aimable candeur,
Qui seule a sçu trouver le chemin de mon cœur.
Je hais la fausseté qui flatte avec bassesse,
Et le vrai seul me plait, lors même qu'il me blesse.

SCENE X.

SERVILIE, VITELLIE.

SERVILIE *apercevant Vitellie,*

Quel bonheur !

VITELLIE *ironiquement.*

J'accourois pour grossir votre Cour ;
Quand Titus vous choisit pour épouse en ce jour.
Ce titre, il faut le croire, exige mon hommage.

SERVILIE (*à part.*)

Elle cherche à m'aigrir par un pareil langage ;
Pour punir son orgueil, laissons la dans l'erreur ;
Partons... (*haut*) Adieu, Madame.

VITELLIE.

Avec tant de hauteur ;
Quoi vous me refusez un coup d'œil favorable !
Déja d'un tel dédain Servilie est capable !

SERVILIE.

Hà ! ne le pensez pas ; je ne puis m'arrêter ;
Et laissant à l'amour le soin de m'acquitter,
Je céde au doux transport qui m'enléve à moi-même ;
Et vole sur les pas du tendre objet que j'aime.

SCENE XI.

VITELLIE, *ensuite* SESTUS.

VITELLIE *seule.*

PAr de nouveaux mépris elle vient m'outrager!
O barbare Titus, je sçaurai me venger.
C'étoit peu de m'avoir préféré Bérénice ;
Tu voulois augmenter ma honte, & mon supplice ;
Ta main est donc offerte à toute autre qu'à moi ?
Et tu me juges seule indigne de ta foi.
Tremble, ingrat, c'en est trop, & Sestus qui s'avance,
Va laver dans ton sang cette nouvelle offense.

SESTUS.

Chère Princesse.

VITELLIE.

Hé bien ! viens-tu d'exécuter
Ce projet que pour moi ta main devoit tenter ?
Le Capitole enfin est-il réduit en cendre ?
Titus est-il puni ?

SESTUS.

Lentulus doit s'y rendre :
J'ai pour le soutenir assemblé nos amis ;
Mais, s'il faut l'avoüer, je n'ai rien entrepris.

VITELLIE.

Qu'assurent tes serments, tes stériles tendresses,
Si la crainte t'arrête, & suspend tes promesses ?

SESTUS.

C'est par votre ordre exprès que j'ai tout suspendu.

VITELLIE

VITELLIE.

Quoi! le nouvel affront que depuis j'ai reçu,
N'a-t-il pas dû hâter ta vengeance, & la mienne?
Qu'attends-tu, lâche? cours, que rien ne te retienne;
Et ne vien plus m'offrir un amour incertain,
Qui veut ſauver Titus, & mériter ma main;
Non, le prix de mon cœur doit lui coûter la vie;
Sa mort ſeule en ce jour t'aſſure Vitellie.

SESTUS.

Ha! que me dites-vous? Je n'ai donc déſormais
Que le choix de vous perdre, ou celui des forfaits?
Comment juſtifier la mort d'un ſi grand homme?

VITELLIE.

Par mon propre intérêt, par l'intérêt de Rome.
Si pour elle en ce jour tu veux te ſignaler,
Le moment eſt venu de ne plus reculer.
Délivre ta Patrie, elle aſſure ta gloire,
Et conſacre ton nom au Temple de Mémoire;
Rend-lui la liberté: que ſans remords, Seſtus
A ſes yeux étonnés montre un nouveau Brutus.
Si de l'ambition ton ame étoit épriſe,
Tout favoriſe ici cette noble entrepriſe.
Compte ſur mes amis, ſur mes droits, & ſur moi;
Conſomme tes projets, & l'Empire eſt à toi.
L'amour d'un feu plus doux embraſe-t-il ton ame?
Si Vitellie encor eſt l'objet de ta flamme,
Si l'eſpoir de me plaire a de quoi te flatter,
Porte à Titus le coup que je voudrois porter;
Tu deviens mon époux au moment qu'il expire;
Sans quoi n'eſpére pas que je veuille y ſouſcrire.
Ecoute, & ſache enfin le ſecret de mon cœur;

Je

Je ne m'en cache plus, Titus fut mon vainqueur.
Pour lui jusqu'à ce jour j'ai dédaigné d'entendre
Ce que ta passion t'inspira de plus tendre.
S'il vit, il peut m'aimer; je ne te réponds pas
Que pour moi son amour n'eût encor des appas.
Enfin faut-il encor te le faire redire?
Si la gloire & l'amour, qui t'offrent un Empire;
Ne peuvent émouvoir, ni ton cœur, ni ta main,
Tu me perds pour jamais, & tu n'ès point Romain.

SESTUS.

Que d'assauts à la fois! Ah! c'en est trop, Madame;
Toute votre fureur a passé dans mon ame.
J'étouffe les remords, & Titus expirant,
De mon amour pour vous sera le sûr garant...
(*à part.*)
Justes Dieux! qu'ai-je dit?

VITELLIE.

Je lis dans ta pensée.
Tu te repens déja!... Que j'étois insensée.
D'en croire à tes serments!

SESTUS.

Je ne m'en repens pas.
Mais....

VITELLIE.

Ne me parle plus; des sentiments si bas
Méritent peu de foi; tu voulois me surprendre;
A tes discours trompeurs j'étois prête à me rendre.
Tu me plaisois déja, j'allois presque t'aimer;
Va, fui loin de mes yeux. Moi vouloir t'enflammer!
Moi vouloir t'élever au Trône de mon pére!
Ces motifs sont trop grands pour une ame vulgaire.

Tu

Tu trouverois encor quelque prétexte vain ;
Qui pour mon déshonneur arrêteroit ta main.

SESTUS.

Non, je n'hésite plus, croyez-en à vos charmes.

VITELLIE.

Venge moi, je crois tout ; va, cours prendre les armes.
Accompli tes serments.

SESTUS.

C'en est fait, & je pars. . . :
Me refuserez-vous un seul de vos regards ? . . . .
(*Elle le regarde tendrement.*)
Ha ! je lis dans vos yeux, ils embrasent mon ame,
Et la mort de Titus va couronner ma flamme.
Que l'amour sur un cœur a de puissants attraits !
Il vient armer mon bras, & répond du succès.

SCENE XII.

VITELLIE *seule, ensuite* PUBLIUS.

VITELLIE.

TU te repentiras de m'avoir méprisée.
Titus, sur mes appas me serois-je abusée ?
Non, tes plus chers amis ont senti leur pouvoir ;
Ils ont pour me venger fait taire le devoir . . .
Mais je vois Publius. Que venez-vous m'apprendre ?

PUBLIUS.

Dans votre appartement l'Empereur va se rendre.

VITEL-

VITELLIE.

L'Empereur? Que veut-il?

PUBLIUS.

Pouvez-vous ignorer
Le choix dont en ce jour il doit vous honorer?
D'un bonheur assuré sa main devient le gage.

VITELLIE.

Ne me trompez-vous point par un pareil langage?

PUBLIUS.

Moi vous tromper, Princesse? ha! ne le pensez pas;
Croyez-en mes serments, croyez-en vos appas.

VITELLIE.

Mais enfin Servilie?

PUBLIUS.

Elle est abandonnée,
J'en ignore la cause, & dans cette journée,
Votre triomphe est sûr, & le sien va finir.
Allez....

VITELLIE.

Je pars.... Sestus!.. comment le prévenir?
Il faut le rappeller.... Publius, cours lui dire,
Que Titus en ce jour...(*à part.*) Peut-être qu'il expire.
Colère trop funeste! (*haut.*) Ha! raméne Sestus.
Puissai-je le revoir avant de voir Titus!

PUBLIUS.

Que lui dire? Pourquoi? qu'exigez-vous?

VITELLIE.

Qu'il vienne;
Son retour intéresse & sa gloire & la mienne..,
Quoi tu n'es pas parti? Que ce retardement,

En

En augmentant ma crainte, augmente mon tourment!

PUBLIUS.

Je ne vous comprens point, mais j'obeis, Madame....
Le plaisir jette-t-il tant de trouble en une ame?

SCENE XIII.

VITELLIE *seule.*

UN ordre trop barbare, (ah quel ſort eſt le mien!)
Peut-être en ce moment a décidé du tien,
Cher Titus! j'en frémis, je me ſuis trop preſſée;
Quoi, devois-je écouter ma fureur inſenſée?...
Mais ſi Titus feignoit de m'aimer en ce jour,
Si l'inconſtance encor m'enlevoit ſon amour?...
Ou vai-je m'égarer?... Banniſſons cette crainte;
Par ces doutes affreux ma raiſon ſemble éteinte;
De ſentiments divers mon cœur eſt agité;
Je redoute à préſent ce que j'ai ſouhaité!
De la haine à l'amour, de l'amour à la haine,
Je paſſe en un inſtant.... Dieux, finiſſez ma peine.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre représente des Portiques.

SESTUS *seul, portant le ruban rouge noué sur l'épaule droite, signal des conjurés.*

OU suis-je? où vai-je? ô Dieux! quels mouvemens confus
S'emparent tour à tour de mes sens éperdus?
Je m'arrête, j'avance, & tout m'offre un abîme:
Non, je n'ai pas conçu ce que coûtoit un crime..
Mais comment reculer? le premier pas est fait;
Il faut, tel est mon sort, achever ce forfait.
Lentulus va porter la flamme au Capitole;
Je dois frapper Titus...! quoi c'est moi qui l'immole!
D'un pareil attentat l'horreur me fait frémir!...
Et si je le commets, je n'ai plus qu'à mourir.
A mourir! que du moins je meure avec courage!
Mais un traître jamais en eut-il en partage?
Un traitre, nom affreux! Sestus infortuné,
Aurois-tu jamais crû qu'il te seroit donné?
Il ne t'en restera qu'une douleur stérile,
Qu'un opprobre, qu'un crime, & peut-être inutile;
Tu trahis à la fois un Maître généreux,
Un ami qui t'élève au-dessus de tes vœux,

Un

Un Prince l'ornement & l'amour de la Terre....
Que plutôt à l'instant m'écrase le tonnerre !....
Qui moi contre ses jours j'oserois attenter !
Non... je mourrois du coup, avant de le porter.
Comment le prévenir ?... il en est temps encore ;
Suspendons les effets d'un projet que j'abhorre ;
Abandonnons après mon triste sort aux Dieux....
Mais quel spectacle, ô Ciel ! vient s'offrir à mes yeux ?
Le Capitole en feu !.... Lentulus a peut-être
Déja porté le coup.... Dieux, défendez mon Maître ;
Volons à son secours.

SCENE II.

ANNIUS, SESTUS.

ANNIUS.

Sestus, pourquoi me fuir ?

SESTUS.

Ha ! ne m'arrêtez pas.

ANNIUS.

Vous paroissez frémir :
D'où vient ?..

SESTUS.

Vous le saurez, & trop tard pour ma gloire.

(*Il sort.*)

SCENE III.

ANNIUS, ensuite SERVILIE, PUBLIUS avec des Gardes.

ANNIUS.

De ce discours obscur hélas que dois-je croire?
Quel est donc ce secret, pourquoi me le cacher?
Que penser de ces mots qu'il lui faut arracher?
Dans un sombre chagrin son ame envelopée,
Sembloit d'un grand péril profondément frappée.
Suivons-le.

SERVILIE *qui entre.*

Ah! cher amant, que ces momens sont doux!

ANNIUS.

Tous mes voeux sont comblés, quand je suis près de vous;
Mais il faut malgré moi qu'à l'instant je vous quitte.

SERVILIE.

Vous me faites frémir; quel trouble vous agite?

PUBLIUS (*qui arrive avec précipitation.*)

Annius en ces lieux! quelle tranquillité!
Dans ce même moment le peuple revolté
Court le fer à la main, & la fureur dans l'ame;
Déja du Capitole on voit briller la flamme.

SERVILIE.

O Dieux!

PUBLIUS.

Il est trop vrai.

ANNIUS.

Quel étrange malheur!

Les discours de Sestus en redoublent l'horreur.
Courons.

SERVILIE.

Vous me laissez dans ce péril extrême!

ANNIUS.

Que ne puis-je à la fois défendre ce que j'aime,
Et sauver mon ami! Sûr de vôtre secours,
C'est à vous, Publius, que j'ose avoir recours;
Je remets en vos mains ma chère Servilie,
Et c'est vous confier mon bonheur & ma vie.

SCENE IV.

SERVILIE, PUBLIUS.

SERVILIE.

A Cet embrasement qui pourroit avoir part?
Peut-être aussi n'est-il que l'effet du hazard!

PUBLIUS.

Plût au Ciel qu'en effet il en fût seul la cause!
Je crains la perfidie, & je sçai ce qu'elle ose.

SERVILIE.

Vous me glacez d'effroi.

PUBLIUS.

Madame, cependant
Rassurez vous, allez dans vôtre appartement;
Des gardes près de vous ont ordre de se rendre;
Je cours à Vitellie, & sçaurai vous défendre;
Titus a tout prévû.

SERVILIE.

Quoi donc, dans ces instants

Il étend jusqu'à moi ces secours importants ?

PUBLIUS.

Sa vigilante audace en ce désordre extrême,
Le fait penser à tout, il voit tout par lui-même:
Tel qu'un Pilote habile, & qu'un sage Guerrier,
Pour n'être point surpris il sçait se méfier:
Toujours la rame en main, toujours le casque en tête;
Il est prêt au combat, & brave la tempête.

SCENE V.

SERVILIE *seule.*

HElas! cher Annius, que fais-tu loin de moi?
Les dangers que tu cours redoublent mon effroi.
Rentrons: volez, transports de la plus vive flamme,
Et peignez-lui l'ardeur qui régne dans mon ame.

SCENE VI.

VITELLIE, SESTUS.

(Ils entrent chacun par un côté opposé.)

VITELLIE.

JE cherche en vain Sestus, je cours de tous côtés.

SESTUS.

Où fuir, où me cacher?

VITELLIE.

Je le vois, arrêtez.
Que fait Titus?

SESTUS.

Cruelle!

VITELLIE.

Ha! que vas-tu me dire?

SESTUS.

Titus, hélas! Titus en ce moment expire.

VITELLIE.

Barbare, qu'as-tu fait?

SESTUS.

Un noble repentir
M'armoit pour le sauver, & non pour vous servir;
Contraire à vos projets, à mon Prince fidelle,
Je vole, mais trop tard..! une main criminelle,
Dans ce moment fatal ose percer son flanc;
Je me vois tout couvert de cet auguste sang,
Et Titus, ô douleur! Titus chancèle, tombe.

VITELLIE.

Q'uentends-je, Dieux cruels! il est mort! je succombe!

SESTUS.

Emû par la pitié, guidé par la fureur,
Je veux sur l'assassin porter ce fer vengeur;
Mais la fuite à mes coups dérobe le coupable;
Voilà ce qu'a produit votre ordre detestable;
Je rapporte à vos pieds mon affreux désespoir.
Pour vous j'ai tout trahi, l'amitié, le devoir.
Que vai-je devenir, où traîner ma misère?
O combien m'a coûté le désir de vous plaire!

VITELLIE.

Toi me plaire! ame lâche! ah! fui loin de mes yeux;
Je ne vois plus dans toi qu'un objet odieux,
Qu'un monstre qui flatté d'une indigne victoire,
Vient de ravir à Rome, & son père, & sa gloire.
Pour immoler Titus, quel crime a-t-il commis?
Celui de te placer au rang de ses amis.

Tan

Tant de faveur sans doute étoit une injustice;
Mais devois-tu, cruel, te charger du supplice?

SESTUS.

Suis-je Sestus, ô Dieux! Quoi, ne m'avez-vous pas
Vous-même ici tantôt ordonné son trépas?
Vous seule....

VITELLIE.

Garde-toi de m'imputer ton crime.
Moi je t'aurois livré cette illustre victime?
Et quand je l'eusse fait, à travers ma fureur
Tu devois démêler les transports de mon cœur;
Mais sa mort te flattoit, je le sçai, trop perfide,
Tu tramois dès long-temps cet affreux parricide.
Si ce n'est point assez, s'il t'en faut un nouveau,
Frappe, je rejoindrai Titus dans le tombeau;
Frappe, c'est me servir; la triste Vitellie
N'aspire désormais qu'à voir finir sa vie.
Tu me ravis, barbare, en ce funeste jour,
L'espoir de ma grandeur, l'objet de mon amour;
Par toi je perds le Trône, & deviens criminelle;
C'en est fait, je te jure une haine éternelle....
La force m'abandonne.... avant de le trahir
Que ne revenois-tu?... Que sert mon repentir?

SCENE VII.

SESTUS *seul*, *ensuite* ANNIUS.

SESTUS.

Au comble des malheurs, je n'ai plus rien à craindre;
Je l'ai bien mérité, j'aurois tort de m'en plaindre.
Tu trahis à la fois, ô malheureux Sestus!

L'amour, & l'amitié, Vitellie & Titus!
Les Dieux ont sur ta tête épuisé leur colère;
Ils ont juré ta perte, il faut les satisfaire.
Remords, déchirez moi, dans ce cœur criminel;
Rage qui l'animez, portez le coup mortel;
Ou si vous m'épargnez, implacable Furie,
Mon bras sçaura sans vous m'affranchir de la vie.
Mourons.
(*Il tire son épée.*)

ANNIUS (*qui entre précipitamment.*)

Que faites-vous? César en cet instant....

SESTUS.

Il veut mon sang, eh bien! César sera content.

(*Il veut se frapper.*)

ANNIUS *l'arrêtant.*

Quel langage! Titus surpris de ton absence,
Ne désire que toi; j'arrive en diligence.
Vien, vole à son secours dans un si grand péril.

SESTUS.

Je ne te comprens point; quoi Titus vivroit-il?

ANNIUS.

Il vit.

SESTUS.

Puis-je le croire? ah! j'ai vû le perfide,
Qui plongeoit dans son sein une main parricide.

ANNIUS.

Mais enfin dans quel lieu?

SESTUS.

Dans ce passage obscur....
Annius, je l'ai vû, son trépas est trop sûr.

ANNIUS.

Hé non, mon cher Sestus, ton ame prévenüe

A pû dans le tumulte être aisément deçûë.

SESTUS.

Celui qu'en ce moment j'ai vû sacrifier,
Etoit vêtû de pourpre, étoit ceint de laurier;
Quel autre que Titus?...

ANNIUS.

Faut-il te le redire?
Titus vit plein de gloire.

SESTUS.

Il vit?... Ah je respire!
Vous l'avez conservé, vous le deviez, grands Dieux!

ANNIUS.

Ne différe donc plus; & n'en croi que tes yeux;
Vien près de l'Empereur.

SESTUS.

Que je m'offre à sa vüe,
Après l'avoir trahi? Mon ame trop émüe
N'oseroit soutenir....

ANNIUS.

Qu'entens-je, ô Dieux! Sestus
Auroit-il pu lui même?...

SESTUS.

Oui, j'ai trahi Titus,
J'ai conçu le projet, j'ai conduit l'entreprise.

ANNIUS.

Oses-tu l'avoüer? Ciel! quelle est ma surprise!

SESTUS.

Un instant m'a perdu, je sçaurai m'en punir.
D'un malheureux ami daigne te souvenir.
Je vai fuir en des lieux où l'horreur me consume;
Languir dans les regrets, sécher dans l'amertume;
Joüet infortuné d'un trop funeste amour,

Indigne de jouïr de la clarté du jour ;
Et trainant malgré moi ma déplorable vie ;
Mourir dans les remords, & dans l'ignominie.

ANNIUS.

Ecoute, le complot est encor ignoré ;
Quelque effort qu'on ait fait, nul ne l'a pénétré ;
On impute au hazard cet affreux incendie ;
Rassure toi, surtout que ton ame enhardie
Ose ne pas trembler en voyant l'Empereur,
Tu le sçais, & tu dois te fier à son cœur.

SESTUS.

Ce Romain mis à mort, que je croyois mon maître ;
Suffit pour me confondre.

ANNIUS.

On n'a pû le connoître.

SESTUS.

Mais ce manteau sanglant ?

ANNIUS.

Quel est-il donc, grands Dieux !

SESTUS.

C'est celui de ce traitre immolé sous mes yeux.

ANNIUS.

Son manteau ? pren le mien ; je vole pour apprendre
Ce qu'on pense dans Rome, interroger, entendre ;
Si tout est découvert, je reviens t'avertir,
Te plaindre, t'embrasser, & t'aider à partir.

SESTUS.

Ami trop généreux, ha ! ton cœur est capable
D'aimer, de protéger un malheureux coupable !
Mais ne te flatte pas de calmer mon effroi,
Ma raison égarée est déja loin de moi ;
Je la rappelle en vain, tout m'allarme, & m'étonne.
Dispose de mon sort, à toi je m'abandonne.

SCENE VIII.

Le Théatre représente une galerie ornée de statues, & qui répond à des jardins.

TITUS, SERVILIE.

TITUS.

Contre moi l'on conspire, & vous m'en assurez,
Servilie?

SERVILIE.

Oui, Seigneur, par un des conjurés
Je viens de tout apprendre, & lui-même s'accuse;
Il ose se flatter qu'un tel aveu l'excuse.

TITUS.

Lentulus auroit part à cet affreux projet?

SERVILIE.

Il en est seul l'auteur, redoutez-en l'effet;
Ce traitre dès long-temps pour la grandeur soupire;
Il vouloit vous ravir, & la vie, & l'Empire;
Déja de toute part ses parents, ses amis
Paroissoient rassemblés, à ses ordres soumis;
Pour animer le peuple, il part, il court, il vole;
Et son bras va porter la flamme au Capitole:
Cependant revêtu des ornements sacrés,
Qui par nos citoyens sont toujours révérés,
Il croit que tout succède au gré de son envie;
Mais c'est ce qui vous sauve, & lui coûte la vie;
Un conjuré déçu par ce déguisement,
Croit voir en lui César; en ce même moment

Sous les coups redoublés du transport qui le guide ;
Lentulus tombe....

TITUS.

Eh bien, est-il mort le perfide ?

SERVILIE.

Je ne sçai.

TITUS.

Se peut-il qu'à ma Cour, sous mes yeux ;
Il trama sourdement ce complot odieux ?

SERVILIE.

Ah ! d'un traitre toujours la fureur est extrême ;
Défiez vous de tout, de vôtre garde même.
Les conjurés unis pour ce complot fatal,
Ont sur l'épaule droite un ruban pour signal.
(Elle lui montre un ruban rouge tel que les conjurés le portent au nœud de leur manteau.)
Voyez.... observez bien tous ceux qui vont paroître,
A la couleur, au nœud, vous pourrez les connoître.

TITUS.

Avoüez-le, Madame, on doit peu s'occuper
D'une ombre de grandeur qui sert à nous tromper.
Rien ne paroit aux yeux si beau qu'une Couronne ;
Hélas ! presque toujours la crainte l'environne.
Quand je fais mon bonheur du bonheur des Romains ;
Je suis prêt à périr, & par leurs propres mains ;
Ils trament contre moi les plus noirs artifices,
Et Rome de ce crime enfante les complices ?
Moi qu'on a vû cent fois voler à leur secours,
Prodigue de mon sang pour conserver leurs jours !
Moi leur Maître, leur pére, & qui pour eux encore
Viens de me séparer de l'objet que j'adore ?
Moi la haine de Rome ? Après tant de combats,
Tant de bienfaits, devois-je y trouver des ingrats ?

SCENE

SCENE IX.

TITUS, SERVILIE, SESTUS *mandé par l'Empereur.*

SESTUS (*à part.*)

C'Eſt mon Maitre? A ſa vuë à peine je reſpire.

TITUS (*en l'appercevant.*)

Seſtus, mon cher Seſtus, contre moi l'on conſpire?

SESTUS (*à part.*)

O cruel ſouvenir!

TITUS.

Quoi l'aurois-tu penſé,
Que ton Maitre à ce point ſe verroit offenſé?
Que Rome dût payer mes bienfaits par ſa haine?
Qu'avide de mon ſang elle eût pû...

SESTUS (*à part.*)

Quelle peine!

TITUS.

O toi dont la franchiſe & les rares vertus
Ont ſçû te mériter l'amitié de Titus,
Toi de tous mes ſecrets ſage dépoſitaire,
Parle, de mes bontés eſt-ce là le ſalaire?

SESTUS (*à part.*)

Hélas! ſans le ſçavoir il me perce le cœur.

TITUS.

A quoi dois-je imputer ce projet plein d'horreur?
Que me reproche-t-on? ah! je connois ton zèle.
Répon.

SESTUS.

Seigneur....

TITUS.

TITUS.

Eh bien ?

SESTUS (*en pleurant.*)

Une main criminelle....

TITUS.

Tu pleures, cher Sestus, mon sort te fait pitié ;
Vien dans mes bras, je sens le prix de l'amitié ;
Je vois que la douleur étouffe ta parole,
Et ta fidélité me flatte, & me console.

SESTUS (*à part.*)

Je suis prêt d'expirer, mais avant de mourir,
Par mon silence encor je pourrois le trahir.
Il faut.... ah Dieux vengeurs ! j'aperçois Vitellie.

SCENE X.

SESTUS, VITELLIE, TITUS, SERVILIE.

VITELLIE (*à part.*)

JE vois Sestus ! (*bas.*) Tai toi, je viens sauver ta vie.
(*Haut s'adressant à Titus.*)
Le Ciel a donc veillé sur vos jours précieux.

SESTUS (*à part.*)

Il me manquoit encor Vitellie en ces lieux.
Quel horrible tourment !

VITELLIE (*à Titus.*)

Je frémis quand je pense
A ce pressant danger. (*bas à Sestus.*)
Garde au moins le silence.

TITUS.

Et l'Empire, & la vie ont pour moi peu d'appas,

Mada-

Madame, en les perdant, je ne me plaindrois pas;
Quand je veux les ravir aux coups de l'homicide,
L'intérêt de mon Peuple est le seul qui me guide:
Ma Couronne, mes jours, Rome, sont vôtre bien,
Vous m'en rendez comptable à chaque citoyen.
Qui ne vit que pour soi n'auroit jamais dû naître:
Mais pour verser mon sang, pourquoi chercher un traitre?
Pour Rome j'ai sçû vivre, & je sçaurai mourir;
Faut-il donc m'arracher ce que je veux offrir?
Méconnoit-on Titus? il est Romain lui-même.

VITELLIE.

Quel Héros!

SCENE XI.

LES ACTEURS PRECEDENTS,

Et ANNIUS *ayant le manteau de Sestus noüé sur l'épaule, avec le ruban rouge, signal des conjurés.*

ANNIUS (*à part.*)

De Sestus le péril est extrême;
Tâchons de l'avertir. (*à Titus.*)
Seigneur, en ce moment
Du Capitole enfin cesse l'embrasement;
Mais à de plus grands maux sans doute il nous expose,
Et le hazard tout seul n'en fut jamais la cause.
On conspire, Seigneur, on en veut à vos jours.

TITUS.

Je le sçai, du complot j'arrêterai le cours,

Et

Et dans peu...

(*Il apperçoit le signal des conjurés sur le manteau d'Annius.*)

Servilie ? O ciel ! quelle surprise !
Annius est coupable, il sçavoit l'entreprise,
Il porte le signal.

SERVILIE.

Que dites-vous, Seigneur.
Comment ?

TITUS.

Tout y répond, la forme, la couleur,
Ce ruban.

SERVILIE.

D'Annius eh que pouvez-vous craindre ?

(*Se retournant du côté d'Annius.*)

Mais que vois-je, grands Dieux ? En vain je voudrois feindre.

TITUS.

Annius, quoi, toi-même ?

SESTUS (*à part.*)

Ah ! comment résister ?

TITUS *à Annius.*

Tu désires ma mort, di, pour la mériter
Qu'ai-je fait ?

ANNIUS.

Que plutôt la terre m'engloutisse ;
Que frapé de la foudre à vos yeux je périsse !..

TITUS.

Laisse là tes serments, tu les ferois en vain,
Ce signal de ton crime est un garant certain.

ANNIUS.

Je ne sçai ce que c'est...

SESTUS

SESTUS (*à part.*)

Je vois ce qui l'abuse.

ANNIUS.

Je ne redoute point un signal qui m'accuse,
J'en atteste les Dieux, & rien ne m'est connu.

TITUS.

Mais par qui ce ruban t'est-il donc parvenu?

ANNIUS (*interdit.*)

C'est..... (*à part.*)

Ah je perds Sestus dès que je le déclare....

TITUS.

Parle donc.

ANNIUS.

Je ne sçai....

VITELLIE (*à part.*)

Je tremble,

SESTUS (*à part.*)

Amitié rare!

TITUS.

Il ne peut se défendre, & le traitre est troublé.
Ah! cher Sestus, hélas! mon malheur est comblé!
Les Rois par leurs bienfaits se font aimer sans pe[illegible]
Je n'ai pû par les miens m'attirer que la haine.

ANNIUS (*à part.*)

Lavons-nous d'un soupçon...

SESTUS (*à Vitellie à part.*)

C'est trop dissimuler.
On accuse Annius, je dois enfin parler.
Vitellie....

VITELLIE *en l'interrompant.*

Ah cruel! veux-tu que je périsse?

SESTUS (*à part.*)

Que je souffre!

AN-

ANNIUS (*à part.*

Du Ciel j'implore la justice!

TITUS *à Servilie.*

Hé bien! un tel amant est-il d'un si grand prix,
Servilie?

SERVILIE.

A l'amour succéde le mépris;
Et je rougis, Seigneur...

SESTUS (*à part.*)

Que son sort est à plaindre!

TITUS *à Annius.*

Mais di-moi, cœur ingrat, & garde toi de feindre;
Ce complot, osas-tu le former sans horreur?

SESTUS (*à part.*)

C'est moi qui suis l'ingrat....

TITUS (*à Annius.*)

Pourquoi cette fureur?

SESTUS (*à part.*)

Je ne puis résister. (*à Titus.*)

A vos pieds la victime.....

VITELLIE (*à part.*)

Malheureuse!

SESTUS.

Annius n'a point commis le crime,
Et moi-même.....

VITELLIE *l'interrompant & s'adressant à Titus.*

Ah! Seigneur, en ce moment Sestus
Accablé, confondu, tremble pour Annius;
Nous implorons tous deux vôtre auguste clémence;
Vôtre cœur du pardon nous répond par avance.

SESTUS.

Non, non....

VITEL-

VITELLIE (*à part, l'interrompant.*)
Veux-tu ma mort?

SESTUS.

Quel horrible tourment!

TITUS *à Annius.*

Enfin explique-toi, tu n'as plus qu'un moment.

ANNIUS.

Je vous dirai, Seigneur.... Hélas que puis-je dire?

TITUS *à Sestus.*

Sestus, il est coupable, & ma colére expire;
Je vois que ma présence & le trouble, & l'abbat;
Retenez-le en ces lieux, je renvoye au Sénat
Du crime d'Annius l'entiére connoissance;
Puisse-t-il devant lui prouver son innocence!
Que ton cœur, Annius, est différent du mien!
Tu voulois mon trépas, je tremble pour le tien.
Quand ton ingratitude outrage la nature,
Ma bouche se refuse à te nommer parjure;
Je vois la trahison, & je sens l'amitié;
Ton embarras me touche, & je vai par pitié
M'éloigner; je le sens, mon aspect t'humilie.

SCENE XII.

SESTUS, VITELLIE, SERVILIE, ANNIUS.

ANNIUS.

Où suis-je? Quel état, ma chére Servilie!
C'est à vous...

SERVILIE.

Fui, barbare, & ne me voi jamais;
Tu réclames en vain des titres que je hais:
Mon amour est éteint, j'abhorre ton hommage,
Et je romps pour toujours un lien qui m'outrage.
Adieu.

SCENE XIII.

ANNIUS, SESTUS, VITELLIE.

ANNIUS.

Sestus se tait?

VITELLIE.

Je tremble...

SESTUS.

Je me meurs.

ANNIUS.

Ami, je suis réduit au comble des malheurs.
Tu me vois confondu, tu gardes le silence;
Quel autre mieux que toi connoit mon innocence?
Si pour sauver tes jours, Sestus, je me suis tû,
Si j'ai porté mes fers sans en être abbatu,
Il est temps d'effacer l'affreuse ignominie
Dont le soupçon du crime obscurciroit ma vie.
Déshonoré, haï de l'objet de mes feux,
Sans l'avoir mérité, quel sort plus malheureux!
L'amitié m'a perdu, qu'elle me justifie;
Mais détrompe sur-tout, & calme Servilie.

SCENE

SCENE XIV.

SESTUS, VITELLIE.

SESTUS.

Enfin.....

VITELLIE.

Sans t'arrêter en de vains entretiens,
Fui, si tu veux sauver, & tes jours, & les miens.

SESTUS.

Que je laisse en fuyant accabler l'innocence?
Qu'Annius?...

VITELLIE.

Je prendrai le soin de sa défense.

SESTUS.

Non si je ne le vois.....

VITELLIE.

J'en atteste les Dieux;
Je te répons de lui, sauve-toi de ces lieux;
Il est en sureté.

SESTUS.

Mais que vous sert ma fuite?

VITELLIE.

Elle assure à la fois mon honneur, ta conduite:
Car enfin en ce jour mon secret découvert,
(Il n'en faut plus douter) fait ma honte, & te perd.

SESTUS.

Au milieu des tourments comptez sur mon silence,
Et Titus par la mort ne peut....

VITELLIE.

C'est sa clémence
Qui m'effraye en ce jour, & non pas sa rigueur;
Bientôt il trouvera le chemin de ton cœur.
Si jamais Vitellie à tes yeux a sçû plaire,
Accorde cette grâce à mes désirs si chère;
Il y va de ma gloire, il y va de mes jours.
Parle, puis-je espérer cet utile secours?

SESTUS.

Dieux!

VITELLIE.

Ah! déja je lis dans le fond de ton ame;
J'y vois les mouvements de l'amour qui t'enflamme:
Tu crains de me quitter, cependant mon bonheur
L'exige, cher Sestus.
(*Elle le regarde avec tendresse.*)

SESTUS.

Quel pouvoir enchanteur!
Je pars, mais que de moi Vitellie occupée.....

SCENE XV.

LES ACTEURS PRECEDENTS, PUBLIUS, Gardes,

SESTUS.

Mais que veut Publius?

PUBLIUS.

Rendez moi votre épée.

SESTUS.

Mon épée? & pourquoi?

PUBLIUS.

Lentulus n'eſt pas mort ;
C'eſt vous en dire aſſez.

VITELLIE.

Oh coup affreux du ſort!

SESTUS.

Cruelle, c'eſt celui que je devois attendre.

PUBLIUS.

Le Sénat aſſemblé demande à vous entendre :
Je ne puis plus long-temps vous laiſſer en ce lieu ;
Suivez moi.

SESTUS.

J'obéïs. Ah! Vitellie, adieu.

SCENE XVI.

VITELLIE *ſeule.*

Eſt-ce aſſez de fureurs, barbare Vitellie?
Tu ravis à Seſtus, & l'honneur & la vie!
Les ſerpents d'Alecto ſont entrés dans ton ſein ;
Du plus fidelle ami tu fais un aſſaſſin.
Tu brules pour Titus, & tu veux qu'il expire ;
Quand il t'offre à la fois, & ſa main, & l'Empire.
Quel abime de maux! que de forfaits divers!
Ma honte va paroitre aux yeux de l'univers.
Tremblante, irréſoluë, hélas! que dois-je faire?
Je n'oſe en ce moment ni parler, ni me taire.
Je ne puis ſoutenir la lumiére du jour,

Je porte dans mes flancs, & la rage, & l'amour.
Des plus cruels remords mon ame est déchirée.
D'une si triste vie abrégeons la durée.
Oui, cette même main qui te sçut outrager,
Titus, te fera voir comme on doit se venger.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre représente l'intérieur de l'appartement de Titus.

TITUS, PUBLIUS.

PUBLIUS.

Tout est prêt, il est temps que la fête commence ;
Le peuple dans le Cirque attend vôtre présence.
Seigneur, il a tremblé pour vos jours triomphants ;
Montrez un Pére auguste à ses heureux enfants,
Hâtez vous.

TITUS.

Oui, j'irai, leur amitié m'est chère ;
Mais du sort de Sestus l'incertitude amére
Corromproit la douceur dont j'aime à me flater ;
Le Sénat est instruit, il va me contenter.
Sans doute d'un ami j'apprendrai l'innocence,
Et j'en attends l'avis avec impatience.

PUBLIUS.

Craignez plutôt, Seigneur, cet éclaircissement.
Lentulus contre lui dépose clairement.

TITUS.

Lentulus pour couvrir la noirceur de son crime,
Voudroit s'associer une illustre victime ;

Il connoit le pouvoir qu'a Sestus sur mon cœur ;
Et croit que l'amitié fléchira ma rigueur ;
C'est là des criminels la ressource ordinaire.
Je veux en être instruit : qu'attend-on ? quel mistére ?
Retournez au Sénat, allez vous informer....

PUBLIUS.

J'obéis, mais je crains.

TITUS.

Ah pourquoi m'allarmer ?
Non, d'un tel attentat Sestus n'est point coupable ;
J'en juge par mon cœur, il en est incapable.

PUBLIUS.

Vous jugez de son cœur par celui de Titus ;
Mais quel mortel, Seigneur, égala vos vertus ?
Le crime échape aux yeux d'une ame noble & pure ;
Elle en doute, & trop tard reconnoit l'imposture.

SCENE II.

TITUS *seul, ensuite* ANNIUS.

TITUS.

SE peut-il que Sestus eût voulu me trahir ?
Quoi donc, en un moment a-t-il pû me haïr ?
Non, pour lui mes bontés ont réveillé l'envie ;
On à voulu le perdre, & de la calomnie
Je découvre aisément les criminels efforts,
Mais ses droits sur mon cœur en deviennent plus forts.

AN-

ANNIUS *entre.* TITUS *continue.*

Que me veut Annius? je le vois qui s'avance:
Venez-vous de Sestus m'annoncer l'innocence?
Puis-je encor me flatter?

ANNIUS.

Hélas! à vos genoux
Je demande sa grace.

TITUS.

O Ciel! que dites-vous?
Sa grace? il est donc vrai que Sestus est coupable?

ANNIUS.

Que n'en puis-je douter? Ce signal détestable,
Sur lequel faussement on m'avoit soupçonné,
Vous le savez, Seigneur, par lui me fut donné.
Lentulus lui soutient qu'il a sçu le séduire,
Qu'à regret par lui seul il s'est laissé conduire.
Sestus par ce reproche accablé, confondu,
Garde un morne silence, hélas il est perdu!

TITUS.

Défions nous encor d'une apparence vaine;
Vous m'en offrez vous-même une preuve certaine;
Et vous sçavez combien je m'étois abusé.
Vous portez le signal, vous êtes accusé;
Je vous parle, j'ordonne, & loin de me répondre,
Vous semblez à mes yeux vous troubler, vous confondre;
Je crois voir les remords qu'un criminel ressent;
Cependant, cher ami, vous étiez innocent.
Peut-être pour Sestus les mêmes circonstances
Vont démentir ici de fausses apparences.

[AN-

ANNIUS.

Plût au Ciel! Mais, Seigneur, si son crime est certain...

TITUS.

Ah! s'il a pû former cet horrible dessein,
Si de mon amitié la trop douce habitude,
N'a pû produire en lui que de l'ingratitude;
A mon tour je sçaurai, dans ma juste fureur,
Le punir du pouvoir qu'il avoit sur mon cœur.

SCENE III.

LES ACTEURS PRECEDENTS,

Et PUBLIUS *un papier à la main.*

PUBLIUS.

CEsar!... je n'ose... hélas! Sestus est parricide,
Et lui seul fut l'auteur de ce complot perfide;
Je l'ai sçû trop prévoir, & l'on n'en doute plus,
Pour le justifier mes soins sont superflus.
Est-il pour le punir d'assez rudes supplices?
Il confesse son crime, & nomme ses complices.
Ils sont par le Sénat aux bêtes condamnés;
Et déja dans le Cirque on les voit enchainés.
J'apporte le décret terrible, encor plus juste,
Il n'y manque, César, que votre seing auguste.

TITUS.

Grands Dieux! que m'offrez-vous?

(Il s'assied.)

AN-

ANNIUS (*à part.*)

Pour ſon cœur quel tourment!

TITUS.

Annius, laiſſez moi reſpirer un moment.

PUBLIUS.

On attend.

TITUS.

C'eſt aſſez, allez, qu'on ſe retire.

ANNIUS.

Je ſens toute l'horreur qu'un tel forfait inſpire;
J'en frémis, mais daignez, Seigneur, en ce moment
Suſpendre encor l'effet d'un juſte châtiment.
Si vous refuſez grace au Criminel que j'aime,
Je dois en vous quittant l'implorer pour vous-même.

SCENE IV.

TITUS *ſeul.*

TRanquille dans le crime, & faux avec douceur;
Avec quel art le traitre a caché ſa fureur!
O ſort épouvantable, & qui me déſeſpére!
J'ai toujours eu pour lui des entrailles de Pére.
Pour prix de mes bienfaits, il attente à mes jours;
Et du décret fatal j'arrêterois le cours?
Non, qu'il meure... ha! que dis-je? il faut au moins
l'entendre,
Peut-être qu'il aura des ſecrets à m'apprendre,
Et par lui du complot je puis être éclairci.
Gardes, cherchez Seſtus; qu'on me l'améne ici.

Mal-

Malheureux Souverains, adorés du vulgaire,
Votre éclat n'eſt au fond qu'un bien imaginaire;
Elevés ſur le Trône, au faîte des grandeurs,
Vous êtes abuſés par des déhors trompeurs!
La crainte ou l'intérêt maſquent tous les viſages.
Vous qui loin de la Cour, à l'abri des orages,
Nous procurez les biens que la Terre produit,
De vos heureux travaux un doux calme eſt le fruit.
Jamais dans vos hameaux n'habita l'impoſture,
Et vous n'y connoiſſez que la vérité pure.
Dans nos riches palais, où l'on nous traite en Dieux,
Le menſonge avec art la dérobe à nos yeux.
Je vois donc par Seſtus mon amitié trahie!
Après avoir ainſi voilé ſa perfidie,
Hélas! qui peut compter ſur la foi d'un ſerment?

SCENE V.

TITUS, PUBLIUS.

TITUS.

Quoi, Seſtus ne vient point?

PUBLIUS.

Seigneur, en ce moment,
Vos gardes ont couru.

TITUS.

C'eſt trop me faire attendre;
A mes ordres plus tôt ils auroient dû ſe rendre.

PU

PUBLIUS.

J'apperçois vos licteurs, ils conduisent Sestus.
(*à part.*)
Que va-t-il devenir à l'aspect de Titus ?

TITUS.

Hélas en le voyant déja mon cœur palpite ;
Pourrai-je lui cacher le trouble qui m'agite ?
Mais que la pitié cesse, & puisqu'il m'a trahi,
Qu'il trouve en moi son maître, & non pas son ami.

SCENE VI.

TITUS, PUBLIUS, SESTUS, Gardes.

SESTUS (*à part.*)

C'Est Titus. Quel air sombre, & quel regard farouche !
Grands Dieux ! puis-je espérer que mon malheur le touche ?

TITUS (*à part.*)

O Ciel ! est-ce Sestus ? Ah sur son front je voi
Le crime, les remords, le repentir, l'effroi.
(*d'un ton dur.*)
Approche.

SESTUS (*à part.*)

A cette voix mes entrailles frémissent.
Que lui répondre ? Hélas mes forces s'affoiblissent.

TITUS.

Je t'ai dit d'aprocher.

SES-

SESTUS. (*Il s'avance, s'arrête.*)

O douloureux tourments !
O Terre, entr'ouvre-toi sous mes pas chancelants !

TITUS (*à part.*)

Il frissonne, & je sens que son sort m'intéresse,
Je ne puis oublier mon ancienne tendresse.
(*haut à Sestus.*)
Que l'on nous laisse seuls..... Tu voulois donc ma mort ?
Le croirai-je, Sestus ? Quel barbare transport,
T'armoit contre mes jours ? moi ton Maitre, ton pére,
Qui toujours eus pour toi l'amitié la plus chére ?
Du titre d'Empereur perdant le souvenir,
Ingrat, celui d'ami n'a pû te retenir ?
A qui donc désormais donner ma confiance,
Quand Sestus qui devoit embrasser ma défense,
Pour me percer le sein lui-même s'est offert ?
Quoi, tu l'as pû, cruel, & ton cœur l'a souffert !

SESTUS (*en larmes, embrassant les genoux de Titus.*)

Ha ! mon Maitre, ah ! Seigneur, si ce cœur misérable,
Accablé, confondu, déchiré, mais coupable,
Paroissoit à vos yeux en cet affreux état,
Vous en seriez touché... Quel terrible combat !
Mon crime, vos bienfaits, ma noire ingratitude ;
Je vois tout, il n'est point de supplice plus rude ;
Votre présence même en redouble l'horreur ;
Je ne puis soutenir votre aspect... Ha ! Seigneur,
Si pour un criminel quelque bonté vous reste,
Qu'on me prive à l'instant du jour que je déteste ;
Qu'à vos pieds que j'embrasse on me perce le flanc ;
Qu'on lave mes forfaits dans mon perfide sang.

TITUS

TITUS.

(*à part.*)

Malheureux, leve-toi..... Je ressens ses allarmes,
J'ai peine en ce moment à retenir mes larmes.
(*Haut.*)
Tu vois l'état horrible où le crime réduit;
De la soif de régner tu vois quel est le fruit.
Pensois-tu que le Trône étoit le bien suprême?
Insensé, tu devois en juger par moi-même.
Reconnoi, mais trop tard, ces frivoles grandeurs,
Et combien de dangers en troublent les douceurs.

SESTUS.

Non, ce n'est point, Seigneur, ce qui m'a pû séduire.

TITUS.

Mais quel autre motif? Et tu dois m'en instruire.
Révéle ce secret qui semble t'accabler.

SESTUS.

Hélas! Seigneur!

TITUS.

Eh bien?

SESTUS.

Je ne sçaurois parler;
En vain je le voudrois.

TITUS.

Tu gardes le silence:
De ta part il devient une nouvelle offense.

SESTUS.

Ma foiblesse!.. le sort...

TITUS.

Parle plus clairement.

SES-

SESTUS.

O Dieux !

TITUS.

Ecoute-moi ; l'Empereur eſt abſent ;
Seſtus, nous ſommes ſeuls, déclare avec franchiſe
Les reſſorts, le ſecret de toute l'entrepriſe ;
Et ce qu'à ton ami ton cœur découvrira,
Je te jure, Seſtus, Céſar l'ignorera.
Pour t'excuſer cherchons quelques moyens enſemble :
Ah ! plus que toi peut-être en ce moment je tremble.

SESTUS.

Non ; mon crime, Seigneur, ne ſe peut excuſer.

TITUS.

Quand je l'ordonne enfin, dois-tu le refuſer ?
Ce cœur à qui tu fais la plus ſenſible injure,
Sçaura bien comme toi vaincre enfin la nature.
J'apprendrai de Seſtus à ceſſer d'être humain,
Et Titus n'eſt pas fait pour te prier en vain.
Tu prétens m'y forcer. Libre dans ma puiſſance ;
Je n'écouterai plus une injuſte clémence.
Tu ſçus tous mes ſecrets, & j'exige le tien ;
Tu le dois, je l'attends.

SESTUS (*à part.*)

Quel tourment eſt le mien !
L'irriter, ou moi-même accuſer Vitellie !
Que cet inſtant n'eſt-il le dernier de ma vie ?

TITUS.

Tu balances encor ? ah ! c'eſt trop m'outrager.
A te fier à moi tout devoit t'engager.

Mes yeux t'annoncent-ils un Juge inexorable?
Dépose dans mon cœur ce secret qui t'accable,
Et ne différe plus.

SESTUS.

Quel astre furieux
Répandit son poison sur mes jours odieux?

TITUS.

Ces détours affectés redoublent ma colére.
Mérite ton pardon par un aveu sincére.

SESTUS.

Seigneur, aprenez donc....(*à part.*)
Que dire en ce moment?

TITUS.

Achéve.

SESTUS.

Hélas! quel Dieu finira mon tourment?

TITUS.

Je vois la vérité qui sur sa bouche expire.
Il faut l'encourager. Que voulois-tu me dire?

SESTUS.

Qu'objet de la vengeance, & du courroux des Dieux,
Exécrable aux humains, à moi-même odieux,
Je m'avoüe assassin, scélerat, & perfide;
Que c'est trop ménager les jours d'un parricide,
Dont les Dieux rougiroient de prolonger le cours.
Pourquoi vous offenser par de nouveaux détours?
Je mérite la mort, Seigneur, je la désire;
C'est dans mon désespoir le seul bien où j'aspire.

TITUS. (*Les Gardes entrent avec Publius.*)
Tu seras satisfait. Gardes, vous Publius,
Qu'on fasse exécuter mes ordres absolus;

 Je

Je ne veux plus le voir.

SESTUS.

Si la pitié vous touche ;
Au moins avant ma mort permettez que ma bouche ;
Pour la derniére fois sur vôtre auguste main....

(Il veut l'embrasser.)

TITUS.

Sors, & n'espére plus.

SESTUS.

Ah! quel est mon destin!
Rappellez vous, Seigneur, votre bonté premiére ;
Et que cette faveur doit être la derniére.

TITUS.

Sors, il n'en est plus temps.

SESTUS.

Il est trop vrai, Seigneur ;
Je sors déseſpéré ; dans mon affreux malheur,
Les supplices, la mort n'ont rien qui m'épouvante,
Et je sçaurai les voir d'une ame indifférente.
Ce qui dans ce moment me confond, & m'abbat ;
Hélas ! c'est d'avoir pû pour Titus être ingrat.

(On l'emméne.)

SCENE VII.

TITUS *seul.*

A Garder son secret le malheureux persiste;
A toutes mes bontés constamment il résiste.
Jamais pére irrité n'écoutant que son cœur,
Pour un fils qui l'outrage eût-il plus de douceur?
C'en est fait, à la fin ma patience est lasse,
Et cette méfiance est indigne de grace.
Lorsque tremblant pour lui je cherche à le sauver;
L'ingrat dans ce moment ose encor me braver.
Je voulois le trouver digne de ma clémence,
Mais elle-même ici me demande vengeance....
Me venger! Ah! Titus, ce désir insensé,
Honorant l'offenseur, avilit l'offensé:
Et doit-on s'applaudir d'une mort qu'on ordonne?
Est-ce là le pouvoir qui flatte sur le Trône?
Le droit d'ôter la vie est un droit odieux,
La donner est le droit des Souverains, des Dieux....
Qu'il vive... Mais enfin des loix dépositaire,
A mon gré puis-je aussi les forcer à se taire?
Puis-je, lorsque je vois Manlius, & Brutus,
Sacrifier leurs Fils, pardonner à Sestus?....
Sestus qui me fut cher est criminel; qu'il meure;...

(*Il signe le décret.*)

Qu'il meure? ... Ah! qu'ai-je dit? Je vois approcher l'heure,
Où je vai me livrer aux loix de la rigueur;
Si mon ami n'a pû trouver grace en mon cœur,
Dautres dans peu de temps éprouveront ma rage;
Dans Rome on va revoir le meurtre, & le carnage.
Quel changement, grands Dieux! quoi! la postérité
Pourra-t-elle applaudir à tant de cruauté?
L'arrêt contre Sestus lui paroitra-t-il juste?
Non, elle pensera que Sylla, comme Auguste,
Las des proscriptions, & du sang des Romains,
Par un noble retour devinrent plus humains;
Qu'au contraire Titus, avide de vengeance,
Dans le sang d'un ami lava sa propre offense;
Que j'avois le supplice, & la grace à mon choix;
Que sans craindre le blâme, & sans blesser les loix,
Je pouvois pardonner; que même sa jeunesse
Devoit pour le coupable exciter ma tendresse;
Qu'un premier crime enfin se pardonne aisément,
Quand l'amitié sur-tout parle si puissamment.
Ha! puis-qu'on peut ainsi me juger trop sévère,
Reprenons bien plutôt nôtre route ordinaire;
Faisons grace à Sestus, malgré sa trahison.
Si de mes sentiments je dois rendre raison,
Que l'Univers reproche à mon ame attendrie
Trop de pitié plutôt que trop de barbarie.

(*Il déchire le décret.*)

SCENE

SCENE VIII.

TITUS, PUBLIUS,

PUBLIUS.

Seigneur...

TITUS.

Je vai me rendre où le peuple m'attend;
Mais qu'au Cirque Sestus soit conduit à l'instant.

PUBLIUS.

Quoi, son sort?...

TITUS.

Est reglé...

PUBLIUS.

Hélas qu'il est à plaindre!

TITUS.

Je veux me faire aimer, & non me faire craindre.
Si sans verser du sang on n'est point Empereur,
Otez moi, Dieux puissants, ou l'Empire, ou mon cœur.

SCENE IX.

PUBLIUS, VITELLIE,

VITELLIE.

Publius, écoutez.

PUBLIUS.

Je ne le puis, Princesse.

Je dois suivre César, & mon devoir m'en presse.

VITELLIE.

Mais où va-t-il?

PUBLIUS.

Au Cirque.

VITELLIE.

Eh que devient Sestus?

PUBLIUS.

Il y sera conduit.

VITELLIE.

Ha! je n'en doute plus;
Sestus est condamné.

PUBLIUS.

Sa perte est trop certaine.
Je vois avec douleur....

VITELLIE.

Vous redoublez ma peine.
Sestus a donc paru?

PUBLIUS.

De plus il a parlé.

VITELLIE.

Ha! ne puis-je sçavoir ce qu'il a révélé?

PUBLIUS.

Madame, ils étoient seuls; César a fait défendre
D'approcher de ces lieux, je n'ai pû rien apprendre

(*Il sort.*)

SCENE

SCENE X.

VITELLIE,

ensuite SERVILIE, ANNIUS.

VITELLIE *seule.*

NOn, vainement encor je voudrois me flatter,
Sestus m'aura nommée, & je n'en puis douter;
Ce qu'a dit Publius me le fait trop connoitre;
Il fuyoit, il craignoit près de moi de paroitre;
Lui que j'ai vû toujours attentif, empressé,
Etoit en me voyant, honteux, embarrassé.
J'aurois dû m'accuser; pourquoi cacher mon crime?
Oui, je devois offrir à Titus sa victime.
Quand un sincére aveu se joint au repentir,
Un Juge est toujours prêt à se laisser fléchir...
Mais puis-je l'espérer? c'est trop tard y prétendre;
Titus instruit de tout ne voudra plus m'entendre.

SERVILIE *qui arrive avec* ANNIUS.

Princesse, c'est à vous que nous avons recours.
Mon frére....

ANNIUS.

Mon ami va voir finir ses jours.

SERVILIE.

Me refuserez-vous la grace que j'espére

Vous seule pouvez tout pour ce malheureux frére;

VITELLIE.

Que puis-je pour Sestus?

SERVILIE.

Le ravir à la mort,
Auprès de l'Empereur faire un dernier effort.

ANNIUS.

Que du moins on renvoye à demain son supplice;
César accordera tout à l'Impératrice.

VITELLIE.

Ha! je ne le suis pas.

ANNIUS.

Avant la fin du jour,
Par sa main vous verrez couronner vôtre amour;
Et déja tout est prêt pour ce grand himénée.

VITELLIE (*à part.*)

Justes Dieux! il s'est tû! Pour mon ame étonnée
Quel exemple d'amour & de fidélité!
(*haut à Annius.*)
Allez à l'Empereur, implorez sa bonté;
Mais il faut malgré moi qu'un moment je vous laisse;
Je vous suivrai dans peu.

ANNIUS.

Madame, le temps presse.

SERVILIE.

Venez, laisseriez-vous mourir dans son printemps,
Un amant qui pour vous brula depuis long-temps?

Il étoit des Romains la gloire & l'espérance.
Connoit-on le motif de tant de violence?
Sçait-on qui l'a séduit, comment, sur quel espoir?
Madame, la pitié dans vous est un devoir;
Il se trouble, il vous nomme, il vous étoit fidelle...
Vous pleurez?

VITELLIE.

Laissez moi.

SERVILIE.

C'est être trop cruelle;
A des maux si pressants vôtre foible amitié
Ne veut-elle opposer qu'une oisive pitié?
Vous devez prévenir le coup qui le menace.
Moi je cours à Titus, pour lui demander grace;
Mais, hélas! si mes pleurs ne peuvent le toucher,
A vous seule Sestus pourra le reprocher.

SCENE XI.

VITELLIE *seule.*

Voici l'instant affreux d'éprouver ta constance;
Vitellie! ah! quelle est ta fatale espérance?
Verras-tu d'un oeil sec Sestus privé du jour,
Sestus qui t'adoroit, & dont le fol amour
L'aveugloit sur son crime, & sur ton injustice,
Qui garde ton secret à l'aspect du supplice?

Peux-

Peux-tu dans cet état diſpoſer de ton cœur?
Iras-tu prendre place au lit de l'Empereur,
Sur ta coupable tête élever la Couronne,
Et porter ſans rougir le crime ſur le Trône?
Non non, ſans ceſſe en proie à la honte, à l'effroi,
Je croirois voir Seſtus errant autour de moi;
Chaque inſtant je craindrois que du fond des abimes
Sa voix ne s'élevât pour révéler mes crimes.
C'en eſt trop: hà! plutôt je dois me condamner,
A mon malheureux ſort enfin m'abandonner:
Qu'il ne ſoit plus plus pour moi de Trône, d'Himénée,
Il faut, il faut ſubir ma triſte deſtinée.
Courons à l'Empereur; ne diſſimulons plus;
L'aveu de mes forfaits pourra ſauver Seſtus;
Et puiſque de ſes maux mon amour eſt la ſource,
Qu'il trouve dans mon cœur ſon unique reſſource.
Si mes crimes, grands Dieux! étonnent l'avenir,
Il apprendra du moins quel fut mon repentir.



SCENE

SCENE XII.

Le Théatre représente un magnifique Amphithéatre ; les gradins sont remplis d'un peuple nombreux ; sur l'arène sont les complices de la conjuration, condamnés à être dévorés par les bêtes.

Pendant qu'on chante, le Chœur suivant TITUS *arrive précédé des Licteurs, environné des Sénateurs & des Patriciens, suivi de la Garde Prétorienne.*

Viennent ensuite ANNIUS & SERVILIE.

CHOEUR.

C'est le même qu'au premier Acte, Scène V.

Dieux protecteurs de Rome & des Romains,
Conservez dans Titus vôtre plus digne ouvrage &c.

TITUS.

Hola ! Gardes, je veux, avant que l'on commence ;
Qu'ici le criminel paroisse en ma présence.
(*à part.*)
Puis-qu'il n'espére plus de fléchir ma rigueur ;
Le pardon en sera plus sensible à son cœur.

SERVILIE.

Ah ! Seigneur, rendez vous aux pleurs de Servilie.

TITUS.

TITUS.

Madame, de Sestus vous demandez la vie?
Son arrêt est porté.

ANNIUS.

Ciel! quoi, vous-même enfin
L'envoyez à la mort!

SERVILIE.

Oh! terrible destin!
Le grand cœur de Titus méconnoit sa clémence?

TITUS.

Je le vois, écoutez, & qu'on fasse silence.

SCENE XIII. & derniére.

PUBLIUS, SESTUS *au milieu des Licteurs,*

Ensuite VITELLIE *& les Acteurs précédens.*

TITUS *à Sestus.*

Tu connois, malheureux, tes criminels projets;
Et quelle peine est düe à de si noirs forfaits.
Ta lâche trahison au plus haut point portée,
Rome par tes complots contre moi revoltée;
Tout parle contre toi; tu blesses à la fois
Le devoir, l'amitié, la Majesté, les Loix;
Et la Terre & le Ciel demandent ton supplice;
Au salut de l'Etat je dois ce sacrifice.
Appren mes volontés.

VITEL-

VITELLIE *qui entre précipitamment.*

Seigneur, à vos genoux
Je dois vous découvrir un ſecret....

TITUS.

Levez vous.
Madame, ce ſecret dont vous venez m'inſtruire,
Peut-il ſauver Seſtus?

VITELLIE.

J'ai voulu vous conduire
De cet affreux complot le criminel auteur.

TITUS.

Quel eſt-il? Achevez.

VITELLIE.

Vous frémirez d'horreur;
Mais je ne puis me taire en ce malheur extrême.

TITUS.

Madame, quel qu'il ſoit, nommez-le.

VITELLIE.

C'eſt moi-même.

TITUS.

Qu'entends-je? Contre moi tout conſpiroit ici;
Vous prette à m'épouſer, vous, Vitellie, auſſi?

VITELLIE.

Seigneur, des conjurés je ſuis la plus coupable;
Moi ſeule j'ai formé ce projet effroyable;
Seule j'ai ſçû gagner ceux qui vous ont trahi;
Par l'eſpoir de mon cœur j'ai ſéduit votre ami;
Sur moi ſeule en ce jour faites tomber la peine.
Je l'attens.

TITUS.

TITUS.

Mais pourquoi, contre moi tant de haine?
D'un si noir attentat quel motif?

VITELLIE.

Vos bontés.
Je me suis crüe aimée, & mes sens enchantés
Ont trop sçu me flatter; enfin désabusée,
Deux fois je me suis vüe en un jour méprisée;
J'ai voulu me venger.

TITUS.

Ciel! quel événement!
J'absous un criminel, dans le même moment
Un autre vient s'offrir. Ha! fortune cruelle,
Quand pourrai-je trouver un cœur vraiment fidelle?
Les Astres conjurés veulent-ils me forcer
A répandre du sang, à ce point m'abaisser?
Non, d'un triomphe affreux ils n'auront point la gloire;
Je sens que ma vertu m'assure la victoire;
En vain la perfidie ose la disputer;
Ma clémence est le Dieu que je veux écouter.
Que Sestus, Lentulus, que les autres complices,
Délivrés de leurs fers, affranchis des supplices,
Jouïssent de la vie & de la liberté.
Mon cœur est tel encor qu'il l'a toujours été.
Allez, & qu'à l'instant dans Rome l'on publie,
Que je sçai le forfait, le pardonne, & l'oublie.

ANNIUS.

Prince trop généreux!

SESTUS.

Dieux! je ne puis parler.

SER-

SERVILIE.

Qui l'auroit pu prévoir ?

VITELLIE.

Je sens mes pleurs couler.

TITUS *à Vitellie.*

Je voulois vous offrir, & ma main, & l'Empire,
Princesse, ... Mais...

VITELLIE.

J'entens, ce mot doit me suffire;
Et j'en rougis, Seigneur.

TITUS.

Au moins je vous promets
Que nulle autre à ce rang ne parviendra jamais,
Et vous ne serez point d'un nouveau choix jalouse;
C'est Rome que je prens aujourd'hui pour épouse;
Mes enfants les plus chers seront ses citoyens,
Et leur amour pour moi serrera ces liens.
Vous, Madame, en ce jour imitez Servilie;
Que l'himen à jamais avec Sestus vous lie;
Je ne veux me venger qu'en faisant son bonheur,
Il lui coûte assez cher.

VITELLIE.

Il n'est plus temps, Seigneur;
Et le subtil poison, qui coule dans mes veines,
Va bientôt terminer & ma honte, & mes peines;
Ce supplice est trop doux, mes remords plus cruels
Avoient déjà sur moi porté des coups mortels.
Que ne puis-je, grands Dieux ! pour Sestus, pour ma gloire,
De mon crime en mourant effacer la mémoire!
Vi heureux, cher Sestus; hélas! mes tristes jours

Sans

Sans cesse auroient des tiens empoisonné le cours.
Si de mon désespoir tu sens la violence,
Ah! du moins de Titus imite la clémence.
Pardonne moi.... je meurs.

SESTUS.

O Ciel... César... hélas!
Elle expire, & je vis!

TITUS.

Sestus, vien dans mes bras;
Je conçois, & je plains la douleur qni te presse;
La cruelle a voulu ravir à ma tendresse
Le plaisir que j'aurois à voir combler tes voeux.
Que mon cœur te suffise, & qu'il te rende heureux.

On reprend le Chœur, Acte premier Scéne V.

Fin du troisiéme & dernier Acte.



ARTICLE HUITIEME.

REFLEXIONS SUR LE DROIT NATUREL. *

L'Uságe de ce mot est si familier, qu'il n'y a presque personne qui ne soit convaincu au-dedans de soi-même que la chose lui est évidemment connue. Ce sentiment intérieur est commun au Philosophe & à l'homme qui n'a point réfléchi; avec cette seule différence, qu'à la question, *qu'est-ce que le Droit?* celui-ci manquant aussi-tôt & de termes & d'idées, vous renvoye au tribunal de la conscience & reste muet; & que le premier n'est réduit au silence & à des refléxions plus profondes, qu'après avoir tourné dans un cercle vicieux qui le ramène au point même d'où il étoit parti, ou le jette dans quelqu'autre question, non moins difficile à résoudre que celle dont il se croyoit débarrassé par sa définition.

Le Philosophe interrogé dit, *le Droit est le* fon-

* Encyclopédie.

fondement ou la raison premiere de la justice. Mais qu'est-ce que la justice? *C'est l'obligation de rendre à chaçun ce qui lui appartient.* Mais qu'est-ce qui appartient à l'un plutôt qu'à l'autre dans un état de choses où tout seroit à tous, & où peut-être l'idée distincte d'obligation n'existeroit pas encore? & que devroit aux autres celui qui leur permettroit tout, & ne leur demanderoit rien? C'est ici que le Philosophe commence à sentir que de toutes les notions de la Morale, celle du *Droit naturel* est une des plus importantes & des plus difficiles à déterminer. Aussi croirions-nous avoir fait beaucoup dans cet article, si nous réussissions à établir clairement quelques principes à l'aide desquels on pût résoudre les difficultés les plus considérables qu'on a coûtume de proposer contre la notion du *Droit naturel.* Pour cet effet il est nécessaire de reprendre les choses de haut, & de ne rien avancer qui ne soit évident, du moins de cette évidence dont les questions morales sont susceptibles, & qui satisfait tout homme sensé.

I. Il est évident que si l'homme n'est pas libre, ou que si ses déterminations instantanées, ou même ses oscillations, naissent de quelque

chose

chose de matériel qui soit extérieur à son ame, son choix n'est point l'acte pur d'une substance incorporelle & d'une faculté simple de cette substance; il n'y aura ni bonté ni méchanceté raisonnée, quoiqu'il puisse y avoir bonté & méchanceté animales; il n'y aura ni bien ni mal moral, ni juste ni injuste, ni obligation ni droit. D'où l'on voit, pour le dire en passant, combien il importe d'établir solidement la réalité, je ne dis pas du *volontaire*, mais de la *liberté*, qu'on ne confond que trop ordinairement avec le *volontaire*.

II. Nous existons d'une existence pauvre, contentieuse, inquiette. Nous avons des passions & des besoins. Nous voulons être heureux; & à tout moment l'homme injuste & passionné se sent porté à faire à autrui ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui fît à lui-même. C'est un jugement qu'il prononce au fond de son ame, & qu'il ne peut se dérober. Il voit sa méchanceté, & il faut qu'il se l'avoue, ou qu'il accorde à chacun la même autorité qu'il s'arroge.

III. Mais quels reproches pourrons-nous faire à l'homme tourmenté par des passions si violentes, que la vie même lui devient un poids onéreux, s'il ne les satisfait, & qui, pour ac-

quérir le droit de diſpoſer de l'exiſtence des autres, leur abandonne la ſienne? Que lui répondrons-nous, s'il dit intrépidement: » Je
» ſens que je porte l'épouvante & le trouble au
» milieu de l'eſpéce humaine; mais il faut ou
» que je ſois malheureux, ou que je faſſe le
» malheur des autres; & perſonne ne m'eſt
» plus cher que je me le ſuis à moi-même.
» Qu'on ne me reproche point cette abomina-
» ble prédilection; elle n'eſt pas libre. C'eſt
» la voix de la nature qui ne s'explique jamais
» plus fortement en moi que quand elle me
» parle en ma faveur. Mais n'eſt-ce que dans
» mon cœur qu'elle ſe fait entendre avec la
» même violence? O hommes, c'eſt à vous
» que j'en appelle! Quel eſt celui d'entre vous
» qui ſur le point de mourir, ne rachéteroit
» pas ſa vie aux dépens de la plus grande par-
» tie du genre humain, s'il étoit ſûr de l'im-
» punité & du ſecret? Mais, continuera-t-il,
» je ſuis équitable & ſincére. Si mon bonheur
» demande que je me défaſſe de toutes les exiſ-
» tences qui me ſeront importunes, il faut auſſi
» qu'un individu, quel qu'il ſoit, puiſſe ſe
» défaire de la mienne, s'il en eſt importuné.
» La raiſon le veut, & j'y ſouſcris. Je ne ſuis
» pas

» pas aſſez injuſte pour exiger d'un autre un » ſacrifice que je ne veux point lui faire. »

IV. J'apperçois d'abord une choſe qui me ſemble avouée par le bon & le méchant, c'eſt qu'il faut raiſonner en tout, parce que l'homme n'eſt pas ſeulement un animal, mais un animal qui raiſonne; qu'il y a par conſéquent dans la queſtion dont il s'agit des moyens de découvrir la vérité; que celui qui refuſe de la chercher renonce à la qualité d'homme, & doit être traité par le reſte de ſon eſpéce comme une bête farouche; & que la vérité une fois découverte, quiconque refuſe de s'y conformer, eſt inſenſé ou méchant d'une méchanceté morale.

V. Que répondrons-nous donc à nôtre raiſonneur violent, avant que de l'étouffer? que tout ſon diſcours ſe réduit à ſavoir s'il acquiert un droit ſur l'exiſtence des autres, en leur abandonnant la ſienne; car il ne veut pas ſeulement être heureux, il veut encore être équitable, & par ſon équité écarter loin de lui l'épithète de *méchant*; ſans quoi il faudroit l'étouffer ſans lui répondre. Nous lui ferons donc remarquer que quand bien même ce qu'il abandonne lui appartiendroit ſi parfaitement, qu'il en pût diſpo-

ſer à ſon gré, & que la condition qu'il propoſe aux autres leur ſeroit encore avantageuſe, il n'a aucune autorité légitime pour la leur faire accepter; que celui qui dit, *je veux vivre*, a autant de raiſon que celui qui dit, *je veux mourir*; que celui-ci n'a qu'une vie, & qu'en l'abandonnant il ſe rend maître d'une infinité de vies; que ſon échange ſeroit à peine équitable, quand il n'y auroit que lui & un autre méchant ſur toute la ſurface de la terre; qu'il eſt abſurde de faire vouloir à d'autres ce qu'on veut; qu'il eſt incertain que le péril qu'il fait courir à ſon ſemblable, ſoit égal à celui auquel il veut bien s'expoſer; que ce qu'il permet au hazard peut n'être pas d'un prix proportionné à ce qu'il me force de hazarder; que la queſtion du *Droit naturel* eſt beaucoup plus compliquée qu'elle ne lui paroît; qu'il ſe conſtitue juge & partie, & que ſon tribunal pourroit bien n'avoir pas la compétence dans cette affaire.

VI. Mais ſi nous ôtons à l'individu le droit de décider de la nature du juſte & de l'injuſte, où porterons-nous cette grande queſtion? Où? devant le genre humain: c'eſt à lui ſeul qu'il appartient de la décider, parce que le bien de

tous est la seule passion qu'il ait. Les volontés particuliéres sont suspectes; elles peuvent être bonnes ou méchantes; mais la volonté générale est toujours bonne: elle n'a jamais trompé, elle ne trompera jamais. Si les animaux étoient d'un ordre à peu près égal au nôtre; s'il y avoit des moyens sûrs de communication entr'eux & nous; s'ils pouvoient nous transmettre évidemment leurs sentimens & leurs pensées, & connoître les nôtres avec la même évidence: en un mot, s'ils pouvoient voter dans une assemblée générale, il faudroit les y appeller; & la cause du *Droit naturel* ne se plaideroit plus par-devant l'*humanité*, mais par-devant l'*animalité*. Mais les animaux sont séparés de nous par des barriéres invariables & éternelles; & il s'agit ici d'un ordre de connoissances & d'idées particuliéres à l'espèce humaine, qui émanent de sa dignité & qui la constituent.

VII. C'est à la volonté générale que l'individu doit s'addresser, pour savoir jusqu'où il doit être homme, citoyen, sujet, pére, enfant, & quand il lui convient de vivre ou de mourir. C'est à elle de fixer les limites de tous les devoirs. Vous avez le *Droit naturel* le plus sacré

à tout ce qui ne vous est point contesté par l'espéce entiére. C'est elle qui vous éclairera sur la nature de vos pensées & de vos désirs. Tout ce que vous concevrez, tout ce que vous méditerez, sera bon, grand, élevé, sublime, s'il est de l'intérêt général & commun. Il n'y a de qualité essentielle à vôtre espéce, que celle que vous exigez dans tous vos semblables pour votre bonheur & pour le leur. C'est cette conformité de vous à eux tous, & d'eux tous à vous, qui vous marquera quand vous sortirez de votre espéce, & quand vous y resterez. Ne la perdez donc jamais de vûe, sans quoi vous verrez les notions de la bonté, de la justice, de l'humanité, de la vertu, chanceler dans votre entendement. Dites vous souvent: Je suis homme, & je n'ai d'autres *Droits naturels* véritablement inaliénables que ceux de l'humanité.

VIII. Mais, me direz-vous, où est le dépôt de cette volonté générale? Où pourrai-je la consulter?... Dans les principes du Droit écrit de toutes les nations policées, dans les actions sociales des peuples sauvages & barbares; dans les conventions tacites des ennemis du genre humain entr'eux, & même dans l'indignation & le ressentiment, ces deux passions que la na-

ture semble avoir placées jusques dans les animaux pour suppléer au défaut des loix sociales & de la vengeance publique.

IX. Si vous méditez donc attentivement tout ce qui précéde, vous resterez convaincu,

1°. Que l'homme qui n'écoute que sa volonté particuliére, est l'ennemi du genre humain.

2°. Que la volonté générale est dans chaque individu un acte pur de l'entendement qui raisonne dans le silence des passions sur ce que l'homme peut exiger de son semblable, & sur ce que son semblable est en droit d'exiger de lui.

3°. Que cette considération de la volonté générale de l'espéce & du désir commun, est la régle de la conduite relative d'un particulier à un particulier dans la même société, d'un particulier envers la société dont il est membre, & de la societé dont il est membre envers les autres societés.

4°. Que la soumission à la volonté générale est le lien de toutes les societés, sans en excepter celles qui sont formées par le crime. Hélas! la vertu est si belle, que les voleurs en respectent l'image dans le fond même de leurs cavernes.

5°. Que les loix doivent être faites pour tous,

tous, & non pour un; autrement cet être solitaire ressembleroit au raisonneur violent que nous avons étouffé dans le §. V.

6°. Que, puisque des deux volontés, l'une générale, & l'autre particuliére, la volonté générale n'erre jamais, il n'est pas difficile de voir à laquelle il faudroit pour le bonheur du genre humain que la puissance législative appartînt, & quelle vénération l'on doit aux mortels augustes dont la volonté particuliére réunit & l'autorité & l'infaillibilité de la volonté générale.

7°. Que quand on supposeroit la notion des espéces dans un flux perpétuel, la nature du *Droit naturel* ne changeroit pas, puisqu'elle seroit toûjours relative à la volonté générale & au désir commun de l'espéce entiére.

8°. Que l'équité est à la justice comme la cause est à son effet, ou que la justice ne peut être autre chose que l'équité déclarée.

9°. Enfin que toutes ces conséquences sont évidentes pour celui qui raisonne, & que celui qui ne veut pas raisonner, renonçant à la qualité d'homme, doit être traité comme un être dénaturé.

ARTICLE NEUVIEME.

ELOGE DE L'AMOUR. (*)

L'Amour dans la saison de plaire
Est le premier besoin du cœur ;
Sa flamme vive & passagére
L'épure mieux que la colére
D'une Duégne ou d'un Précepteur.
L'amitié toujours nécessaire
Donne un feu plus foible en chaleur ;
Et qui perd la faveur du frére
N'est consolé que par la sœur.
Voilà le seul itineraire
De la sagesse & du bonheur.
Vainement un nouveau Stoïque (**),
Sur les bords du Lac Helvétique,
Traite comme un brulant poison
Tout panchant tendre & sympatique,
Et nous ordonne la raison,

Comme

(*) Par Mr. Des-Mahys.
(**) L'Illustre Mr. T... Professeur en Médecine à Geneve.

Comme il ſeroit un Narcotique ;
Réglez, dit-il, vos mouvemens,
De vous-même rendez vous maitre ;
Eh ! qui de nous peut jamais être
L'arbitre de ſes ſentimens ?
Croit-il, un Epictéte en main,
Avec un traité de morale,
Analyſer le cœur humain,
Comme il fait une eau minérale ?
Il veut que fuyant tout appui,
Chacun ſe ſuffiſe à ſoi-même ;
Mais la nature, à ce blaſphême,
Souléve ſon cœur contre lui ;
L'homme ne vit que dans autrui,
Et n'exiſte qu'autant qu'il aime.



ARTICLE DIXIEME.

IDYLLE.

THEMIRE, pein-toi ces fougéres,
Faites pour les amans heureux,
Pein-toi ces valons solitaires,
Ces bois confidens de mes vœux.

De ces lieux l'image flateuse
Dans les cœurs porte le plaisir ;
Et je ne puis voir sans désir
Cette mousse voluptueuse.

C'est-là que les cœurs amoureux
Se livrent aux songes paisibles :
Les bois sont chers aux cœurs sensibles ;
L'Amour les fit exprès pour eux.

C'est-là qu'avec toi, ma Themire,
J'ai cru me trouver cette nuit :
» Dieux, c'est Thémire qui me suit !
M'écriois-je dans mon délire.

Hélas ! à quels affreux regrets
S'expose une amante timide,
Quand les refus d'un cœur perfide
L'attirent au fond des forêts !

Ne crain rien, ma flamme est trop pure ;
Je

Je la puiſai dans tes beaux yeux :
Themire, pour en juger mieux,
Sui-moi ſur ce lit de verdure.

Eh! que pourrois-tu redouter
D'un cœur fidéle qui t'adore ?
Mais tu ne peux y réſiſter ;
Tu vins ; daigne y venir encore.

L'Amour avoit quitté ces lieux ;
Quelle fut ma ſurpriſe extrême !
Hélas, je me trompois moi-même ;
Il s'étoit caché dans tes yeux.

Je l'apperçois, & je ſoupire ;
Dans les miens il paſſe en riant :
Bientôt je ne vis que Themire,
Et tu ne vis que ton amant.

Vous qui faites mon bien ſuprême,
Belles fleurs, bois délicieux,
Vous diſparutes à nos yeux ;
Nous ne vîmes plus que nous-mêmes.

Ma bouche rencontra ta main :
Tu m'arrachas de mon délire.
A mes vœux je te vis ſourire ;
Mes pleurs inondérent ton ſein.

Qui pourroit décrire les charmes
Que l'amour met dans ſes langueurs ?
Ta main en eſſuyant mes larmes,
Faiſoit couler de nouveaux pleurs.

Oh

Oh Themire!.., dis-je, oh Themire!..
Ce mot allarma ta pudeur:
» Cruel, tu régnes ſur mon cœur!
» N'abuſe point de ton empire.

Tes yeux m'évitoient, & tes bras,
En me repouſſant, m'embraſſérent:
Trahis par l'amour, tes appas
A tous mes baiſers ſe livrérent.

Courbé ſous le poids des plaiſirs,
Le gazon reverdit encore;
Le ſouffle ardent de nos ſoupirs
Séche les fleurs qu'il fait éclore.

Rempli d'une nouvelle ardeur,
Je ſentois mes déſirs renaître;
Mais mon réveil fit diſparaître
Et ma Themire & mon bonheur.

Puiſque ce bonheur n'eſt qu'un ſonge,
Que rien n'eſt vrai que mon amour,
Sommeil, puiſſes-tu chaque jour
Me ramener ce doux menſonge.

FIN DU TOME SEPTIÈME.

TABLE
DES ARTICLES
Contenus dans ce Volume.

FIN.

NB. Nous donnerons le Troiſiéme Chant du *Poëme* d'*Amyntor* dans le huitiéme volume.

